15 AOUT 1921 MONTRÉAL, CANADA 2ème ANNÉE, No 1

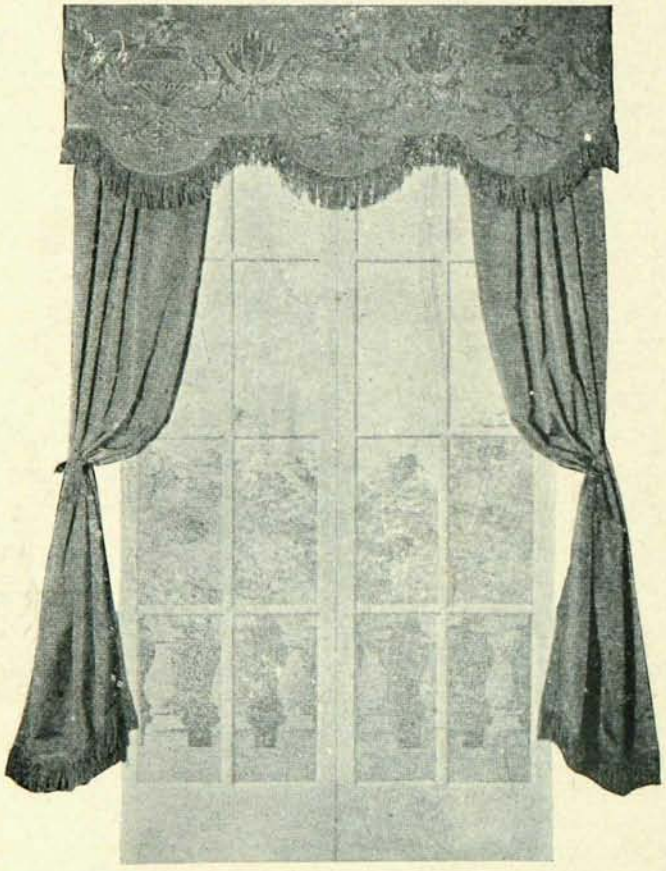
LA REVUE MODERNE

Scène champêtre au XVIIIe Siècle

LITTERATURE, POLITIQUE, ARTS (*Revue mensuelle*) PRIX : 25 SOUS

UN ROMAN COMPLET ET UN ROMAN A SUIVRE DANS CHAQUE NUMERO

DANS UNE MAISON



les draperies sont le complément de l'ameublement, des lustres d'éclairage, du coloris des papiers-tentures et des peintures.

Des rideaux de velours, damas, repps, cretonnes, soies, etc., sont parmi les multiples objets dont se compose un intérieur, ceux qui donnent un véritable relief, un cachet particulier, en un mot, le fini à la maison.

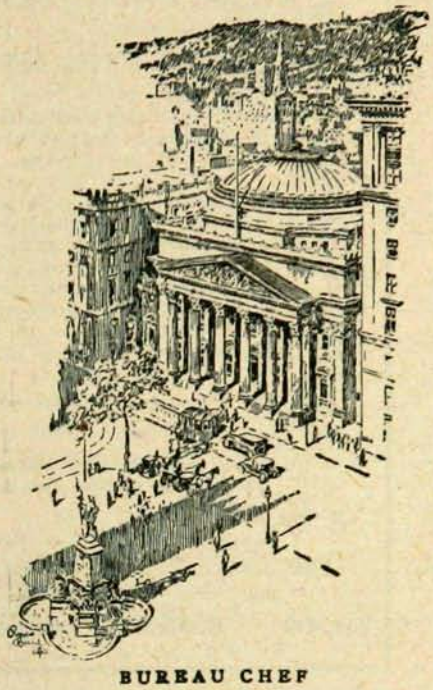
Depuis quinze ans, nous nous spécialisons dans l'aménagement, la décoration et l'embellissement des intérieurs de maisons. A cette fin nous importons de France et d'Angleterre le choix le plus varié d'étoffes et de tissus de qualité, que l'on puisse trouver.

Venez voir à notre STUDIO les belles marchandises françaises. Nous vous conseillerons sur la façon d'embellir votre intérieur.

Nos travaux sont artistiques et nos prix modérés.

Armand Des Rosiers Limitée

479 Rue St-Denis, près Sherbrooke, Montréal, *Téléphone Est 4090*



BUREAU CHEF
MONTRÉAL

L'ECONOMIE

Le peuple qui a l'habitude de **l'ECONOMIE** possède un bien national.

UN COMPTE D'EPARGNES est non-seulement une sauvegarde pour l'avenir mais aussi un devoir envers notre patrie.

LES COMPTES D'EPARGNES peuvent être ouverts à toutes les succursales de la Banque de Montréal en montants de $1.00 et plus.

Quelque modeste que soit votre dépôt, **VOTRE COMPTE** recevra notre prompte attention.

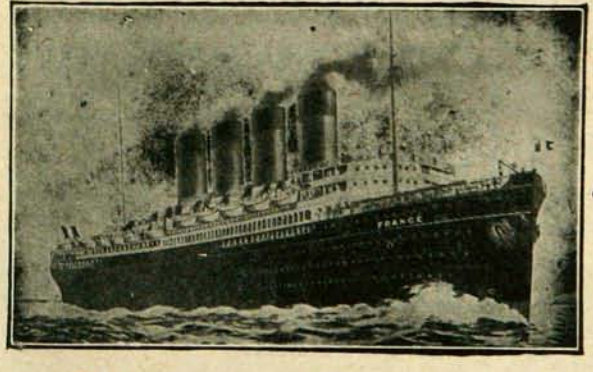
Vous êtes cordialement invité à devenir l'un de nos déposants.

BANQUE DE MONTREAL

Etablie depuis au-delà de 100 ans.

Capital Payé	$ 22,000,000
Réserve	$ 22,000,000
Profits indivis	$ 1,531,927
Actifs totaux	$507,199,946

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
LIGNE FRANÇAISE



Service hebdomadaire postal...

NEW YORK—LE HAVRE-PARIS

Par les paquebots à 4 et 2 hélices

PARIS, FRANCE, LAFAYETTE, LA LORRAINE, LA SAVOIE, ROCHAMBEAU, LEOPOLDINA, CHICAGO, LA TOURAINE, ROUSSILLON, LA BOURDONNAIS

Départs fréquents de NEW-YORK pour BORDEAUX

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2078. : 22 Notre-Dame Ouest : Montréal

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada

Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

d'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théatre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles desirés et il est important de donner + sa profession ou occupation + + + + + + +

GRANGER FRÈRES
Libraires, Papetiers, Imprimeurs
43 Notre-Dame Ouest, Montréal

LE FOU

Une dame appartenant à une Société philanthropique visite un asile de fous. Des hommes de tout âge se promènent dans les cours, prononçant des discours incohérents mais paisibles.

Elle en avise un à l'aspect vénérable, l'aborde et lui demande avec compassion:

—Vous êtes ici depuis longtemps?

—Depuis quinze ans.

—Vous êtes bien soigné?

—Très bien.

—Bien nourri?

—A la perfection, fait le vieillard sur un ton parfaitement raisonnable.

La dame commence à se douter qu'elle s'est trompée:

—Mais, vous n'êtes pas fou?

—Non, madame... fait le vieillard en souriant... Je suis le cuisinier de l'asile...

"Je vous dis que toute parole oiseuse que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement."

Saint Mathieu.

"Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même."

La Rochefoucauld.

"On se repent plus souvent d'avoir parlé que de s'être tu." Xénocrate.

"Il est plus aisé de se taire que de ne point excéder dans ses paroles."

"La parole est d'argent, mais le silence est d'or."

"Agere, non loqui.—Agir, ne pas parler."

Mort de riche, querelles d'héritiers.

Qui a bon voisin a bon matin.

A chemin battu, il ne croît point d'herbe.

L'été recueille et l'hiver mange.

Demander à l'avance, c'est creuser dans la mer.

Savoir beaucoup n'empêche pas de se tromper un peu.

L'argent à la main, on est bien vu partout.

Qui ne sait pas dire non n'est pas un homme.

Au collet on connaît le pourpoint.

JAEGER
Fine Pure Wool
Devrait être portée par les dames

Les femmes étant d'une constitution beaucoup plus délicate que les hommes et leur corps étant formé de fibres plus fines elles sont plus sensibles aux changements de température. Les Sous-vêtements en pure laine Jaeger assurent en toutes saisons une protection complète contre toutes les températures

Un catalogue illustré est envoyé gratuitement sur demande

En vente dans les magasins Jaeger et ses agences dans tout le Canada.

The JAEGER CO., Limited

TORONTO MONTREAL WINNIPEG

Espérance fait prendre patience.

Bonne amitié, seconde parenté.

Femme veut en toute saison
Être maîtresse de sa maison.

S'irriter contre la faiblesse, c'est prouver qu'on n'est pas fort.

L'éloquence est un don de la nature qui tient plus au cœur qu'à l'esprit.

La vraie modestie s'ignore elle-même.

Mort du riche, heure des convoitises.
Mort du pauvre, heure du repos.

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTE COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNERAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS : : : :

L'adorable Mystere

Comme naît dans les nids
Finis
De soleil et de mousse,
Une voix tendre et douce,
Inquiète et clamant
Maman,

Un autre appel s'élève
En votre cœur qui rêve,
Madame, éperdument:
Maman!

Et ce doux nom qui chante
Enchante
Et hante votre esprit...
Sur vos lèvres il rit
Délicieusement:
Maman!

Et, penchée, attentive
Vous rêvez qu'il arrive
L'être qui dit — vraiment —
Maman!

Soyez fière, madame,
Car c'est doux et charmant
Ce nom qui nait d'une âme:
Maman!

J. D. LAURENTIES.

Fantaisie

Désirez-vous visiter La Madeleine sans aller à Paris? Quimper, Abbeville, Mézières ou La Rochelle sans mettre le pied en France? Voulez-vous voir Hyde-Park, Tipperary, Killarney, Kilkenny, Aberdeen ou Birmingham, Oxford ou Colonsay sans traverser l'Atlantique? Est-ce Bruxelles, Louvain, Marengo, Odessa ou Riga, Leipzig ou Melbourne, Turin ou Fribourg, Miami ou Valparaiso qui vous attirent? Rien n'est plus facile que de visiter ces lieux si divers sans quitter le Canada... vous n'avez qu'à vous rendre dans l'Ouest; le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta vous offriront tous les noms ci-haut mentionnés parmi les nombreux villages qui les couvrent. Les amis des grandeurs y trouveront même Czar, Régent, Khédive, Dauphin, Prince Consort, Mikado, Gouverneur, Marquis, Consul et même Cavendish sans compter les noms anglais comme Duchess, Duke, Empress, Earl Grey. Il y a Million pour ceux qui manquent d'argent, Alpha et Omega pour les amateurs de grec, Sceptre pour les personnes autoritaires. Clyde, Volga, Dnieper, Marne et Garonne sont des fleuves qui sans se trouver dans l'Ouest canadien seraient bien étonnés de voir sur nos cartes leurs noms en toutes lettres. Beaucoup de personnes seront heureuses d'y trouver aussi Montmartre, Notre-Dame de Lourdes et Lorette; Galilée, Sion, Rama, Eva, Esther, Elie rappellent des souvenirs évangéliques ou bibliques. Les personnages eux-mêmes ont dans notre pays une espèce d'immortalité, depuis Laurier, Borden, Marquette, Mance, Plessis, Dollard, jusqu'à Roland, Bayard, Franklin, Mozart, sans oublier Lacordaire, Mazenod et Guynemer. Maintenant les écrivains: Conan, Foley, Schmidt, Craven. On trouve encore Botha et DeWet, Bismark et Blucher, Tudor et Chamberlain, Waldeck et Cochin. Ceux qui demandent Grâce ou qui désirent Justice seront heureux de les y rencontrer ainsi que Champion, Bienfait, Bon Accord, Idéal, Patience. Toutes Aides et Eden. Castor plaira aux Canadiens, Chancellor aux lecteurs de Jules Verne, Titanic aux anciens marins heureux tout de même de ne pas avoir été sur le véritable Titanic. Ainsi tout le monde est content.

CHRISTIANA.

1923

2519

HORLICK'S
Lait Malté

Employé partout avec succès depuis plus de trente ans

Préparé dans des conditions hygiéniques, d'un lait riche et pur combiné avec un extrait spécial d'orge malté.

Ce breuvage-aliment se prépare simplement en délayant la poudre dans de l'eau.

C'est un merveilleux fortifiant pour les Bébés et les Enfants. Convient aussi parfaitement aux estomacs les plus faibles des invalides et des personnes agées. Réconfortant comme collation au Bureau ou chez soi.

DEMANDEZ LE VERITABLE **Horlick's**

Notez Bien!

Votre Sauvegarde est le Nom

"SALADA"

C'est vraiment "le thé des thés"

Si vous n'employez pas le Salada adressez-nous une carte postale pour en avoir un échantillon gratuit, en ayant soin de dire si vous buvez présentement du thé noir, vert ou mélangé, et combien vous payez.

Adressez: Salada, Montréal. 782F

Curiosité

—Pardon Monsieur, combien ce paletot de fourrure? Huit cents piastres mon ami. Mais pourquoi cette demande?
—J'voulais savoir c'que je m'serais coûté si j'étais riche.

ROD CARRIERE — OPTICIENS-OPTICIANS — 207 RUE STE CATHERINE EST TEL. EST 2257 MONTREAL — HENRI SENECAL — OPTOMETRISTES-OPTOMETRISTS

Les Retours du Salon

—Si encore en me revenannt, ma toile avait eu la chance d'être crevée par quelque auto, j'aurais eu une indemnité

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

CETTE ANNÉE

le Canada vous appelle.

Climat idéal pour les vacances d'été.

La fièvre des foins est inconnue dans cet atmosphère claire et embaumeé de l'odeur des foins et des résines. Dans ce pays illimité vous avez le choix entre le sommet des montagnes couronnées de nuages; les vastes vallées boisées, parfumées de fleurs sauvages et où serpentent de jolis ruisseaux; le bord des lacs aux jolies eaux bleues et aux berges sablonneuses; le repos bienfaisant de la vie de camp ou le luxe des plus fastueux hôtels.

Au Canada vous avez des endroits où passer des vacances idéales: Le Parc Algonquin; les lacs de la Muskoka; la Baie Georgienne; le lac des Baies; les lacs Kawartha, Témagami, Nepigon, Quetico, Minaki, le bas du fleuve St-Laurent, et les Provinces Maritimes.

Dans tous ces endroits, qui sont de véritables lieux d'amusement au grand air, les amateurs de pêche à la ligne, de canotage, de natation, de golf peuvent se livrer à leur sport favori.

Au Parc Jasper, à Alberta et au Mont Robson en Colombie Anglaise, les visiteurs jouiront des plus merveilleux panoramas du Dominion.

Pour toute information et pour se procurer des livrets illustrés écrire à

C. E. HORNING,
Agent local des passagers,
Union Station, Toronto, Ont.

E. C. ELLIOTT,
Agent local des passagers,
Station Bonaventure, Montréal, Qué.

Pensées

Entre deux êtres, la meilleure condition pour s'accorder, ce n'est pas d'avoir les mêmes q alités, ce n'est pas non plus d'avoir les mêmes défauts: c'est d'avoir les mêmes ridicules.

* * *

De temps en temps, par politesse, il convient de se forcer jusqu'à dire aux autres qu'on voudrait bien être à leur place. — ALBERT GUINON.

GRAINS DE SAGESSE

Toute guerre finit par où elle aurait dû commencer: la paix.—ABBE BARTHELEMY.

* * *

Le méfait se peut expier; il ne peut se défaire.—ARTURO GRAF.

PAGES D'ALBUM

Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. — FENELON.

* * *

La peine des autres entre mieux dans les cœurs atteints. — RENE BAZIN.

VIEUX DICTONS

Il faut avoir obéi avant de commander

* * *

Qui veut battre son chien trouve toujours un bâton.

* * *

Un renseignement utile aux ménagères.

Que vous fassiez votre lavage à l'ancienne façon dans une cuvette ou au moyen d'une nouvelle machine à laver électrique.

Le Bleu Keen Oxford

est indispensable; il donne au linge la blancheur de la neige.

Insistez pour avoir la marque KEEN.

MAGOR, SON & CO LIMITED
Montreal, Toronto
Agents en Canada.
37

Il ne faut pas retarder....

Que le doute dans le choix d'une police d'assurance sur la vie ne vous prive pas d'une protection immédiate.

La Police "JUBILE" émise par la "SUN LIFE of CANADA" est une forme de police qui rencontrera vos besoins, quand vous aurez spécifié les montants que vous pouvez y appliquer.

C'est une police d'assurance basée sur le bon sens ce n'est pas une police fantaisiste

1871 — Année Jubilaire — 1921

Sun Life Assurance Company of Canada

Siège social : **MONTREAL**

Tél: Est 799-4928

PATISSERIES DE GRAND CHOIX

RESTAURANT A LA CARTE

et

Vins et Bières de 1er choix

La Pâtisserie Française

Chocolats, Dragées, Petits Fours Sorbets.

Visitez notre Nouvelle Salle de Thé, la plus jolie de Montréal.

Cuisine pour la Ville, Banquets, etc.

KERHULU & ODIAU, LIMITEE

Propriétaires

184 Rue S. Denis, - Montréal

Succursale: 4901 Sherbrooke Ouest. Tél. : Westmount 7909

Pensées

Plus font deux amis que quatre ennemis.
PAGES D'ALBUM

Quel est l'homme prudent? Celui qui connaît les autres. — CONFUCIUS.

* * *

La poésie ne consiste pas à tout dire, mais à tout faire rêver. — SAINTE-BEUVE.

* * *

Un des plus sûrs moyens de bonheur est d'avoir su conserver l'estime de soi-même, de pouvoir regarder sa vie entière sans honte et sans remords.—CONDORCET.

* * *

Dans la vieillesse de vos parents, souvenez-vous de votre enfance.—RAVIGNAN
LA SCIENCE DE LA VIE.

Attends de tes enfants dans ta vieillesse ce que toi-même auras fait pour ton père.—PITTACUS.

* * *

Quand il commence à pleuvoir, on s'en dégoûte tout de suite.

"Comparer le travail"

voilà la devise de la machine à écrire

ROYAL

Quiconque **compare** adoptera toujours la **"ROYAL"**. La Machine pourvue d'un **clavier français** et de vingt autres améliorations toutes brévetées.

Royal Typewriter Co.
LIMITED
36-OUEST, NOTRE-DAME
MONTREAL

C. L. ALLUISI, Représentant.

Prix spéciaux aux maisons d'éducation.

DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

Collége Naval Royal du Canada

Le Collège Naval Royal est établi dans le but de donner une éducation complète en Scienc Navale.

Les diplômés de ce collège ont les qualifications requises pour entrer dans les Services Impérial et Canadien comme aspirants de marine. Une carrière Navale n'est pas obligatoire toutefois. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine, le cours fournit une éducation élémentaire complète en Sciences appliquées qui permet aux élèves d'entrer comme étudiants de seconde année dans les Universités Canadiennes.

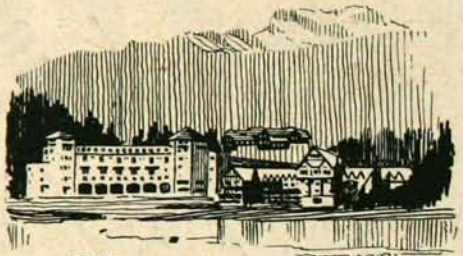
Ce système d'éducation tend à développer chez les élèves, la discipline qui les habitue à obéir et les rend aptes à commander, un grand sens d'honneur physique et mental, et leur donne une bonne éducation élémentaire en Science, Génie Civil, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Modernes, comme base pour le développement général d'une plus grande spécialisation.

Des renseignements pour l'admission à ce collège sont fournis sur demande au Département du Service Naval à Ottawa.

En attendant la construction des bâtisses qui remplaceront celles qui ont été détruites, lors du désastre d'Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C.A.

G. J. DESBARATS,
Sous-Ministre du Service Naval.

La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.
Ottawa, février, 1921.



Le Château du Lac Louise

Lorsque viennent les premiers jours de l'automne, les

Montagnes Rocheuses

semblent vouloir se parer de leur plus belle toilette, faire montre d'une dernière coquetterie, avant l'envahissement final de l'hiver.

C'est l'époque idéale de l'année pour en visiter les plus beaux endroits, surtout pour ceux qui aiment la richesse du coloris dans les paysages, et qui se plaisent à respirer lorsque l'automne est venu, cet air embaumé par les exhalaisons délicieuses de la végétation expirante.

Banff, Lac Louise, Field, Glacier, Sicamous et une foule d'autres villégiatures invitent les touristes en Septembre et leur offrent toutes les distractions de la vie au grand air, dans des décors de féerique grandeur.

Préparez immédiatement votre itinéraire de voyage

Billets et renseignement aux bureaux du

Pacifique Canadien

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	$3.00	$1.50
Etranger:	$4.00	$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTRÉAL.

2ème Année—No 10 | *S'unir pour grandir.* | Montréal, 15 août 1921

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

SOMMAIRE:

		Pages
Notre Revue	MADELEINE	9
Chronique Littéraire: Chez nos Ancêtres	LOUIS DANTIN	10
Décorations Belges	LE S. DE LA R.	13
Les Franco-Américains	EDMOND TURCOTTE	14
Pour qu'on connaisse et pour qu'on lise la littérature française.	RAOUL DE COMMYNES	16
Le Rêve de la Jeune Huronne	MADAME X	17
Exagérations et Imperfections	L. O. DAVID	18
De Te Fabula Narratur	BATHILDE PASCAL	19
Livres et Revues	LOUIS CLAUDE	21
Ceux qui nous font honneur	LA RÉDACTION	22
La France et nous	LA RÉDACTION	23
Le Cinéma	JAEN HARDY	24
L'Adorable Mystère (poésie)	J. D. LAURENTIES	3
Fantaisie	CHRISTIANA	3

ROMANS:

Le Péché de Madeleine (au complet)	MME E. CARO	25
Le Maître de Forges (suite)	GEORGES OHNET	52

FEMINA:

Souvenirs du Jeune Age	MADELEINE	42
Nos Recettes et Nos Conseils	COUSINE LUCE	45
Les choses féminines	SŒUR MARTHE	48
Le Courrier	MADELEINE	49
Mères et Filles	LYA BERGER	51
La Petite Poste.		64

NOS ILLUSTRATIONS: — *La petite ville de Banff dans les Rocheuses; — Ceux qui nous font honneur: Lt-Colonel Jean Décarie, Major Asselin, Lt-Colonel Chaballe, Capitaine Lefebvre du Prey, M. Victor Morin, M. Jean Charbonneau; — M. Marcel de Verneuil; — Le Commandant Ruffi de Pontevès de Gévaudan; Groupe des officiers de la "Ville d'Ys"; — Pauline Frédéric; — Nos jolis sites Québecois; — Choses féminines; — Modes; — etc;*

TROUBLES DE LA DIGESTION:—
Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des INTESTINS et de la PEAU.
TRAITEMENTS ELECTRIQUES.

TROUBLES DES FONCTIONS URINAIRES ET SEXUELLES:—
Maladies de la VESSIE, des REINS et des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hôpitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: { BUREAU: EST 7580 / RESIDENCE: EST 6791

460, RUE ST-DENIS, (Coin Sherbrooke) MONTREAL

"Un bon livre est un ami"
Faites-vous de bons et loyaux amis à

La Librairie Déom
251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL
On y trouve toujours le plus grand choix de nouveautés
Téléphone: Est 2551

St. Catherine Drug Co.,

PAUL E. BERGERON, Propriétaire
20 ouest, rue Ste-Catherine

Parfums
Lotions
Eaux de toilette
Poudres de toilette
Savons
etc., etc.

Vente Spéciale

Assortiment complet d'articles de toilette en ivoire français à 20% d'escompte.

Lotions de L. T. Piver, prix régulier, $2.00, pour **$1.39**
Poudres de toilette de L. T. Piver, prix régulier, $1.25, pour . **.89**

Ces lotions et ces poudres aux parfums suivants:

Pompeia, Azurea, Vivity, Senteur des Prairies, Trèfle Incarnat, Floramye et Sofranor.

Créme Occidentale de Carlton & Cie pour embellir le teint. Cette délicieuse préparation est sans égale comme article de toilette pour la peau et le teint. Elle enlève les rousseurs, les boutons et toutes taches de la peau; excellente pour le hâle et les teints brunis.

Lotion de toilette "National". Prix régulier $1.25 pour . . . . . **89c.**
Eau de Quinine "National", grand modèle. Prix régulier $1.25 pour **89c.**
Eau de Quinine "National", petit modèle. Prix régulier 75c. pour **59c.**
Eau de Floride "National", grand modèle. Prix régulier $1.00 pour **69c.**
Eau de Floride "National", petit modèle. Prix régulier 50c. pour **29c.**
Bay Rum "National". Prix régulier $1.00 pour . . . . . **59c.**

Assortiment complet de drogues, remèdes brevetés et tout ce qui se trouve dans une pharmacie de première classe.

Agent pour les chocolats *Neilson et Page & Shaw.*

Commandes par téléphone promptement exécutées.

Téléphones: PLATEAU 1604-5859

St. Catherine Drug Co., **20 ouest, rue Ste-Catherine**
PAUL E. BERGERON, Propriétaire. **MONTREAL**

Pensées

Le plus grand de tous les projets est celui de prendre un parti.—VAUVENARGUES.

L'ESPRIT FRANÇAIS

Un banquier disait un jour devant Alexandre Dumas père:

— Les artistes doivent être pauvres.

— Oh! monsieur, c'est beaucoup dire, répliqua Dumas. C'est comme si l'on disait que les banquiers ne doivent pas avoir d'esprit.

PENSEES FORTES

C'est une erreur que de croire que le féminin de canapé est canne à pêche.

* * *

Les ardoises viennent en grande partie d'Angers. C'est pourquoi le métier de couvreur est si dangereux.

—Mon pauvre ami, ignorez-vous donc que l'alcool ravage tout, détruit tout?
—Y a pourtant une chose en moi qu'y n'a jamais pu détruire: ma soif

NOTRE REVUE

Nos abonnés et nos lecteurs connaissent sans doute la grève qui, en ce moment, affecte d'une façon si considérable les ateliers d'imprimerie au point que plusieurs périodiques, tant français qu'anglais, ont dû retarder leur publication jusqu'à ce que la situation soit améliorée. La Revue Moderne a, naturellement, à faire face à toutes ces difficultés, et ce n'est qu'au prix de sacrifices et de dévouements qu'elle peut remplir la tâche qu'elle s'est assignée d'apporter chaque mois, à ceux qui la lisent, de la littérature attrayante et saine, de source absolument canadienne, et d'offrir en même temps un roman complet et un roman à suivre, signés par les meilleurs romanciers français. Elle est naturellement très fière d'avoir toujours rempli ses engagements, même lorsque des circonstances presqu'incontrôlables l'auraient amplement justifiée d'y manquer, et elle s'empresse de rendre à ses éditeurs la part très-large qui leur revient dans cette ponctualité et cette loyauté à servir le public qui compte sur elle. Grâce à la prévoyance de nos imprimeurs, grâce surtout à l'esprit d'initiative et d'organisation du chef de leurs ateliers, M. Lionel Royer, la Revue Moderne parait en pleine grève, sans diminuer son format, et sans apporter aucune négligence dans sa toilette typographique.

Nos amis sauront apprécier ce souci d'assurer le service parfait de notre revue, et de remplir ainsi tous nos engagements envers eux.

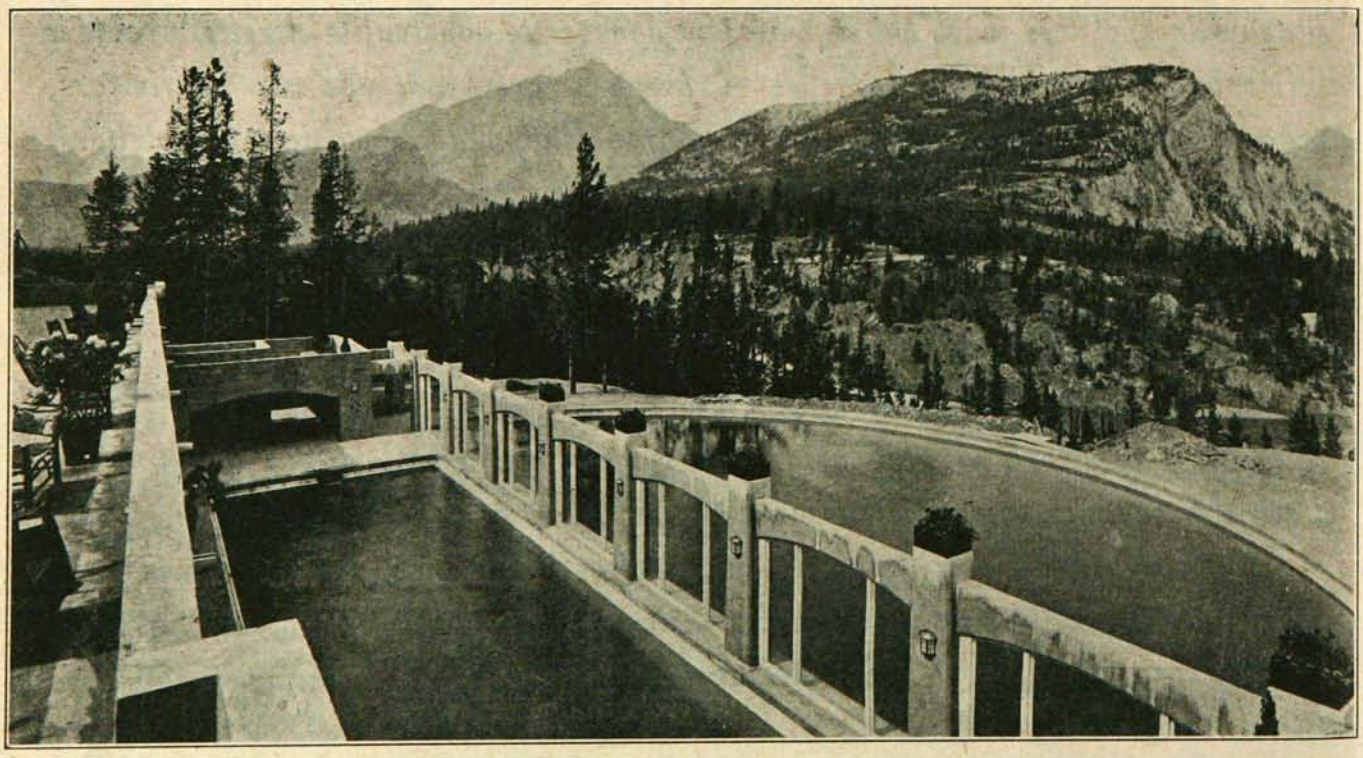
Il se peut que la grève soit terminée au moment où la Revue Moderne apparaîtra dans les dépots; il se peut également qu'elle soit prolongée pendant encore plusieurs semaines, et que les difficultés de publication grandissent encore.... Nous sommes à la merci des évènements, mais quoi qu'il advienne, nous affirmons à nos abonnés et à nos lecteurs que tous les numéros promis leur seront servis, qu'aucun mois en sera "sauté", et que coûte que coûte, nos engagements seront remplis à la lettre.

MADELEINE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE : "Chez nos ancêtres"

Par LOUIS DANTIN

Dans ses deux précédents ouvrages, *La Naissance d'une Race* et *Lendemains de Conquête*, M. l'abbé Lionel Groulx donnait à notre histoire ses fondements scientifiques, et en traçait l'évolution avec l'appareil rigide et précis de l'érudit et du philosophe. Dans cette nouvelle étude, *Chez nos Ancêtres* il a voulu surtout vulgariser et suggérer. C'est la moëlle de son oeuvre principale condensée et offerte à tous comme aliment de patriotisme et de loyauté à nos admirables origines. C'est, comme il dit, "l'histoire intime, la petite histoire", souvent plus capable que l'autre de nous livrer l'âme du passé. Il s'y restreint à replacer dans leur milieu, à saisir dans leurs attitudes vivantes, ces types solidement cambrés, ces coeurs courageux, ces braves gens que furent nos ancêtres, en les suivant cette fois dans le détail de leur existence et dans les traits minutieux de leurs traditions et de leurs coutumes. Rien mieux que cette attachante vision ne saurait nous aider à gardre nette et forte notre conscience de race, empêcher nos cultes anciens de croûler tout-à-fait sous la poussée des réalités présentes. Et bien qu'on devine dans ces pages des velleités de polémique, je ne sais personne, pour ma part, qui ne soit chez nous pleinement d'accord avec leur but essentiel, qui ne se sente ému par notre simple et grande histoire et par le souvenir de nos pères picards ou normands, qui n'aime et ne respecte le caractère, les moeurs, la vie tout entière des aïeux, même en sachant qu'ils représentent un état social, par suite un état d'âme, irrémédiablement finis. Tout canadien accueille et goûte ce qui le reporte aux sources pures de son être ; les choses du bon vieux temps font ses délices ; et quand ces tableaux sont fixés d'une plume aussi alerte, aussi aimable que celle de M. l'abbé Groulx, c'est charme pour le sens esthétique comme pour le sens national. Car M. Groulx a le style sobre de l'historien relevé par la pointe d'enthousiasme du conférencier, juste assez de littérature pour animer et orner le document, juste assez de "panache" pour hausser les faits et les aperçus jusqu'à l'éloquence. Ses croquis se déroulent avec une simplicité familière qui exclut toute raideur, et une belle concision qui est à elle seule une maîtrise. Il possède si bien ses "ancêtres" qu'il en parle comme en se jouant ; mais on sent combien cette aisance



La petite ville de Banff dans les montagnes Rocheuses, n'est pas seulement renommée pour ses panoramas imposants ou pour son parc zoologique, elle s'est aussi acquis une grande réputation avec ses sources d'eau chaude sulfureuse, fort recherchées aujourd'hui et reconnues comme possédant des propriétés euratives étonnantes. Banff étant la seule station thermale que nous ayons au Canada, est appelée à devenir le rendez-vous d'un nombre de plus en plus grand de touristes. Nous voyons ici les deux superbes piscines d'eau chaude placées en face de l'hôtellerie du Pacifique Canadien pour l'usage des pensionnaires.

dissimule d'archives retournées. Bref c'est une joie de faire sous sa conduite le tour de la vieille "paroisse" canadienne, reconstruite dans les éléments dont se constituait sa vie : le groupement serré et patriarcal de la famille avec sa merveilleuse fécondité ; le labeur agricultural, cette conquête d'un sol vierge où tout est à ouvrir et à créer ; l'organisation féodale, ses lois, ses diverses hiérarchies ; la nécessité militaire qui, contre l'Iroquois, fait de tous ces paysans des soldats ; l'esprit d'aventure qui les disperse en des découvertes lointaines ; la tradition religieuse enfin, pénétrant et dominant toutes les autres. Sous chacun de ces chefs, l'auteur masse en faisceau des traits significatifs et de pittoresques détails dont l'ensemble se meut et atteint par degrés une vraie puissance d'évocation. Ainsi, à propos de la vie familiale, il commence par décrire de la base au pignon, par le dedans et le dehors, située dans son cadre et flanquée de ses accessoires, la "maison canadienne" ; et cette maison surgit avec une physionomie distincte ; ce n'est ni la hutte, ni le châlet, ni la chaumière : c'est la demeure typique de l'"habitant" de Vaudreuil ou de Berthier il y a deux siècles. Sous cet abri naissent et grandissent des familles vigoureuses et saines, des clans prodigieux de quinze, dix-huit, vingt-quatre et jusqu'à trente-deux enfants, dont le travail coordonné pourvoit aux besoins de tous et trace le plan anticipé d'une "coopérative" parfaite. L'auteur cite, dans sa famille même, tel bisaïeul qui eut "à lui seul" vingt rejetons, pour se voir découronner ensuite par l'un de ceux-ci avec un record de ving-six ; et c'est à bon droit qu'il réclame un monument en l'honneur de nos mères, dont la tâche en ces temps apparaît surhumaine et réellement touche au martyre. Ce qui soutient cette communauté primitive, c'est le travail des champs auquel tous participent auquel contribuent aussi les bonnes bêtes qu'on aime et dont on est fier, le cheval surtout, pour lequel on professe une "passion presque coupable". Cette vie est monotone, elle est dure, mais elle n'étouffe pas dans les coeurs la gaieté foncière ni sur les lèvres le rire spontané et sonore. Elle a ses réjouissances, ses fêtes, où s'ébattent les gigues emportées, où résonnent les chansons interminables et les exploits des violoneux ; les noces gourmandes, altérées aussi, qui mettent en branle toute une paroisse ; les visites et les souhaits du jour de l'an ; la célébration de la grosse gerbe, les corvées de brayage et les épluchettes. Quant aux distractions du dehors, tout se borne au courrier postal qui vient de temps en temps donner des nouvelles de la colonie, et aux visites occasionnelles de monseigneur l'évêque ou de monsieur le gouverneur. Ou bien c'est Kalm, le suédois, s'arrêtant pour un jour à herboriser au cours de son excursion scientifique. Mais pourquoi, à propos des barbarismes "contre" le français que cet étranger doit commettre, M. Groulx s'oublie-t-il à couler justement un solécisme ? Car, d'après lui, le voyageur *se fait moquer* joliment par les canadiennes très puristes ; et ceci, entre nous, est peut-être suédois, mais guère français. En tout cas, il a bien résumé dans ce chapitre tout un aspect de la vie populaire d'alors ; il nous a introduits au foyer intime de la famille canadienne. Il n'y a rien dans tout cela d'entièrement neuf, rien que ne sache à peu près quiconque a lu Taché ou de Gaspé, quiconque même a connu son propre grand'père ; mais il fallait de l'art et de la méthode pour le rappeler ainsi.

Mettons que, pour l'effet artistique, peut-être pour des fins de propagande, l'auteur idéalise un peu, qu'il glisse légèrement sur les imperfections, les misères même, dont l'état social d'alors n'était pas exempt Ainsi il semble faire du régime féodal auquel nos pères étaient soumis un système sans reproche et fonctionnant dans une harmonie parfaite. Ce n'est pas ce qu'attestent les procès sans nombre entre seigneurs et censitaires dont les archives du temps sont encombrées, ni les réclamations fréquentes adressées au roi par des intendants qu'intéressait le sort du peuple. Il semble réduire à peu de chose les dépendances impliquées par ce régime : le sol par arpent, quelques boisseaux de grains, quelques jours de corvée, le onzième poisson, le douze pour cent des lods et ventes, "et c'est tout". Mais ces charges imposées à une population pauvre et se suffisant à peine étaient, en fait, un lourd tribut, odieux en principe comme tout servage, plus odieux dans un pays où la terre attendait ses occupants et s'épandait en espaces et en ressources illimités. Y eut-il jamais une excuse pour l'accaparement du fleuve lui-même, ce patrimoine commun de tous, par le privilège des droits de pêche ? Le sol par arpent est peu de chose, mais les seigneurs, en fait, ne s'en contentaient presque jamais, et le taux du cens variait grandement d'un fief à l'autre. L'intendant Raudot s'en plaignait en 1707 et suppliait sa Majesté d'ordonner pour le pays un taux uniforme, "afin d'empêcher les seigneurs d'imposer des conditions vexatoires." Mais, par l'arrêté qu'il obtint, il était seulement interdit d'exiger rien de plus que le cens en usage dans les terres voisines, et les abus déjà établis n'en furent pas corrigés pour cela. Les seigneurs prétendaient de plus se faire payer en monnaie de France, et refusaient les billets dépréciés de la colonie, la "monnaie de cartes", qui faisait pourtant la base de toutes les transactions locales. Les "rentes", pour la plupart, étaient payables en produits ou espèces au choix du seigneur, et c'était un autre prétexte à mainte exaction : les maîtres exigeaient les produits quand le prix en était élevé, et l'argent dans le cas contraire, mais en estimant alors les produits bien au-dessus de leur valeur. "Les chapons, écripait Raudot au ministre, sont comptés à trente sols, alors qu'ils n'en valent pas plus que dix. Les seigneurs forcent souvent les habitants de les payer en argent, au grand inconvénient de ceux-ci, qui fréquemment n'ont pas d'argent à

donner. Trente sols peuvent paraître une bagatelle, mais c'est considérable dans un pays où l'argent est si rare." Les "lods et ventes", avec leur prélèvement usuraire sur chaque mutation de propriété autre que par héritage direct, décourageaient l'échange des terres, asservissaient le paysan au sol une fois occupé, et amenaient le morcellement à outrance des biens dans la même famille, jusqu'à les rendre insuffisants à sa subsistance, qui dut être interdit enfin par une ordonnance de Louis XV. D'autres abus plus graves se glissaient parfois. Certains seigneurs omettaient à dessin de donner à leurs censitaires des titres légaux, les plaçant de cette sorte entièrement à leur merci et en faisant les victimes faciles de leurs exactions. "Bon nombre d'habitants, écrivait l'intendant cité, ont fait sur leurs terres des travaux considérables sur la seule parole des seigneurs; d'autres sur de simples billets n'exprimant pas exactement les termes des concessions acquises. De là un grand abus s'est élevé, qui est que les dits habitants ayant travaillé sans titres certains, ont été soumis à de très lourdes rentes et redevances, les seigneurs refusant de leur octroyer des actes si ce n'est à ces conditions, lesquelles ils sont forcés d'accepter pour ne pas perdre tout leur travail". M. Groulx ne dit rien des "banalités", qui formaient cependant une partie importante du système: obligation pour les vassaux de faire moudre leurs grains au moulin banal, de cuire leur pain au four banal, etc. Cette dernière restriction était si absurde, pour des gens demeurant souvent à des lieues du dit four (et qui en hiver eussent eu leur pâte gelée en route) que les seigneurs n'osaient en presser l'exécution; ils la maintenaient pourtant dans les actes, "afin, selon Raudot, de pouvoir forcer l'habitant à s'en racheter moyennant finances." La corvée pouvait n'être pas fort lourde, mais c'était la corvée, le travail non rétribué d'un homme pour un autre; et les seigneurs s'arrogeaient le droit de la réclamer en tout temps, même à l'époque des semailles ou des récoltes. L'intendant Bégou demandait en vain, en 1716, l'abolition de cette servitude "et d'une variété d'autres charges contraires à la coutume de Paris et aux intérêts du développement colonial." Le professeur Munro, de Harvard, a même cru, à de vagues indices que certains seigneurs prétendaient au droit de Jambage, ce fameux "droit du seigneur" qui, quoi qu'en ait dit Louis Veuillot, a bel et bien existé en France, non comme institution légale, mais à l'état d'abus isolé et toléré. Mais j'ajoute que ce dernier point me laisse totalement incrédule.

L'auteur passe encore sous silence les droits de "haute, basse et moyenne justice", d'habitude inhérents à la tenure; et leur application, sans doute, ne fut pas chez nous fort tragique: il n'y a pas un exemple d'une cour seigneuriale ayant condamné à la peine de mort. Mais c'était beaucoup trop déjà qu'en plus de sa mainmise sur les biens des vassaux, le seigneur eût ce pouvoir théorique sur leur liberté et leur vie. La seule menace en pouvait devenir un instrument d'oppression et de terreur. En fait, grâce à ce droit, les seigneurs se trouvaient les juges d'une foule de démêlés qui les intéressaient directement: ils ordonnaient la saisie des biens pour paiement de leurs propres rentes, imposaient des amendes pour manquements aux égards qui leur étaient dus. Cette justice, d'après Lahontan, pouvait même s'acheter, quoiqu'un peu moins cher qu'en France. On sent à quelles persécutions mesquines tout cela devait tendre entre les mains de maîtres avides ou hargneux.

M. Groulx nous décrit la plantation du mai devant le château seigneurial comme une occasion de festivités et de réjouissances. Il faut croire que même cet hommage devenait onéreux en certains cas, puisque les habitants d'une seigneurie demandèrent et obtinrent d'en être exempts.

J'ai rappelé ces faits multiples pour démontrer comment, sans fausser nullement l'histoire, mais en la profilant seulement d'une autre façon, on pourrait composer des peintures fort diverses des chromos souriants de cette étude. Le seigneur canadien n'était pas toujours, tant s'en faut, le père et le bienfaiteur de la légende. Le même résultat s'obtiendrait plus ou moins quant aux autres parties du livre. En regard de cette unité morale symbolisée dans la "paroisse" et présentée comme un idéal de paix et de charité chrétiennes, ou pourrait mettre l'esprit chicanier bien connu, un des legs à nos pères de leur héritage normand, qui souvent divisait familles et amis en des procès sans fin à propos d'une rigole ou d'une "pagée", et créait des rancunes aussi tenaces que des vendettas corses. L'intendant Talon, dès 1667, déplorait cette disposition chronique. Il reprochait sévèrement au peuple de la Nouvelle-France son manque d'harmonie, sa tendance à invoquer l'aide des cours pour la décision de causes triviales, et il exhortait les colons à régler leurs difficultés entre eux-mêmes et à l'amiable. Mais sans remonter aussi haut, qui ne sait les paroisses scindées en deux par quelque vétille, les guerres s'acharnant sans merci sur la limite d'un "rang" ou l'emplacement d'une église, les curés même, d'aventure normands et demi, en procès continu avec la moitié des ouailles? Tout cela est fort loin de la cité parfaite louée par M. l'abbé Groulx "où les sociologues trouveraient peut-être la démocratie sans phrases, avec les freins qui la conditionnent, avec la discipline qui créé de l'ordre et de l'avenir." Nos ancêtres malgré tout restent admirables; mais la vérité les ramène au niveau de l'humanité commune, à la mesure de leur époque et du développement social qu'elle connaissait.

Quand donc M. Groulx nous exhorte au rôle d'enfants prodigues, qu'il veut nous ramener à ce passé, et nous faire "rentrer pénitents, dans la maison de nos

pères", il y a lieu de dissiper une équivoque. Veut-il simplement nous faire vénérer mieux nos gloires anciennes, nous passionner pour les leçons d'énergie féconde qu'elles proclament, nous instiller l'esprit héroïque qui créa notre race, pour nous raidir contre les luttes futures? Tout canadien alors l'approuvera sans aucune réserve. Prétend-il au contraire, nous faire regretter des formes mortes et des moules à jamais brisés, nous orienter vers quelque oligarchie pareille à celle de ces temps, nous faire ignorer les progrès certains accomplis dans l'évolution nationale et ceux qu'elle garde encore en germes, borner notre horizon à celui des pionniers et notre élan à leurs ambitions modestes? Veut-il nous empêcher, par delà nos prochains ancêtres, de remonter jusqu'à notre ascendance française dont ils ne furent que des chaînons, et de nous croire toujours les disciples et les messagers de la France? Il doit sentir alors combien sa tâche est impossible. Jamais nous ne redeviendrons, ni par le dehors ni par l'âme, les censitaires du dix-huitième siècle. Ce ne sont pas seulement les chemins de fer et les cheminées d'usine qui rendent ce rêve illusoire, c'est tout un monde d'institutions et d'idées surgi depuis lors: c'est Rousseau, Karl Marx et Auguste Comte; c'est une douzaine de révolutions dont chacune a déteint sur nous; c'est le système parlementaire et le féminisme; c'est la dernière guerre mondiale et la dernière grève anglaise; c'est le sol qui nous porte et l'air que nous buvons. Les vieux, dit M. Groulx "avaient le bonheur appréciable de ne pas lire les journaux." Mais M. Groulx lui-même voudrait-il vivre sans journal? Enumérez la plupart de ces "bonheurs" dont jouissaient nos pères, et vous verrez qu'ils ne sont plus faits pour nous. Nous murer dans le cloître des souvenirs, ce serait fuir la vie, rester immobiles quand tout marche et nous condamner à une impuissance inerte. Y faire une retraite de temps en temps, à la bonne heure. Et quant à briser nos attaches avec la France moderne, ce serait, par orgueil ou par défiance, renier d'un coup nos aïeux et nos frères. Il nous faut, pour être logiques, accepter tout entière notre parenté, de Pharamond à Millerand, en passant par Champlain et par Pierre Boucher.

M. l'abbé Groulx se défend, il est vrai, de ces conclusions extrêmes, mais on sent leur esprit latent en plus pour celles-ci un monde plus éclairé, plus juste, aux d'un endroit de son livre. Il crée l'impression vague qu'il nous voudrait, non seulement revenus à nos ancêtres, mais immobilisés chez eux. Il signale entre les deux sources de notre mentalité française, la nouvelle et la vieille patrie, une sorte d'opposition qu'il ne cherche guère à concilier. Il est pourtant facile de les cultiver ensemble et également, d'emprunter à nos traditions prochaines leurs précieux éléments de stabilité et de force, et à la France du jour l'élan mental et scientifique qu'elle seule peut nous imprimer. Le français d'aujourd'hui honore comme nous les communs ancêtres, qu'ils soient Jacques Bonhomme ou Jeanne d'Arc, sans se croire tenu pour cela de porter leurs sabots; ne pouvons-nous comme lui unir le culte des âges morts avec l'éveil très alerte sur le présent et le souci des générations à naître, vouloir idées élargies, au sens social plus attentif aux droits de tous? Nous serons dignes de nos grands-pères en cherchant à les dépasser, à mettre entre eux et nous la distance qu'il y eut entre eux et les serfs du moyen-âge. L'audace intellectuelle elle-même cadre bien avec leur esprit, car ce furent des découvreurs lancés à la poursuite d'un rêve épique et toujours prêts aux belles aventures. Rien dans leur caractère ne peut nous détourner de chercher obstinément, où qu'elles se trouvent, des formules plus hautes de vérité et de progrès.

LOUIS DANTIN.

Decorations Belges

Sa Majesté Albert 1er, Roi des Belges, vient de décerner à notre Directrice Madame Madeleine Huguenin, la médaille d'or de première classe, de la Reconnaissance Belge, pour services rendus pendant la guerre aux soldats et aux familles belges. Outre la large part prise par notre directrice, dans les oeuvres belges fondées dans notre ville, Madame Madeleine a donné à plus de trois mille combattants de l'armée belge, les marraines aimables et secourables, dont la correspondance a été pour tous ces soldats, une si appréciable distraction.

Le même honneur fut en même temps accordé à Madame Damien Masson qui le méritait également à tous les titres.

Nous offrons aux aimables décorées nos hommages et nos félicitations .

Le secretaire de la rédaction.

CE QU'IL FAUT SAVOIR

On peut déshabituer les enfants de se ronger leurs ongles ou de sucer leur pouce en trempant, tous les jours, leurs doigts dans de la teinture de coloquinte ou dans une solution alcoolique de quinine. L'amertume de ces substances les dégoûte rapidement.

* * *

Mettez un morceau de sucre dans la théière en préparant le thé. Cela l'empêchera de tacher la nappe, si, par hasard, vous renversiez quelques gouttes de l'infusion.

LES FRANCO AMÉRICAINS

Par EDMOND TURCOTTE

En pratique, la nationalité d'un individu et celle sà laquelle il croit appartenir. Cet axiome politique tire sa force du fait surtout que de vastes agglomérations humaines sont en fusion en Amérique et que certaines conceptions périmées sur les éléments constitutifs d'une entité ethnique y ont trouvé des causes profondes de modification pendant le cours du demi-siècle dernier. Hors les questions d'ethnologie pure, on n'accorde plus l'importance de naguère à l'origine et à la langue d'un groupement humain quelconque. Les conditions anormales issues de cette forme de civilisation, sans précédent dans l'histoire des temps modernes, par laquelle les races les plus diverses se trouvent volontairement groupées sous l'hégémonie de Washington, n'offrent rien de plus curieux que les transformations observables dans les traits distinctifs et les caractéristiques traditionnelles de l'un quelconque de ces peuples, évoluant dans une ambiance babélique propre à la détérioration de tout organisme national.

L'un de ces groupes nationaux se rapproche intimement de nous par la communauté du sang et des origines. C'est donc à ce titre que ses destinées nous intéressent. Les fils des Canadiens-français expatriés aux Etats-Unis ont-ils toujours conscience de leur individualité ethnique? Etant donné l'état de transition dans lequel se trouve la génération actuelle des Franco-Américains, ce problème inquiétant pour nous demeure insoluble à moins qu'on ne l'aborde sous l'angle des généralités. Il est plus de deux millions d'individus de langue française disséminés par tous les Etats de l'Union américaine et le lien sentimental qui unit les diverses unités de ce groupe aux mères-patries québecoise et française est sujet à l'influence fort variable des circonstances et du milieu. Dans la plupart des cas, cette influence se distingue par son caractère éminemment pernicieux et dissolvant; on en constate l'action néfaste là même où une large concentration de nos forces ethniques amplifie nos moyens de résistance dans une proportion remarquable. Car s'il est vrai que devant une résistance cohésive, la désintégration prend une allure moins rapide, qu'elle agit d'une façon imperceptible presque, elle n'en progresse pas moins vers son aboutissement fatal avec une constance et une régularité qui semble vouloir défier toute action consciente pour l'enrayer.

De la fréquence des spasmes économiques que nous connûmes au siècle dernier découla un flot migrateur incessant du Canada français vers les Etats-Unis. Les industrie de la Nouvelle-Angleterre attirèrent la majeure partie de ceux qui fuyaient un sol inhospitalier pour lequel la plupart ont conservé jusqu'à nos jours d'invincibles rancœurs. Leur nombre, infime d'abord, s'accrut rapidement, autant par la rare fécondité de la race que par l'afflux de vagues migratoires successives. Des noyaux français se formèrent de-ci de-là, créés par l'instinct ou la nostalgie de ces exilés que désorientait l'ambiance cosmopolite d'une nouvelle terre promise sur laquelle se déversait chaque année le résidu de toutes les patries et de tous les climats. Groupé autour de leurs églises et de leurs écoles, en qui un atavisme séculaire reconnaissait les plus fidèles expressions de l'idée nationale, ils grandirent en nombre, en richesse et en influence.

Mais on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers. Les années s'écoulèrent dans le vague espoir toujours fuyant et de plus en plus lointain, de revoir un jour le ciel canadien et de reprendre contact avec les pieux souvenirs et les tendres images du pays d'origine. L'attente vaine d'un soleil qui ne devait jamais luire, dégénéra en oubli, oubli lamentable et fatal, oubli fait de lassitude et de désenchantement. De nouvelles générations surgirent qui grandirent à l'écart de tout ce qui peut créer ou tend à conserver l'intimité d'un sentiment national. Dès ce moment, le fil des origines était rompu qu'aucun effort sérieux ne devait jamais tenter de renouer.

Les premiers indices d'aliénation nationale devinrent bientôt apparents. Avec la prospérité matérielle, l'enseignement supérieur et ses procédés subtils d'américanisation devinrent accessibles à la jeunesse franco-américaine. Le terrain était propice. Pour cette jeunesse, les Etats-Unis sont le pays natal qu'elle confond, non sans raison, avec l'idée de patrie. Dès l'orée de la vie active le jeune Franco-Américain est captivé par les influences du milieu. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il lit, tout ce qu'il entend est une apologie de *God's country*, le pays de Dieu. Les journaux et les sports, les théâtres, les salles de danse, le prestige personnel du Yankee, enfin toutes les moindres manifestations de la vie sociale le confirment dans sa foi en la supériorité américaine. Pour afficher son loyalisme et ne rien laisser deviner de sa tare originelle, il évite bientôt de parler français. Etre Américain — *hundred per cent American* — devient le titre de noblesse qu'il convoite le plus...

Nous ne sommes pas sans notre part sérieuse de responsabilités dans cet état de choses si apte à compromettre la réalisation ultime de nos idéals latins en Amérique. Malgré des causes diverses, indépendantes de notre action ou de notre volonté, il est certain que notre indolence naturelle, s'étayant de l'inertie ou de l'imprévoyance d'hommes politiques a courte vue, à contribué dans une trop large mesure à ce morcellement funeste de notre famille ethnique que fut l'émigration des nôtres vers le pays voisin. Avec une superbe insouciance, jamais nous n'avons fait le moindre effort pour corriger les conséquences du mot de Sir George-Etienne Cartier sur les Canadiens-français qui émigraient, injure que les Franco-Américains ne lui pardonneront jamais: "Laissez-les partir: c'est la canaille qui s'en va!"

Il incombe à la génération actuelle de remédier aux effets nocifs de cette politique d'anémie nationale créée ou tolérée par l'inertie des générations précédentes. Le mal a déjà poussé des racines profondes et l'urgence d'un palliatif s'impose. Mais les symptômes en sont nombreux et diversifiés et d'une analyse extrêmement difficile en raison de leur infinie complexité. Quel est celui qui peut saisir et fixer les états d'âme variés et contradictoires d'un peuple qui se cherche et qui s'ignore? qui tantôt s'affirme et tantôt se renie? qui aujourd'hui tressaille d'émotion devant quelque brusque ressouvenir du passé et qui demain, débordant de loyalisme et de renoncement, baise pieusement un drapeau qui est le symbole du plus imposant amalgame de nationalités que le monde ait connu depuis la chute de l'empire romain? Comment rendre les inquiétudes et les joies, les angoisses et les victoires de ces hom-

mes de notre race livrés aux hasards des circonstances et des choses, luttant avec des alternatives d'enthousiasme et d'affaissement moral, sans idéal clairement défini, sans but logique, voguant sans direction consciente ni organisée vers un inconnu national dont rien de par le passé ne fait présager de bon pour l'avenir?

Il faut avoir vécu dans l'un quelconque des grands centres industriels de la Nouvelle-Angleterre, où les nôtres se sont groupés de préférence, pour pouvoir refléter avec plus ou moins d'exactitude l'image intellectuelle des facteurs divers composant l'existence nationale des Franco-Américains, et pour effectuer une représentation fidèle des manifestations rapidement déclinantes de leur esprit français.

A différentes époques, certaines personnalités marquantes de chez-nous ont saisi l'occasion d'un voyage d'affaires ou d'une rapide tournée de conférences chez nos compatriotes d'outre-frontière pour exprimer leurs vues forcément superficielles sur la si confuse et si complexe conscience franco-américaine. On nous a dépeint la magnificence des édifices sacrés, l'apostolat des écclésiastiques et l'attachement à la foi ancestrale de ces catholiques perdus en terre hostile ou neutre, comme si toute la vie d'un peuple se résumait dans les manifestations de sa vie religieuse. On a louangé avec raison cet esprit d'initiative et de progrès des Franco-Américains par lequel ils se vengent de Sir Georges-E Cartier qui n'a jamais pu comprendre que l'on puisse être pauvre et malheureux sans être à la fois ou une canaille ou un imbécile. On a appuyé sur leurs succès commerciaux, économiques et financiers, comme si la richesse matérielle d'un peuple pouvait être un indice certain de sa conservation ethnique. Mais rarement, si jamais, a-t-on abordé la question plus précise de la survivance française. Est-ce ignorance feinte ou réelle d'un danger existant, ou est-ce superstition vague et inquiète d'un problème que l'on ne se sent pas le courage de solutionner à l'encontre de ses intimes désirs et autour duquel on préfère instituer le silence?

D'importance primordiale pour nous, ce problème n'est pas de ceux que nous douvons ignorer. L'asphyxie lente qui menace toutes les manifestations de l'âme française sur le continent nord-américain nous fait un crime du moindre gaspillage de nos énergies nationales. Nous ne pouvons voir d'un œil bénin l'escamotage au profit du brouillamini américain de plus de la moitié des fils de la Nouvelle-France que le malheur, l'infortune, ou l'esprit d'aventures ont éloignés de leur sol d'origine. Pour ce qu'elle a coûté et coûte encore à nos femmes de sacrifices, de labeurs et de souffrances physiques, l'unique revanche des berceaux n'a pour nous rien d'une victoire non mitigée. A plus forte raison ne devrons-nous jamais consentir à sacrifier par une coupable indifférence l'humble avantage numérique qu'elle procure en nous désintéressant d'un million et demi de Franco-Américains chez qui la rupture des derniers liens intellectuels et sentimentaux qui les rattachent à nous, consommera bientôt l'œuvre commencée par la séparation politique.

Que nous devions lutter ne fait aucun doute. Mais de notre succès aucune certitude n'est possible. Les Franco-Américains roulent sur une pente où il est d'autant plus difficile de les arrêter qu'elle conduit vers le progrès. Pour façonner à notre peuple une conscience nationale, nous nous reposons depuis longtemps sur des formules désuètes auxquelles la démocratie moderne refuse toute signification. Notre patriotisme a perdu tout contact avec l'âme des foules; il s'est fossilisé dans un traditionalisme qui détonne étrangement dans notre siècle terre-à-terre. Mais l'exil a transformé le Franco-Américain. Il s'est fait une conception du patriotisme plus en harmonie avec les idéals politiques et sociaux de son siècle et de son pays d'adoption. Il est aujourd'hui imprégné de ce modernisme exubérant qui distingue la nation américaine d'entre tous les peuples de la terre. Le pragmatisme du Yankee domine son esprit et ses actes à un degré qu'il ne réalise pas toujours lui-même. Les appels au passé, à la tradition, à la gloire rustique des ancêtres sont autant de verbiage sonore et creux sans signification pour lui et c'est faire fausse route que d'ignorer son critérium des valeurs intellectuelles et sa façon d'envisager certains problèmes d'éthique sociale.

La civilisation américaine ne connaît pas la stagnation des sociétés révolues: elle est en perpétuel devenir. Un grand nombre des innovations sociales les plus recommandables ont leur source au pays voisin et sont le résultat d'un empirisme que les Franco-Américains se sont vite assimilé. Cette philosophie basée sur l'expérience, nous devrions la faire nôtre dans nos efforts pour reconquérir la confiance d'âmes-sœurs aliénées par une divergence croissante de mentalité. Pour ramener le Franco-Américain à ses origines, il faut lui en inspirer une fierté basée sur des raisons tangibles et solides; il faut que toute une série de faits matériels le convainquent de la supériorité française.

Tout gouvernement, tout grand corps public qui méprise ou ignore les aspirations de la démocratie moderne ne peut bénéficier de cette coopération générale des gouvernés qui est inséparable de l'idée de progrès. Car l'homme n'existe pas pour la société, mais bien la société pour l'homme. La démocratie est maîtresse de l'heure et elle néglige d'autant plus les problèmes politiques qu'elle tend plus fortement vers la réalisation des réformes sociales les plus urgentes. Un article de foi résume toute la doctrine nouvelle: le droit de chaque individu à la vie, à la liberté, et au bonheur. Sachons comprendre que l'avenir est au peuple qui le premier réalisera cet idéal, et puissions-nous réaliser cette noble vision en nous inspirant des enseignements du présent pour corriger les erreurs du passé. Ca-c'est à ce prix seulement que pourra s'opérer l'union de toutes les âmes françaises en Amérique.

EDMOND TURCOTTE.

Passant, tendez-nous la main, ayez pitié de deux orphelins.

Pour qu'on connaisse et pour qu'on lise la littérature française

Par RAOUL DE COMMYNES

Il existe un grand nombre de bonnes histoires de la littérature française. Celles de MM. Doumic, Lanson, Des Granges et Crouzet, encore que très diverses d'esprit et de mérites, sont des ouvrages bien faits et qu'il est difficile d'égaler. M. l'abbé Calvet vient de faire paraître à son tour un Manuel illustré d'histoire de la littérature française" et des "Morceaux choisis des auteurs français" (1).

M. Calvet est l'un des écclésiastiques de France les plus lettrés et les plus fins. Depuis longtemps professeur de littérature à Stanislas, il s'est fait connaître du monde des lettres par des ouvrages très intelligents sur St. Vincent de Paul, Mme de Sévigné, A. de Vigny et J. Aicard. Cette année, il a eu la suppléance de M. Georges Le Bidois, dans la chaire de littérature française à l'Université catholique de Paris. C'est assez dire qu'il possède toutes les garanties littéraires et morales qu'on peut exiger d'un éducateur.

Dans la pensée de l'auteur, cette nouvelle histoire littéraire s'adresse aux "élèves de 15 ans." Au risque de froisser la modestie de M. l'abbé Calvet, il est permis d'affirmer que cet ouvrage est fait aussi bien pour le grand public qui y trouvera, racontée en un style toujours agréable, une histoire de la littérature française très précise, très complète, et au courant des derniers travaux de la critique.

Destiné à l'enseignement, le "Manuel" de M. Calvet est, avant tout, pratique et pédagogique. Chaque chapitre est précédé d'un plan, qui est en même temps un résumé très clair de tout l'ensemble. Les paragraphes et les alinéas, multipliés à dessein, n'exposent chacun qu'une seule idée,—laquelle est écrite en caractères gras afin de se mieux graver dans l'œil, puis dans l'esprit, de l'élève ou du lecteur. A la fin de chaque chapitre se trouve une courte bibliographie, où les principales études critiques sont analysées en quelques mots.

Le recueil de "Morceaux choisis" sert d'explication et d'illustration au "Manuel d'histoire littéraire". Car l'histoire de la littérature n'est qu'un exercice vain et sophistique, si elle se compose d'une suite de jugements impersonnels sur des ouvrages que l'on n'a jamais ouverts. Rien n'est plus nécessaire que de lire les textes eux-mêmes. A quoi sert-il de connaître la date de naissance de Molière ou de Ronsard, si l'on ignore les "Sonnets à Marie" et si "le Misanthrope" reste lettre morte pour nous, — au même titre qu'une tragédie grecque ou qu'une épigraphe latine ? L'histoire littéraire apporte des faits, et, appuyés sur ces faits, des jugements. Seule la littérature proprement dite apporte les vraies explications à ces faits, les pièces justificatives de ces jugements. Le "Manuel" n'est donc rien s'il n'aide point à comprendre les textes mêmes des grands écrivains et surtout s'il n'engage pas à les lire. Le but suprême de l'éducation n'est-il pas "d'apprendre à apprendre", c'est-à-dire d'apprendre à lire, d'abord, — cet art si difficile, — et ensuite de former le goût, — cette perle si rare ? Les dates, les détails biographiques et bibliographiques sont des colifichets inutiles, lorsqu'ils sont détachés du corps qui leur donne leur consistance, du principe qui les vivifie.

Bien plus, les textes eux-mêmes sont des ossements inanimés et sans valeur si l'on ne les rompt avec soin pour en extraire l'âme, pour en sucer, comme dit Rabelais, "la substantifique moelle." Ceux que M. Calvet a choisis sont "les plus riches de substance, ceux qui dans une forme achevée, traitent les questions les plus humaines."

Nous sommes heureux de faire remarquer chez l'auteur ce double souci d'étudier, dans une oeuvre, la valeur esthétique et la valeur humaine, c'est-à-dire la valeur morale. Récemment, l'un des critiques français les plus délicats, sinon les plus connus, montrait combien la littérature de la France fut toujours "solide et forte de pensée, riche d'instructions sérieuses." Loin d'être une amuseuse stérile et parfois dangereuse (ainsi que trop d'étrangers le pensent), elle se révèle aux observateurs attentifs et impartiaux comme une éducatrice très avisée, comme une source de haute moralité. Le même critique étudiait les lettres françaises dans leurs différentes manifestations du sentiment de l'honneur (2); il en suivait l'influence et le reflet dans les eaux de ce grand fleuve abondant et fertile, depuis sa source aux hautes montagnes de l'épopée jusqu'aux derniers chefs-d'oeuvre. C'est un même souci qui anime M. Calvet. Replaçant d'abord la littérature dans le courant plus général de l'histoire et des arts (il consacre plusieurs chapitres aux Beaux-Arts), — il en vient à la considérer comme la plus belle manifestation de l'âme française. A cet effet, il nous montre dans l'idée religieuse le fil d'Ariane qui doit nous conduire à travers la grande floraison de nos œuvres littéraires: "Notre littérature, dit-il, est dominée par l'idée religieuse qu'elle élabore, qu'elle magnifie ou qu'elle combat. Il n'y a pas de mouvement littéraire chez nous, il n'y a pas d'écrivain important qui puisse être exactement compris si nous négligeons les points de vue religieux... Dégager la signification religieuse de notre littérature, c'est servir la vérité historique."

Rien n'a été épargné pour rendre attrayant ce "Manuel" d'histoire littéraire. Et d'abord on ne saurait attacher trop d'importance à la bonne tenue typographique d'un livre: un volume mal imprimé déplaît à première vue, rebute ou lasse le lecteur. Que dire, s'ils s'agit d'un livre scolaire, destiné à instruire de jeunes élèves ? La typographie du "Manuel" de M. Calvet a été très soignée. Des reproductions abondantes accompagnent le texte, qui égayent le lecteur tout en l'instruisant. N'est-ce pas la mise en pratique de la formule ancienne et toujours vraie: joindre l'utile à l'agréable ? — Les illustrations ont été choisies avec le plus grand souci documentaire, en même temps que le goût artistique le plus sûr. Chaque gravure, fac-simile d'estampe, ou photographie, est accompagné d'une courte légende explicative qui lui sert de cadre et lui donne, du même coup, la lumière dont il a besoin. Dans le chapitre sur Racine, par exemple,

(1). de Gigord, éditeur (Paris). En vente dans toutes les bonnes librairies de Montréal.

(2). "L'Honneur au miroir de nos lettres," par Georges Le Bidois, Docteur ès-Lettres; Professeur de littérature française à l'Université catholique de Paris. (Garnier, éditeur).

nos yeux sont attirés d'abord par la séduisante figure du "Portrait du Musée de Langres", qui représente bien l'ardent auteur de Britannicus et de Phèdre. A l'ardeur de ce beau visage s'ajoute, il est vrai, un soupçon de cruauté, mais qui ne saurait justifier l'accusation que lui a portée un de ses descendants. (Racine est un "tigre féroce" a soutenu M. Masson-Forestier). Si nous passons quelques pages, nous voici en face d'un autre portrait du grand poète: "Jean Racine, de l'Académie Française." A voir ces traits encore beaux, mais empâtés, vous comprenez, vous devinez au moins que l'auteur de Phèdre a quitté le théâtre et ses dangers, et qu'il se consacrera désormais aux soins du ménage et à la gloire du roi-soleil dont il est devenu l'historiographe. Même, si vous savez lire surles visages, vous pressentez qu'il écrira bientôt, à l'usage des jeunes élèves de Madame de Maintenon, Esther et Athalie. — Ainsi ces deux portraits jettent de la lumière sur la vie, sur le caractère, sur l'œuvre elle-même de Racine. Celle-si se trouve éclairée à son tour par de nombreuses estampes du temps, qui satisfont à la fois nos besoins esthétiques et notre goût du document précis et authentique.

Les "Morceaux choisis", eux aussi, ont été composés avec la plus grande intelligence. On remarquera d'abord que M. Calvet n'a pas donné de nombreux extraits des écrivains du 17ème siècle; c'est qu'en effet les élèves de l'enseignement secondaire, en France, possèdent des "œuvres choisies" de chacun des grands auteurs classiques. Par contre, un tiers du volume exactement est consacré aux écrivains du 19ème siècle, qui sont moins abordables pour de jeunes élèves. Prenons encore un exemple pour mieux marquer la nouveauté et les mérites de ce recueil. Ouvrons au hasard... Michel de Montaigne. Une courte notice rappelle les circonstances où les "Essais" ont été composés et donne la raison du choix des textes. Une première division est consacrée à la vie et au caractère de Montaigne: nous lisons d'abord des pages sur son éducation, son amitié pour la Boétie, la description de sa "librairie", le portrait physique et moral que Montaigne fait de lui-même. Puis des extraits habilement rassemblés nous montrent ce que Montaigne pense de son propre livre, qu'il définit un tableau de "ses humeurs et opinions", "un livre consubstantiel à son auteur." Enfin dans une troisième partie, par une lente et sage progression, nous finissons par découvrir la pensée de Montaigne, sa philosophie de la nature, et ses idées sur l'éducation.

Rompu au difficile métier de professeur, M. l'abbé Calvet sait toute la difficulté de l'explication française, et que trop souvent elle dégénère en bavardage insupportable. Aussi insiste-t-il avec beaucoup de raison pour qu'on traite une page de français comme on fait d'un texte de Cicéron ou de Sophocle: à savoir, qu'il faut en analyser chaque phrase, étudier chaque membre de phrase, décortiquer chaque mot et le peser soigneusement. Alors, et alors seulement, on peut aborder le commentaire du texte, c'est-à-dire en faire ressortir la valeur artistique, philosophique et morale.

En vue de ce commentaire, qui est beaucoup plus difficile qu'on ne croit généralement, l'auteur des "Morceaux choisis" a fait suivre chaque extrait d'une série d'observations, qui sont à vrai dire des questions très fines et très suggestives. C'est un art très difficile que d'interroger un jeune esprit, que de lui faire "exprimer" ce qu'il contient à l'état diffus ou latent. La méthode qu'emploie M. Calvet est exactement celle que le grand professeur Socrate employait avec ses disciples du jardin d'Academos, et qu'il nommait "maieutique", c'est-à-dire la science de faire accoucher les cerveaux, après les avoir habilement pressés de questions, faisant ressortir les difficultés du problème ou les contradictions du raisonnement, appuyant sur les points obscurs ou délicats du texte.

Cette incitation à la pensée et à la réflexion, — à laquelle l'auteur des "Morceaux choisis" voudrait que l'élève répondît par écrit, — est peut-être le fruit le plus précieux et l'innovation la plus intéressante de cet ouvrage, qui d'ailleurs, nous avons essayé de le montrer, se recommande par beaucoup d'autres mérites à l'attention et à l'estime de tous les amis des lettres françaises.

COMMYNES.

LE RÊVE DE LA JEUNE HURONNE

C'était au printemps de 1642; un gai soleil achevait de fondre les neiges immaculées sur les hauteurs du Mont-Royal. De joyeuses petites cascades égrenaient les diamants de leurs eaux transparentes; déjà, l'humble violette et le blanc muguet montraient leurs têtes parfumées.

Aux pieds de la montagne, dans la forêt vierge, étaient groupées les tentes d'une tribu huronne.

Dans l'une d'elles, plus grande que les autres, sur une peau d'ours blanc, était étendue la belle Pawnie, la fille adorée du vieux chef. Hélas! la pauvre enfant souffrait beaucoup. Elle avait eu le malheur de se fracturer une jambe, en courant sur ses raquettes. En vain toute la science des sorciers s'était épuisée, tout avait été essayé. depuis le charme des plantes miraculeuses, jusqu'aux tortures les plus barbares. Tout fut inutile. Le vieux chef voit avec désespoir s'anémier par la souffrance le corps déjà si délicat de son enfant.

Aujourd'hui un mouvement inaccoutumé emplit la tente. Il s'y tient un grand conseil. N'a-t-on pas vu hier au coucher du soleil, glisser sur le fleuve des barques étranges, montées par des hommes au Visage Pâle, qui contemplaient la Haute Montagne avec admiration?

De sa voix tranchante, le Chef donne ses ordres: "Que tous les hommes de la tribu se portent le long du fleuve avec arcs et flèches, et que l'on transperce le premier Visage Pâle qui ose mettre pied à terre."

— Père — dit tout à coup la douce voix de la jeune Huronne, — avant le départ de nos frères, permets-moi de te raconter l'étrange rêve que j'ai fait la nuit dernière. — "Je les voyais tous, père chéri, ces hommes extraordinaires, tu les avais laissé débarquer, ils s'approchaient de moi, leur voix était harmonieuse comme le vent d'été dans nos grands chênes; ils versaient des larmes de pitié en me voyant souffrir. L'un d'eux vêtu d'une longue robe noire, effleura mon pied brisé avec une grande croix, sur laquelle était étendu un pauvre blanc, bien malade, lui aussi, et, aussitôt je me sentis guérie!"

Le vieux chef réfléchit, longuement, douloureusement. Que va-t-il faire. Sacrifiera-t-il sa fière liberté à l'espérance de voir de nouveau follement bondir dans les bois sa douce Pawnie?

Deux larmes coulent sur ses joues, et d'une voix brisée: "Frères, laissez débarquer les Visages Pâles, le Grand Manitou le veut ainsi, puisque eux seuls peuvent guérir mon enfant."

Et c'est ainsi qu'à la prière d'une petite sauvage, les Français prirent possession de Ville-Marie et de son Mont Royal.

MADAME X.

EXAGERATIONS ET IMPERFECTIONS

Par L. O. DAVID

On fait beaucoup depuis quelque temps l'éloge de nos qualités, de nos vertus, de la courtoisie, de la bienveillance, de l'esprit de conciliation, du bon sens et du jugement qui caractérisent notre population, de son respect de l'autorité et des institutions religieuses et nationales du pays. Malheureusement nous ne sommes pas parfaits, nous avons des défauts petits et grands dont nous n'aimons pas parler mais qu'il est bon de connaître et de signaler. Par exemple, on a raison de nous accuser de manquer d'esprit d'initiative et d'application, d'éviter tout travail qui demande un effort considérable, un travail long et ennuyeux, et de faire preuve d'indolence et d'indifférence à l'égard des choses utiles à notre développement intellectuel, de notre progrès matériel. On a aussi raison de nous reprocher de donner trop de temps à l'amusement et pas assez à la lecture, à l'étude, à la causerie sérieuse et instructive. Combien parmi nous emploient la plupart de leurs soirées à lire, à s'instruire par la lecture de livres sérieux? Autrefois, le soir, dans certaines familles, on faisait la lecture comme la prière en commun, et on s'efforçait de retenir les enfants à la maison en les amusant. Combien aujourd'hui se contentent de lire les nouvelles, les faits-divers publiés dans un journal et se hâtent d'aller au club ou au cinéma? Dans les villes spécialement, l'amusement, la récréation en famille sont peu appréciés. Le père d'un côté, la mère d'un autre, les enfants un peu partout, laissent les foyers vides au détriment plus ou moins de l'esprit familial, de nos mœurs et de nos saines et respectables traditions.

Il est certain que depuis quelques années nous méritons moins qu'autrefois ces reproches ainsi que l'attestent nos succès et nos progrès dans le domaine de l'instruction, dans le mouvement littéraire et artistique, dans les sphères du commerce, de l'industrie, de l'agriculture. Nous devons être fiers de ces progrès, fiers de la place honorable que notre province occupe dans la Confédération, de l'importance et du respect qu'elle acquiert de jour en jour.

Toutefois, pour le moment, je crois devoir me contenter de signaler certains petits défauts ou plutôt certaines exagérations qu'on trouve il est vrai, un peu partout, mais dont il est bon de se corriger autant que possible.

En voici quelques exemples:

Un homme est bon, on dit qu'il est bonace, débonnaire.
S'il est sévère, énergique, on dit qu'il est intransigeant.
S'il est économe, il passe pour mesquin, pour un avare.
S'il est généreux, on dit que c'est un panier percé.
S'il est riche on demande comment il s'est enrichi.
S'il est pauvre, on a une petite opinion de son intelligence.
Si on vante son imagination, son talent artistique ou littéraire, on dit: oui, c'est vrai, mais il manque de jugement.
S'il parle beaucoup, c'est un bavard
S'il parle peu, c'est qu'il a peu d'esprit.
S'il est dévot, c'est un rongeur de balustre.
S'il est religieux mais ennemi de la superstition, c'est un incrédule.

S'il exprime avec chaleur ses sentiments religieux ou patriotiques on dit que c'est un exalté.

S'il est réservé, froid et prudent, c'est un sceptique.

S'il est confrère, compagnon avec tout le monde on dira qu'il manque de dignité.

S'il dit du bien de tout le monde, on dit: c'est un flatteur si c'est un critique sévère, on dit: c'est un envieux.

S'il s'occupe avec ardeur des affaires publiques et d'œuvres nationales on dit: c'est par intérêt personnel; s'il ne s'en occupe pas, on dit: c'est un égoïste.

Si c'est un bel homme à l'air imposant, on dira: Est-il fier, orgueilleux!

Et la femme donc! elle n'échappe pas, elle non plus, à la critique exagérée.

Si elle est aimable pour tout le monde, on dit: elle est bien coquette.

Si elle est réservée, elle est prude.

Si elle cherche à se distraire, à s'amuser,si elle va dans le monde, on l'accuse de négliger sa famille: c'est une mondaine.

Si elle ne sort jamais et ne s'occupe que de son mari et de ses enfants, on dit: Oui, c'est vrai, c'est une excellente femme, c'est dommage qu'elle ne soit pas plus sociable.

Si elle est jolie, on dit: oui, c'est vrai, mais elle le sait trop.

Si elle est bonne, intelligente, on dira: mais c'est dommage qu'elle ne soit pas plus jolie.

Si on loue son visage, on dira que malheureusement elle n'a pas bonne mine.

Si on vante sa mine, quelqu'un, quelqu'une surtout, dira: c'est dommage qu'elle s'habille si mal.

Si elle s'habille richement, on dira qu'elle est extravagante, qu'elle ruine son mari. Si ses vêtements sont modestes, on dira qu'elle manque de goût.

Si elle est forte en chair, on dira qu'elle manque d'élégance; si elle est maigre, on dira: c'est dommage qu'elle soit si sèche, etc., etc.

J'avoue que cette exagération est souvent inoffensive, sans malice, inspirée uniquement par le besoin de parler et d'amuser les autres, qu'elle égratigne le prochain sans lui faire trop de mal. Mais que de fois aussi une parole imprudente, légère a eu des conséquences déplorables, lorsqu'elle touche à l'honneur du prochain! Que de fois une petite médisance recueillie, répétée, amplifiée et grossie par cent bouches devient une calomnie odieuse!

Comme je l'ai dit, la critique n'est pas particulière à notre population, on la trouve partout, chez tous les hommes. Elle est l'aliment le plus abondant des conversations dans les clubs, dans les réunions d'hommes, de femmes surtout. Les gens d'esprit en abusent parfois et ne peuvent résister au plaisir de décocher des traits qui blessent le prochain, leurs meilleurs amis souvent. "Ce plaisir m'a couté cher, me disait un homme d'esprit, il m'a fait des ennemis d'hommes que j'estimais."

De ce qui précède il faut conclure qu'il est, dans le domaine de la critique,des limites que la prudence et la charité défendent de franchir.

L. O. David.

Je puis te dire, à bon escient, que la plus curieuse des femmes, si elle s'amuse de celui qui parle, n'estime que celui qui se tait. — *A. de Musset.*

DE TE FABULA NARRATUR

Par BATHILDE PASCAL

A vous, chères silencieuses, sœurs d'amour et de douleur, je dédie ce récit mélancolique.

Depuis une demi-heure, nous filions en pleine campagne. Devant nous s'étendaient, à perte de vue, les prés et les champs fraîchement labourés. Des buées légères montaient du sol. C'était un jour de printemps gris et terne, ressemblant étrangement à un jour d'automne. Rapide, notre train passait, dédaignant de s'arrêter aux humbles villages rencontrés sur son chemin. Et parce que nous les devinions à peine, parce que leurs maisons blotties autour de l'église nous paraissaient accueillantes, nous rêvions des bonheurs calmes qui devaient s'y abriter.

Devant ce beau spectacle, je compris le silence prolongé de mon voisin, l'élégant Pierre Mathieu, ami de la beauté, chercheur passionné de sensations. Cependant, je ne pus me retenir de lui demander:

— A quoi pensez-vous ainsi depuis une heure?

— A l'amour!... Eh oui! à l'amour!... Je songeais à tout le mal, à toute la souffrance, aux ravages que cause une passion sincère et violente. Je songeais surtout à ces âmes sensibles, romanesques, sentimentales, les seules d'ailleurs capables de souffrir et de faire souffrir. Je songeais aux sacrifices, à l'holocauste que fait d'elle-même une femme vraiment éprise; je songeais combien parfois son cœur doit être meurtri par l'homme inconstant et égoïste, et qu'il faut être tout indulgence, quand une femme trahie se venge et fait souffrir à son tour...

— Mais il me semble au contraire que, lorsqu'on aime, on devient meilleur, on voudrait faire rayonner un peu de son bonheur sur les êtres et les choses, on est tendre, on est généreux...?

— Oui, quand on est aimé.. Mais quand on se sent seul après des années d'intimité partagée, d'espoirs communs, alors la force de l'amour se change en haine, non contre celui qui n'a pas su être fidèle, mais contre tout ce qui nous sépare de lui. Dans un cas semblable, la femme du peuple peut tuer; d'autres, les meilleures, se résignent et finissent par oublier; mais celles qui ont donné leur cœur pour toujours et qui voient s'écrouler le bonheur qu'elles croyaient éternel, celles-là leur vengeance est souvent d'un raffinement cruel.

— La vengeance est mauvaise, elle laisse derrière elle un souvenir amer — qu'on efface difficilement.

— Vous avez raison, répartit Pierre Mathieu, mais s'il vous était donné de voir comme je l'ai vu moi-même... mais ce serait une trop longue histoire, et qui vous ennuierait...

— Pas le moins du monde, répondis-je. Le paysage et l'heure se prêtent également aux récits mélancoliques, et je sais que vous...

— Eh bien, voici la triste aventure dont j'ai été le témoin: elle vous paraîtra intéressante peut-être, et vous me direz à laquelle de mes héroïnes, vont vos sympathies, car elles sont deux à souffrir: Line et Marcelle. De cette dernière, qui est une de mes amies d'enfance, je connais le cœur, bon et pitoyable, l'entier dévouement à ceux qu'elle aime. Souvent elle m'a dit: "Je suis de la race des esclaves! — Quel malheur que j'aie un cœur!" — Pauvre Marcelle! Un jour elle fit la connaissance d'André Desrois, un sensible, pour qui la vie n'avait pas été bonne. Vous vous rappelez sans doute qu'à peine marié, il dut se séparer de sa jeune femme que l'on interna dans une maison de santé et depuis il promène dans le monde son âme inassouvie. Il ne fut pas trop malheureux jusqu'au jour où il rencontra Marcelle. Ils s'aimèrent. Parce qu'il était triste et parce qu'il implorait sa tendresse, Marcelle devint pour André, l'amie de toutes les heures; elle sacrifia ses plus belles années, ses plus légitimes espoirs de bonheur afin de rester la consolatrice de celui qu'elle aimait. On ne manqua pas de critiquer leur intimité, André n'étant pas libre après tout. Puis l'opinion se calma et finit par les oublier. Hélas! André, qui est un nerveux, un impulsif, un compliqué, se lassa vite de cette situation sans issue, où l'on ne pouvait espérer le bonheur complet qu'en souhaitant la mort d'une pauvre folle.

Il avait d'abord trouvé exquise cette douceur que lui apportait l'amour de sa petite amie, mais bientôt son cœur, ennemi de la sérénité, rechercha ailleurs les complications sentimentales dont il avait besoin, et, par un beau soir d'été, André sentit qu'il aimait de nouveau. Cette fois, c'était Line, la rêveuse et romanesque Line, qui l'attirait parce qu'il retrouvait en elle un peu de son âme inquiète. Malgré le côté sentimental de sa nature, Line a une grande qualité, une qualité privative si je puis m'exprimer ainsi, car, à cause de cette qualité, elle ignorera toujours les grandes joies et les grandes douleurs: elle est pratique, trop pratique pour jamais céder à son cœur. Mais parce qu'elle est romanesque, elle se glorifie de ses victoires sur elle-même et se complait dans la souffrance. Après des scènes que nous pouvons imaginer déchirantes, Line se sépara d'André qu'elle n'avait pas le droit d'aimer.

— J'approuve Line entièrement, interrompis-je. C'était très franc, très droit ce qu'elle faisait là.

— Je le trouve aussi; mais, en le rendant désespéré, elle augmenta l'amour d'André...

— Votre André me parait un pauvre personnage; j'ai peu d'estime pour les hommes qui font bon marché des sentiments d'une jeune fille. D'ailleurs je le connais et je sais que, malgré sa séduction, c'est un être autoritaire et égoïste, prenant plaisir à tourmenter ceux qui l'entourent. Marcelle à dû certainement souffrir de tout cela avant le jour de l'abandon, et je ne m'étonne plus que vous la classiez parmi les grandes amoureuses.

— Et, cela, continua Mathieu, non seulement par la grandeur et la fidélité du sentiment, mais aussi par sa violence. Je tremblais que Marcelle ne fît quelque coup d'éclat. Aussi lorsque mes amis Témiers m'invitèrent à dîner, m'empressai-je d'accepter. J'étais sûr d'y rencontrer Line et Marcelle. J'étais curieux de voir ensemble ces deux femmes qui s'aimaient autrefois, mais dont la vie avait fait deux ennemies... Quand j'entrai, elles causaient le plus naturellement du monde. Si la voix de Marcelle vibrait d'une façon un peu âpre, rien d'autre ne trahissait son chagrin. Quant à Line, elle était très calme. Parce que c'était son devoir, elle s'était éloignée d'André; son caractère pratique lui rendait la tâche assez facile et son mysticisme l'aidait à se consoler. C'est ainsi, du moins, que je m'expliquai son sourire mélancolique. Ce soir-là, elles étaient toutes deux vêtues de dentelle noire: elles m'apparurent comme deux sœurs, sœurs d'amour et de douleur. Un large ruban de soie jaune entourait la taille souple de Line. Marcelle avait une ceinture pareille, mais d'un bleu doux et nostalgique qui faisait paraître plus grand le cerne de ses yeux. Le dîner se passa sans incident; la conversation fut spirituelle, enjouée.

Cécile Témiers s'entend admirablement à créer une atmosphère de grâce artistique, qui fait qu'on ne s'ennuie jamais chez elle. Au salon, où le café nous fut servi, Line se mit au piano — suivant sa coutume, tantôt jouant des pièces de grands maîtres, tantôt accompagnant l'harmonieuse voix de

Marcelle qui disait des vers. Seuls, le reflet des bûches et la lueur des bougies éclairaient la pièce aux sombres tentures violettes, sur lesquelles le visage pâli de Marcelle se détachait, émouvant de douleur contenue... De temps à autre nous causions. Imprudemment, l'un de nous mit la conversation sur l'amour. — Ce fut le moment tragique de cette soirée... Marcelle disait: "Les hommes ne savent pas aimer, ils sont avant tout jaloux de revivre les mêmes sensations; ils veulent que leur vie intérieure, que la vie du cœur, ressemble à leur vie physique et ce qu'ils recherchent dans un amour nouveau, ce sont les frissons des premiers aveux, la douceur du désir inassouvi, la minute inoubliable qui réunit deux êtres. Ils sont épris de l'amour et non de la femme. Et si un jour ils ont trouvé du bonheur dans les longues promenades avec la première Aimée, il leur faudra les refaire avec la seconde et la troisième..." "Cela prouve tout simplement qu'ils aiment la promenade," — dit en souriant la sage Luce Témiers... Mais, grave, Marcelle continuait: "Non, Luce, je ne crois pas que, si vous changiez d'amour, vous voudriez revivre le bonheur aux mêmes endroits, car ces endroits se peupleraient de doux fantômes. Votre cœur fidèle qui n'aurait pas oublié le passé en craindrait peut-être le souvenir."

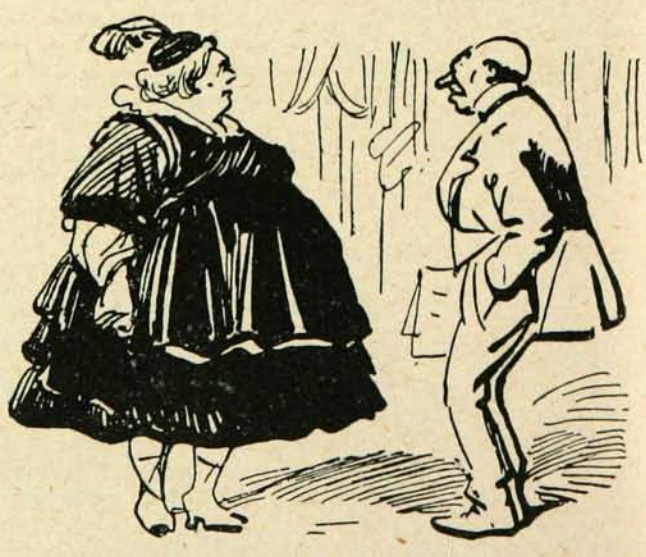
J'écoutais Marcelle et je me demandais où elle en voulait arriver. Avertie par l'instinct féminin qui ne trompe jamais, Line un peu plus fièvreusement promenait sur le clavier ses mains nerveuses. Parfois elle s'arrêtait; alors, seule, nous entendions la voix émue de Marcelle et quand cette voix faisait trop mal à l'amoureuse blessée, elle jouait de nouveau pour ne plus l'entendre. C'était alors les pages les plus désespérées du grand Chopin qui berçaient la souffrance de Marcelle. Pour moi qui savais le secret de ces petites filles, ce secret qu'elles ne s'étaient pas encore avoué l'une à l'autre, pour moi, cette douleur ainsi criée me navrait...

— "Oui, disait encore Marcelle, je pourrais vous donner bien des exemples de cet égoïsme inconscient de l'homme. Ainsi, une de mes amies, depuis cinq ans, aime d'un amour passionné un homme de qui tout la sépare. Pour lui donner un peu de bonheur, elle s'est attiré tous les blâmes, elle a négligé ses amis, ses relations, ses devoirs même. Et cet homme, après l'avoir suppliée de ne pas l'abandonner, s'est bientôt lassé de son amour. Il aime ailleurs... Ah!... Je sais... Cela arrive tous les jours. L'amour humain n'est pas éternel. On n'est pas maître de son cœur! C'est vrai, tout cela... Mais pourquoi avoir pris pour confidente, l'amie tendre, pourquoi venir lui parler de son chagrin, lui demander la consolation, augmenter sa souffrance en lui répétant qu'elle n'est plus aimée? Celle qui a connu les joies initiales revoit alors son ami tel qu'il était à ce moment là seulement, c'est pour une autre qu'il pleure. "Ah! lui dit-il, dimanche j'ai erré dans les bois en redisant aux échos un nom chéri." La belle affaire!... Cinq ans plus tôt, tandis qu'elle résistait à son amour, il disait la même chose d'elle-même. Cinq ans plus tôt, il venait au théâtre pendant qu'elle s'y trouvait afin d'admirer de loin son profil pur, et maintenant c'est pour l'autre qu'il y va... Cinq ans plus tôt il se trouvait comme par hasard sur son chemin pour le plaisir de la saluer et de la voir sourire, émue... Cinq ans plus tôt, c'est à elle qu'il disait doucement: "Ma chérie!" — et c'est pour elle qu'il se faisait humble, petit, suppliant. L'autre soir, en lui donnant la main, il lui a dit: "Vous avez toute ma tendresse, mon amour est à celle à qui je l'ai juré." — Il oubliait qu'il lui avait fait le même serment il y a cinq ans... La voix s'éteignit doucement et je n'entendis pas les derniers mots couverts par un accord si vibrant et si douloureux que je me demande si ce n'était pas plutôt un sanglot de Line... Voilà la vengeance de Marcelle; elle avait raconté les faits tels qu'ils s'étaient passés. Par cet aveu, elle avait enlevé à son amie devenue rivale, le souvenir où son âme mystique se complaisait, la croyance d'avoir été la seule aimée et l'illusion de l'avoir été autrement. N'est-ce pas d'une cruauté raffinée? — Cependant cette vengeance ne suffira pas à donner le calme à Marcelle... Elle restera la plus malheureuse ne croyez-vous pas?

—Non, elle est la plus heureuse! et si Line a souffert ce n'est pas parce que ses beaux souvenirs sont gâtés, une femme croit facilement à l'amour qu'elle inspire. Savez-vous ce qui lui a fait le plus de mal dans cette confidence? c'est de savoir qu'André est revenu à Marcelle, demander la paix et la douceur. Comme il faut qu'un homme soit sûr de la tendresse d'une femme pour lui faire appel dans une telle circonstance! Comme cet amour de votre amie Marcelle a dû être profond et désintéressé! Quel entier sacrifice elle a dû faire de son cœur! De quelle fidélité n'a-t-elle pas donné les preuves, pour que l'ami revienne à elle comme le petit enfant blessé revient à sa mère pour être consolé!... C'est cruel, mais c'est très beau et très rare... Malgré tout j'envie Marcelle...

De nouveau, le silence retomba entre nous. Le train filait toujours, rapide, inconscient; la nuit s'avançait... Vers l'ouest, à l'horizon, la ligne bleue du ciel était coupée d'un nuage mauve et or: — Regardez, dis-je à Pierre, ce ciel sombre et cette clarté, au fond. Elle représente à mes yeux le grand amour de Marcelle. Votre ami André a plus de bonheur qu'il ne mérite puisque sa vie en est illuminée...

BATHILDE PASCAL.



—La couturière m'a dit qu'avec cette robe courte on me prendrait pour un bébé.
— Mais oui tu as tout à fait l'air d'être retombée en enfance!

LIVRES ET REVUES

Par LOUIS CLAUDE

M. Jean des Cognets, — jeune critique de grand talent qui s'est fait connaître en France par une intéressante étude sur la vie intime de Lamartine, — vient de raconter dans un beau livre édité chez Bloud et Gay la vie de son ami *Amédée Guiard*. C'est un pieux hommage rendu à la France, aux lettres et à l'amitié: car Amédée Guiard fut tout ensemble un professeur catholique de grand avenir et un héros français.

Rien n'est plus banal en apparence que l'histoire de cette vie humble du jeune Guiard. Mais, commencée dans le calme de la province, elle va trouver son épanouissement suprême dans le fracas des armes, et son auréole dans la mort glorieuse au champ d'honneur. — Fils de boulanger, comme le bon poète J. Gasquet, qui vient aussi de disparaître, Guiard s'éleva jusqu'à la carrière universitaire, par une thèse brillante sur Victor Hugo. Désormais, il devait consacrer toute sa vie à l'enseignement, ou mieux à l'apostolat, qu'il considérait comme un absolu devoir moral.

Enrôlé dès le début dans les rangs du "*Sillon*", il combattit aux côtés de Sangnier, d'Henry du Roure et de Robert Vigier. (Il eut la grande douleur de voir tomber ces derniers, au cours de la guerre qui devait l'engloutir lui-même!) Dans cette œuvre sociale et catholique que le pape devait condamner plus tard, — il voyait non pas une machine de combat, mais une sorte de chevalerie populaire, un ordre religieux pour l'œuvre de paix, par le moyen de la persuasion et de l'exemple. — Aussi bien, Guiard n'était-il rien moins que militariste. Il écrivait en 1910: "Non, mon Dieu, je n'ai pas la haine du Prussien... je ne veux pas me laisser aller au désir de la revanche..."

Voici la guerre. Tout éloigné qu'il soit du militarisme, il accepte cette formidable épreuve qui va lui offrir des occasions d'apostolat, et en laquelle il pense trouver un merveilleux levain pour ses vertus chrétiennes. — Au front, parmi la boue de la tranchée, il cherche d'abord à rendre meilleurs ses camarades, ses subordonnés. Mais il veut aussi agir sur soi-même, dans le sens d'une plus grande abnégation et d'une perfection plus achevée.

Cette retraite spirituelle ne dure malheureusement pas longtemps. Le 28 septembre 1915, deux mois après son arrivée au front, il trouve une mort glorieuse à Neuville-Saint-Vaast.

* * *

La librairie Bloud a publié, il y a quelques années, le "*Carnet intime de guerre*" d'Amédée Guiard. Ces notes, prises au jour le jour à la lueur d'une faible bougie dans les profondeurs obscures des gourbis, et sous la constante menace des obus, sont remarquables de foi religieuse et d'élévation. Dans la préface qu'il a consacrée à ce petit volume, Maurice Barrès déclare qu'il contient "des pages immortelles, propres à donner la mesure de la grandeur française dans cette guerre".

"Le courage, écrit-il ailleurs, ne consiste pas dans l'élan enthousiaste sous les balles, mais dans le don volontaire de sa vie au moment du danger nettement senti, et contre lequel la nature répugne". Le courage, pourrions-nous ajouter, c'est d'avoir la force de cœur et d'esprit au milieu des pires épreuves physiques et morales, d'écrire des méditations spirituelles dignes des plus grands mystiques, de commenter les fêtes du jour, le sens profond de l'Assomption ou de la Nativité de la Vierge, et de prendre prétexte des menus évènements de la vie de tranchée pour aborder les plus hautes questions religieuses et métaphysiques.

Guiard a eu ce courage; et il a eu cet autre courage d'offrir sa vie en holocauste sur l'autel de la Patrie. Il fut à la fois un héros et un saint. Il faut lire ce testament d'un grand soldat catholique: le patriotisme et la foi y trouvent également leur satisfaction.

* * *

Une petite brochure consacrée à deux autres jeunes héros français nous arrive encore de la même librairie. M. de la Gorce, de l'Académie française a écrit la biographie des deux frères *André et Pierre de Gailhard-Bancel* André était jésuite avant la guerre; son frère avait embrassé la carrière de l'agriculture, après être passé par Grignon. Il promettait de faire un député modèle. La guerre les réunit de nouveau, à la même compagnie d'infanterie. Un même dévouement les anime. Il faut voir Pierre, le lieutenant, au cours d'une marche de 60 kilomètres, porter alternativement les sacs des hommes fatigués. Dans quelle armée trouve-t-on de pareilles choses? — Ils trouvèrent, le même jour, une mort glorieuse en terre lorraine. L'historien termine cette sorte d'oraison funèbre en rappelant l'Evangile des Béatitudes, et que, parmi les promesses de Jésus, il n'en sait aucune qui ne s'applique littéralement à ces deux morts bien-aimés qui ont porté dans leur cœur le double amour de Dieu et de la patrie.

Nous recevons de la librairie Bloud les "*Pages religieuses*" de Paul Thureau Dangin.

Thureau-Dangin, on se le rappelle, est l'historien de la Monarchie de juillet. Les chapitres consacrés à l'histoire religieuse et à la diplomatie de cette période sont et resteront des morceaux de maître. Descendant plus intimement sur le terrain du fait religieux, Thureau-Dangin a étudié la conscience des grands catholiques anglais, Manning et Newman, et celle de Bernardin de Sienne.

Ce livre posthume est un recueil d'articles qui sont tous consacrés à la question religeuse. Ils ont paru dans "Le Français" vers 1875, ou plus récemment, dans le très vivant "Correspondant". — Le livre s'ouvre par de ces profondes études de psychologie et d'histoire religieuse, où Thureau-Dangin retrace tour à tour le portrait des papes de la fin du siècle ou des grandes figures de la France catholique: Montalembert, Mgr d'Hulst. Dans une seconde partie, plus technique et aride, l'historien s'est occupé de controverses sur le gallicanisme, le concile de 1869 et la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Chacun voudra lire ce beau volume des "Pages religieuses".

* * *

Monsieur Maurice d'Hartoy nous envoie très aimablement son dernier volume, "*P G*" *Révélations d'après guerre*. Chacun sait que ces deux initiales désignaient les prisonniers de guerre allemands. "Il nous a été donné, dit-il dans sa préface de suivre pas à pas l'aventure d'un soldat allemand dès son arrivée sur le front occidental jusqu'à la fin de sa captivité", et c'est ce récit que publie aujourd'hui l'ancien combattant redevenu écrivain.

M. d'Hartoy s'est fait connaître par des chroniques très fines dans les journaux parisiens. Il excelle dans le genre difficile du "billet". Et c'est sans doute la raison pourquoi "les longs ouvrages lui font peur", comme au grand fabuliste français. L'aventure qu'il rapporte est assez lente au début. Mais l'intérêt croît beaucoup vers la fin. Nous nous demandons avec anxiété si Otto Kasper, membre du Reichstag et prisonnier en France (P. G.), par surcroît espion et suborneur, — comme tout soldat allemand qui se respecte —, ne va pas réussir, grâce à l'inconsciente complicité de Mademoiselle Doumer, à faire sauter la grande fabrique de munitions Doumer, et à s'évader par la même occasion...

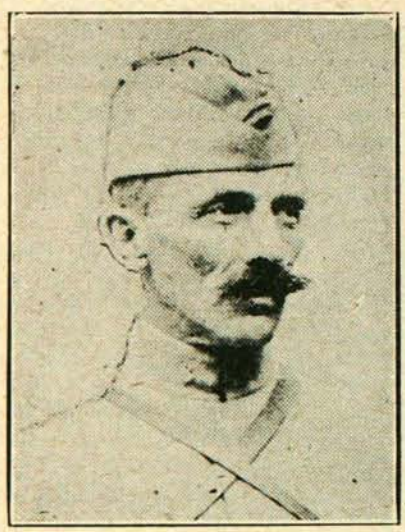
Ceux qui nous font honneur....

Le 14 juillet, le commandant Ruffi de Pontevès de Gevaudan remettait la Croix de la Légion d'honneur à trois des nôtres qui se sont illustrés dans la grande guerre.

Le Lt-Colonel JEAN DECARIE,
Chevalier de la Légion d'honneur

Le Major OLIVAR ASSELIN,
Chevalier de la Légion d'honneur

Le Lt-Colonel CHABALLE, commandant du régiment Chateauguay,
Chevalier de la Légion d'honneur.



Le Capitaine LEFEBVRE du PREY,
Chevalier de la Légion d'honneur,
président de l'Union National Française, qui a présidé les fêtes françaises du 14 juillet.

M. VICTOR MORIN, président de la Section Française de l'Association des Auteurs Canadiens, qui vient de présider avec tant de dignité et de tact, le Congrès de l'Association Saint Jean Baptiste, dont il est le distingué président.

M. JEAN CHARBONNEAU, auteur des "Influences françaises" oeuvre à laquelle l'Académie Française vient de décerner un prix d'honneur.

La France et nous....

La "Ville d'Ys" à Montréal pendant les dernières fêtes françaises

M. MARCEL DE VERNEUIL,
CONSUL DE FRANCE, GÉRANT DU CONSULAT GÉNÉRAL DU CANADA, PRÉSIDENT D'HONNEUR DES FÊTES FRANÇAISES DU 14 JUILLET.

LE COMMANDANT
RUFFI DE PONTEVÈS DE GÉVAUDAN
DE LA "VILLE D'YS" INVITÉ AVEC SES OFFICIERS, COMME HÔTES D'HONNEUR DES FÊTES FRANÇAISES DU 14 JUILLET.

LES OFFICIERS DE LA "VILLE D'YS"

1.—Le Commandant Ruffi de Pontevès de Gévaudan,
2.—Le Capitaine Le Bunetel, officier en second,
3.—Le Docteur Loyer,
4.—L'Enseigne Alfred Vaillant,
5.—Le Commissaire Robert Le Divellec,
6.—Le Capitaine Paul Tiébaut,
7.—L'Enseigne Michel Noel,—
8.—Le Capitaine Graziani,
9.—L'Enseigne Gaston de Maupeou,
10.—L'Enseigne Janson,
11.—L'Enseigne Loyer,

Pendant leur séjour dans la Métropole Canadienne, les vaillants marins de la France ont conquis de solides amitiés, et contribué puissamment à la meilleure propagande française.

★★★★★★★★★★★★★★★★★★

Le Cinéma

Par

Jean Hardy

★★★★★★★★★★★★★★★★★★

Pauline Frederic

Nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs, l'une des artistes les plus réputées du cinéma Pauline Frédéric que nos lecteurs ont sans doute souventes fois admirée et applaudie. Cette artiste a de nombreux films à son crédit, et toujours la distinction de son jeu, la force de son action, la puissance de son expression donnent au plus haut point la sensation d'une page de vie, vécue dans tous ses détails, ses rigueurs et ses joies. Pauline Frédéric est à notre avis, l'une des reines du film, et elle donne entièrement, ce que bien peu de ses émules obtiennent, l'absolue conviction de la vie, qu'elle s'exprime par des sourires ou par des larmes. Très élégante, jamais elle n'accuse la note fausse qui nous frappe si souvent dans le cinéma américain. Elle garde à ses productions, la note essentiellement juste et distinguée qui nous la fait apprécier entre toutes ses camarades, comme une artiste d'une belle probité, d'une rare intelligence et d'une culture raffinée. Nous voyons souvent cette artiste de haute valeur et de réputation mondiale apparaître sur le rideau des cinémas qui se nomment: Le Passe-Temps, l'Ouimetoscope, le Canadien Français, le National, l'Arcade et l'Electra, où les directeurs préparent toujours des programmes intéressants et agréables.

JEAN HARDY.

LE PÉCHÉ DE MADELEINE

Par Mme. E. CARO

I

La première fois que je vis Robert Wall, ce fut un soir du mois de décembre. Il était environ sept heures: ma cousine et moi, blotties sous les rideaux de la fenêtre, nous regardions avec impatience tomber la neige, qui ensevelissait sans bruit la cour de l'hôtel.

J'avais vingt-deux ans, et Louise dix-sept. Elle était vêtue, — je la vois encore, — d'une robe de soie d'un rose pâle; ses épaules délicates et sa jolie tête blonde sortaient de cette robe comme un lis blanc d'un bouquet de roses. Elle était bien charmante, et je le lui disais: alors elle courait en riant s'admirer dans la glace, puis elle revenait, et, appuyant son visage contre les vitres, "il ne viendra pas," disait-elle avec un soupir.

Pour tromper son ennui, je lui parlais du bonheur qui l'attendait, de ses toilettes, de la vie de plaisir qu'elle pourrait mener après son mariage; mais elle m'écoutait à peine. — S'il allait ne pas me plaire! disait-elle; songe donc, Madeleine, nous sommes presque mariés déjà, et nous ne nous connaissons pas. — Tout à coup elle tressaillit. — Le voici, s'écria-t-elle; c'est lui, c'est Robert!

La porte cochère venait de s'ouvrir lourdement; une voiture entra dans la cour et s'arrêta au perron, juste au-dessous de nos fenêtres. Un homme descendit rapidement; mais la marquise qui protégeait le perron nous empêcha de le voir. Une rougeur fugitive éclairait le visage ordinairement pâle de Louise. — Je n'ose pas descendre, murmura-t-elle d'une voix émue: dire que c'est ma destinée qui est là, sous les traits de cet homme, et que dans un instant je vais le voir face à face!

— Que crains-tu? lui répondis-je: n'es-tu pas libre?

Pourtant je tremblais comme elle. Le mariage de Louise et de Robert Wall, résolu depuis si longtemps, annoncé à demi-voix à tous nos amis, avait à mes yeux l'autorité d'un fait accompli, et cependant Louise et Robert ne s'étaient jamais vus. Leurs pères, amis d'enfance et associés au début de leur carrière, avaient ensemble commencé leur fortune. Plus tard, à la suite de quelques revers, ils s'étaient séparés sans que leur amitié en ressentit nulle atteinte. M. Wall était allé s'établir à New-York avec son fils, alors âgé de quatre ans. Mon oncle resté en France, lui rendit à plusieurs reprises, et malgré la distance, quelques-uns de ces services qu'une âme élevée ne saurait oublier. La naissance de Louise, qui coûta la vie à sa mère, créa entre mon oncle et M. Wall, veuf lui-même depuis quelques années, un nouveau lien, puissant et douloureux. La petite orpheline fut dès son premier jour, dans la pensée de ces deux hommes, la compagne prédestinée de Robert, et ce mariage, qui devait fondre en une seule famille ces deux vies si pareillement éprouvées, devint leur rêve, le but unique de leurs efforts.

Les affaires toujours embarrassées de M. Wall le retinrent loin de France pendant de longues années, et lorsqu'enfin il se croyait libre de partir, la mort le surprit. Robert, obligé de faire face aux difficultés de cette lourde succession, dut rester plusieurs mois encore seul à New-York; mais dès que les obstacles furent aplanis, sa première pensée fut pour la France, pour cette famille inconnue qui l'attendait avec impatience.

Louise, habituée à entendre chaque jour parler de Robert, s'était insensiblement attaché à lui par tant de liens subtils et forts, qu'elle se fût sentie malheureuse et comme dépossédée de son bonheur, si on lui eût annoncé que ce mariage était impossible. Et pourtant une angoisse soudaine s'emparait d'elle au moment de voir Robert. — Qu'allait-il rester de ce cher idéal? Ce jeune homme, qui l'attendait tout près de là, était-il bien tel qu'elle l'avait rêvé? Elle était libre encore, il est vrai; mais cette liberté, pouvait-elle en user? Avait-elle réellement le pouvoir de répudier tout à coup tant de songes et d'espoir qui formaient la trame même de sa vie? Elle sentait confusément, je sentais comme elle, que sa destinée lui avait échappé à son insu, et qu'il était bien tard pour tenter de la reprendre.

Je l'aimais tendrement. Il y avait dix ans et plus que nous vivions comme deux sœurs, depuis le jour où j'avais été recueillie, orpheline et pauvre, par la pitié de mon oncle. Aucune des pensées de Louise ne m'était étrangère, et mon cœur battait de la même émotion que le sien. Nous nous regardions sans parler. — Allons, dit-elle enfin, autant tout de suite que plus tard. — Elle me prit la main, et nous descendîmes lentement. Elle s'arrêta néanmoins, hésitante encore, sur le seuil du petit salon où quelques parents et quelques vieux amis se trouvaient réunis: mais j'écartai la portière et la poussai en avant.

Robert Wall était devant nous, debout au coin de la cheminée et un peu penché vers mon oncle. Il ne me sembla point au premier coup d'œil qu'il fut beau, et pourtant cette figure irrégulière me frappa par un caractère de volonté et de force. Mon oncle le présenta à sa fille, et ils causèrent tous trois. Je ne crois pas que le regard de Robert se soit arrêté sur moi une seule minute pendant la soirée; je pus donc l'examiner à l'aise. Il avait une taille moyenne, souple et nerveuse, l'air un peu hautain; mais par moments quelque chose de tendre et de velouté voilait tout à coup l'éclat de ses yeux. Son sourire aussi avait une douceur particulière et imprévue qui lui donnait beaucoup de charme. Mon oncle l'interrogea sur sa vie aux Etats-Unis, et il répondit avec cet accent de sincérité scrupuleuse qui inspire la confiance. Il raconta en termes simples et pourtant pittoresques plusieurs aventures qui lui étaient personnelles, les unes burlesques, les autres sanglantes, toutes de nature à nous donner une idée exacte de ces mœurs étranges où la force individuelle vaut souvent mieux que le droit, et où chacun lutte seul, à ses risques et périls, au milieu de cette mêlée d'hommes et d'intérêts confus. Un trait qui me frappait en lui, c'était son indifférence, son mépris même pour la vie humaine. Jeté dès l'enfance au milieu de ces combats sans merci où l'égoisme le plus féroce n'est souvent que l'instinct de la conservation surexcité par le péril, il s'était habitué à ne craindre la mort ni pour lui ni pour les autres; c'était un enjeu, rien de plus.

Certes Robert Wall tombant inopinément dans notre salon parisien était bien le contraire du banal; sans avoir rien d'excentrique, sans viser à l'effet, il y avait en lui une étrangeté piquante, une saveur à demi sauvage qui éveillait l'intérêt. Parfois, au récit d'une épisode de sa vie passée, ses yeux s'illuminaient tout à coup, un pli profond se creusait entre les sourcils, et l'on sentait que d'ardentes passions se cachaient sous la calme gravité de ce visage. Je me tournais alors instinctivement vers Louise, et je pensais malgré moi qu'elle était bien frêle pour marcher dans la vie d'un pas égal à celui de ce jeune homme. Je me l'étais figuré tout autrement, moins robuste, moins résolu, plus semblable à Louise, qui était la grâce même et la faiblesse. Que de fois Louise et moi nous nous étions dépeint mutuellement Robert! Les lettres de M. Wall, toutes triomphantes d'orgueil paternel, avaient fourni plusieurs traits de ce portait idéal; mais notre jeune imagination l'avait complété, ou plutôt refait à sa fantaisie. Aussi avec quelle curiosité je l'observais ce premier soir!

Il était assis près de Louise, et je souriais involontairement à voir comme celle-ci m'oubliait vite en l'écoutant. Qu'avait-elle besoin de moi en effet? C'est à cette heure que se place le premier sentiment vif de mon isolement dans la vie, de ma profonde inutilité dans l'avenir. Jusqu'alors ma reconnaissance pour mon oncle, ma tendresse pour Louise, avaient rempli tout mon cœur: il ne me semblait pas qu'il pût admettre une affection nouvelle; mais à l'aspect de ce jeune bonheur naissant à mes côtés une inquiétude étrange s'empara de moi. Appuyé sur le fauteuil de mon oncle, je suivais d'un œil distrait la silencieuse partie de whist; je regardais tomber une à une les cartes que les

Docteur J.-A. Lussier
DES HOPITAUX DE PARIS
Médecin de service à l'Hôpital St-Jean-de-Dieu

Maladies Nerveuses

195, Rue Berri - Montréal
Téléphone EST 3827
Consultations de 2 à 4 et 7 à 8 hrs P.M.

joueurs ramassaient sans bruit, et j'écoutais les murmures des voix de Louise et de Robert, qui se confondaient ou se répondaient. Que pouvaient-ils se dire?

Un temps bien long s'écoula ainsi; puis, mon oncle m'ayant prié de chanter, je me levai avec empressement, heureuse d'échapper ainsi à mon inexplicable ennui, et ouvrant un cahier au hasard, je tombai sur un fragment d'*Alceste*. Je ne sais quelle émotion puissante, quelles facultés endormies s'éveillèrent alors au souffle du génie de Gluck dans mon âme troublée de pressentiments; je trouvai, pour rendre les immortels sanglots d'Alceste, des accents que je ne me connaissais pas, et les larmes me gagnaient, lorsque, levant par hasard les yeux vers la glace à demi noyée dans l'ombre qui se trouvait en face, j'aperçus les yeux de Robert fixés sur moi avec une expression profonde de surprise et d'admiration: j'en ressentis un frisson d'orgueil, puis une insurmontable timidité s'empara de mon esprit, et je m'arrêtai brusquement. Bien des années se sont écoulées depuis ce jour, d'irréparables événements se sont accomplis, des déchirements cruels ont emporté mon âme en lambeau; mais je ne puis oublier ce premier regard, surpris dans un miroir obscur, et dont je ne soupçonnais pas alors le fatal pouvoir.

Dès le lendemain, Robert revint, puis le lendemain et les jours suivants. Il prit ainsi en peu de temps, au milieu de la famille, l'attitude d'un prétendant déclaré. Mon oncle ne songea point à élever la moindre objection contre ses visites assidues. Ne fallait-il pas que ces deux jeunes gens ce connussent avant de se lier l'un à l'autre? Louise, du reste, ne cherchait ni à combattre ni à cacher la vive sympathie qui l'entraînait vers Robrrt. — Pourvu qu'il m'aime! disait-elle quelquefois avec un demi-sourire, et cette défiance d'elle-même me semblait le premier symptôme de l'amour.

Chaque jour, Robert nous devint plus cher à tous; chacun de nous subit l'influence de cette nature vive et tendre, de cette volonté forte, mais douce, qui dominait sans combattre. Sa vie s'écoulait au coin de notre feu; c'est à peine si, dans les heures inévitablement désœuvrées du matin, il daignait jeter un coup d'œil sur les splendeurs de Paris: les seuls instants qui lui semblassent dignes d'être comptés étaient ceux qu'il passait dans le petit hôtel de la rue de Grenelle, entre Louise et moi. Il arrivait d'ordinaire vers trois heures; à peine entré, il lui fallait raconter en détail les courses et les flâneries de sa matinée. De son côté, il exigeait le récit des grands événements survenus depuis la veille. Quelquefois nous prenions un livre, et l'un de nous lisait à voix haute; mais bientôt mille questions, les folies et les rires se croisaient entre nous, et la lecture restait inachevée; toute visite était malvenue, qui dérangeait notre chère intimité. Je garde encore de ces heures écoulées d'impérissables souvenirs, dont tout l'amertume de ma vie ne saurait me faire maudire la douceur.

Quand le soir était venu, nous allions au spectacle ou au concert, ou bien, si nous ne sortions pas, je me mettais au piano, et Louise et moi nous chantions, tandis que mon oncle faisait son invariable partie de whist. Plus d'une fois il m'arriva, pendant que je chantais, de rencontrer les yeux de Robert fixés sur moi avec une expression singulière; mais c'était de rapides instants, et le trouble qu'ils faisaient naître ne leur survivait guère. Robert néanmoins me donnait peu d'éloges et parlait rarement de ma voix. Un jour seulement, comme je lui reprochais sa froideur distraite quand Louise chantait, il sourit. — C'est que la musique pour moi n'est pas un art, dit-il, c'est une passion; vous aussi, Madeleine, vous avez la passion. . . .—Louise était près de nous, et il n'ajouta rien.

Peu à peu j'en vins à attendre l'arrivée de Robert Wall avec la même impatience que Louise elle-même; je reconnaissais son pas longtemps avant tout le monde. Une sensation indéfinisaable m'avertissait de son approche. Comment il se fit que de si vives émotions, et si nouvelles, n'éveillèrent en moi aucune sérieuse inquiétude, c'est ce que je ne puis dire. Sans doute mon inexpérience de l'amour contribuait à m'abuser: je n'avais nulle défiance contre le sentiment qui grandissait en moi; Robert ne devait-il pas être le mari de Louise, presqu'un frère, et ne devais-je pas l'aimer? Peut-être aussi quelque secrète faiblesse prolongea mon erreur; je cédai sans doute à ce lâche instinct qui nous porte à fermer les yeux devant un danger qu'on pressent, et qu'on n'ose pas définir. Notre vie d'ailleurs coulait si doucement: les semaines succèdaient aux semaines, sans que personne songeât à les compter. Mon oncle faisait préparer à petit bruit le second étage de l'hôtel, qu'il destinait au jeune ménage; les apprêts du mariage se faisaient discrètement, on en parlait à demi-voix, comme si on eût craint d'effaroucher le bonheur en le nommant trop haut; mais à tout moment d'involontaires allusions venaient rappeler à chacun la pensée de tous. Louise était radieuse, et moi j'aurais voulu éterniser cette paix enchantée.

II

Un soir nous étions, ma cousine et moi, dans notre appartement, occupées à notre toilette: nous allions aux Italiens; mais, tout animées par je ne sais quelles folies, nous avions laissé fuir l'heure sans y songer, et notre confusion fut grande quand mon oncle nous fit avertir qu'il nous attendait. Je m'enfuis dans ma chambre, et en peu d'instants je fus prête. Louise, moins prompte, plus coquette peut-être, était loin d'être aussi avancée. Je lui proposai de l'aider, mais elle refusa. — Envoie-moi Justine, dit-elle; vite, vite! et va faire prendre patience à ces messieurs.

Je descendis en fredonnant, et après avoir averti la femme de chambre que Louise l'attendait, je traversai rapidement le premier salon, et j'entrai dans le boudoir. A ma grande surprise, il n'y avait pas de lumière, et je pensai que mon oncle et Robert étaient restés à fumer dans la serre. J'entrai en tâtonnant, et, m'accoudant sur la cheminée, j'étendis le pied vers les tisons épars. J'étais là depuis un instant à peine, quand un bruit léger me fit tressaillir, et tout près de moi je vis une forme indécise se mouvoir dans l'obscurité, tandis qu'une voix, si basse que je la reconnus à peine, murmura ces mots: — Madeleine, chère Madeleine, il faut que je vous parle; il en est temps. Peut-être ai-je déjà trop tardé. . . .

— Quoi! c'est vous, Robert? m'écriai-je après la première surprise; vous m'avez vraiment fait peur. Que faites-vous donc là, dans l'ombre, comme un conspirateur?

— Je pensais à vous, dit-il d'une voix sérieuse, et je crois en vérité que c'est Dieu même qui vous amène ici. Quand je vous ai vu venir vers moi tout à l'heure, comme si vous répondiez à mon secret appel, lorsque j'ai reconnu votre démarche souple et lente, ces grands yeux qui éclairent pour moi jusqu'aux ténèbres, je me suis dit que c'était l'heure de parler, et que toutes les incertitudes devaient cesser. Et pourtant voyez comme je tremble, Madeleine... Mon Dieu, vous n'avez donc rien deviné? . . Si vous savez mon secret, par pitié, dites-le. Est-ce que vous n'avez pas compris?... Est-ce que vous n'avez pas lu tout mon cœur, dans mes yeux?

J'étais frappée de stupeur; je n'osais comprendre.

— Que dites-vous?... balbutiai-je dans mon trouble; Louise, Louise vous aime..... vous le savez. Vous êtes fou!.....

— Peut-être, dit-il doucement; mais n'aurez-vous pas pitié de ma folie? Si vous saviez ce que j'ai souffert en sentant naître et grandir en moi cet amour!

— Robert, dis-je d'un ton sévère et en essayant d'affermir ma voix malgré les battements précipités de mon cœur, pas un mot de plus! Chacune de vos paroles est une offense. Comment ne l'avez-vous pas compris? comment osez-vous me parler d'amour?

— Pardon, murmura-t-il, je suis un pauvre fou, vous l'avez dit; mais je vous respecte et je vous adore. — Ecoutez moi; consentez à m'entendre. Puis-je offrir à Louise un cœur qui est à vous? Serait-ce loyal, dites? Le puis-je? Sais-je seulement si elle tient à moi? C'est une enfant; est-ce qu'on aime à son âge? est-ce qu'on sait aimer! Madeleine, je suis libre encore, songez-y, et je vous aime à en mourir.

— Assez! m'écriai-je en le repoussant, car il était presque à mes pieds; je ne veux pas vous entendre. Tout cela est une trahison envers ma sœur, et pour moi un outrage.

— Vous ne voulez pas m'entendre! s'écria-t-il avec un éclat subit dans la voix et en saisissant mes deux mains, qu'il retint fortement dans les siennes. Vous êtes cruelle, Madeleine; mais, sachez-le, mon amour n'est pas de ceux qu'on décourage. Je vous aimerai malgré vous, et je vous forcerai à m'aimer..... Oh! vous allez me railler, je le sais; mais vous ne connaissez pas la passion. Vous croyez que l'on peut nouer et dénouer ces chaines en souriant ou en secouant dédaigneusement la tête!... Vous croyez qu'on peut dire à un homme: Aimez ici, et

ENLEVEZ DUVETS ET POILS FOLLETS

avec la Célèbre **RAZORINE**

Du Dr Simon de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, n'active pas la pousse — 30 ans de succès.

Envoyez 10cts pour échantillon

COOPER & CO

155 des Commissaires O.

Chambre 103 Montréal

n'aimez pas là! L'amour ne choisit pas Madeleine; il vient d'en haut et nous terrasse..... Ne riez pas, imprudente! cela vous porterait malheur.

Tandis qu'il parlait, je me sentais troublée, à demi vaincue déjà. Ces paroles enflammées, cet emportement jusqu'alors inconnu trouvaient un secret complice dans la faiblesse de mon cœur: mais je me raidis contre moi-même, et, affectant une froideur hautaine, je dégageai mes mains, qu'il tenait encore. A cet instant, un rayon de lumière glissa entre les deux portières et le frôlement d'une robe sur le tapis du salon voisin nous avertirent de l'approche de Louise. — Madeleine, dit-il précipitamment, un mot encore, un seul! En quoi mon amour vous offenserait-il, si Louise y consentait? Laissez moi.....

— Silence au nom du ciel! m'écriai-je avec effroi.

La portière soulevée nous laissa voir la tête souriante de Louise.

— Comment! vous êtes là tous deux dans l'obscurité? dit-elle naivement; puis, sans remarquer notre trouble; — Mon père attend; vite, dépêchons-nous!

Je les suivis plus lentement, heureuse de cet instant de solitude qui me permettait de cacher ma rougeur.

Cette soirée des Italiens fut l'une des plus pénibles dont je me souvienne. L'étincelante musique du *Barbier*, sa folle gaieté, irritaient mes nerfs ébranlés; la sécurité de Louise me navrait. Robert affectait de ne s'occuper que de moi, de ne regarder que moi, comme s'il lui était indifférent que cela fut remarqué. Je tremblais que mon oncle et Louise elle-même ne finissent par s'apercevoir de cette affectation; quelques fois il me semblait que mon oncle était d'une tristesse inaccoutumée et je me persuadais qu'il soupçonnait déjà notre secret: dans ses mots les plus simples, je croyais voir une allusion ou un reproche. Je regardais Louise, et, en la voyant sourire, un attendrissement involontaire me gagnait; puis, au milieu de tout cela, c'était comme un ravissement intérieur dont je m'indignais. Je souffrais et j'étais heureuse. Une joie sans nom remplissait tout mon être, et pourtant quelque chose d'aigu et de poignant se mêlait à mon bonheur.

Enfin le spectacle s'acheva. A peine de retour à l'hôtel, je prétextai la fatigue, et courus m'enfermer dans ma chambre. Là, je tombai à genoux, et, cachant ma tête dans mes mains, j'essayai de retenir mes pensées. Ce n'était pas un conseil divin que j'implorais ainsi: mon cœur orgueilleux ne demandait point de secours. Ce qui m'accablait, c'était le poids soudain d'émotions écrasantes, c'était le besoin irréfléchi de prendre Dieu à témoin d'une félicité que je ne pouvais confier à personne. Je ne sais s'il se produisit jamais une plus violente révélation de l'amour; ma pensée bondissait, emportée dans un tourbillon de joies folles, d'allégresses sans nom. Aimer! être aimée!..... Ces mots m'ouvraient des espaces infinis où mon âme fuyait comme une chose ailée, et je m'épuisais en efforts pour la suivre ou la retenir. En un instant, j'eus honte et pitié de ma vie passée, de ces années lentement effeuillées dans la paix et le silence du cœur. Il me semblait que je venais seulement de comprendre le prix de la vie, et que tout, devoir, dignité, bonheur, se résumait dans la joie d'être aimée. La nuit entière s'écoula ainsi. Vers le matin seulement, je m'assoupis.

Que se passa-t-il en moi pendant ces courts instants d'un sommeil agité? quelle mystérieuse révolution s'accomplit à mon insu? A mon réveil, mes impressions étaient toutes changées. L'exaltation de la veille faisait place à une lassitude humiliée. Mille idées confuses s'agitaient lourdement dans mon cerveau. Parmi les pensées qui s'entrechoquaient ainsi, la plus importune, la plus douloureuse, c'était le souvenir de Louise. Je voulais en vain l'écarter; elle revenait toujours, et je rougissais d'avoir pu songer à être heureuse à sa place; je me reprochais amèrement cet espoir presque criminel, auquel mon âme s'était soudainement livrée, et pourtant je ne pouvais me résoudre à lu sacrifier mon cœur, car je savais enfin que j'aimais, et de quel amour..... Je me rappelais une à une toutes les heures écoulées depuis l'arrivée de Robert parmi nous; je suivais Louise pas à pas durant cette longue suite de jours, cherchant des indices, épiant des symptômes, voulant me persuader qu'elle n'aimait pas autant que j'aimais moi-même. Je me redisais ces mots de Robert dont j'avais été frappée: — C'est une enfant; est-ce qu'on aime à son âge? Mais je ne parvenais pas à me rassurer. Je connaissais trop la tendre et délicate nature de Louise, cette sensibilité profonde qui souvent, pour des peines légères, nous avait fait trembler, et en songeant à toutes ces choses des larmes brûlantes tombaient de mes paupières fermées.

En ce moment, un souffle léger passa sur mon front; j'ouvris les yeux, et je vis Louise qui se penchait vers moi.

— Qu'as-tu donc? tu pleures? me dit-elle avec une douce inquiétude. As-tu quelque chagrin? es-tu malade?

— Non, répondis-je en essayant de sourire. Je pensais à toi, ma petite Louise. Sais-tu qu'il faudra nous séparer bientôt? Un sentiment nouveau va sans doute diviser nos vies comme nos cœurs.

— Tais-toi, méchante! s'écria-t-elle vivement; est-ce que je pourrais vivre sans toi, sans t'aimer, sans te confier, comme autrefois, toutes mes pensées? — Tenez, ingrate, voyez quel moment vous choisissez pour me lire de si dures paroles..... Je vous apporte mon cadeau de noces.

Et elle mit dans mes mains une liasse de papiers que je pris machinalement. Chacune de ses paroles, sa sécurité, son air joyeux et tendre me navraient. — Si je lui prends son bonheur, me disais-je, qui la consolera? Elle, sans soupçonner l'amertume de mes pensées, s'empara doucement de mes deux mains. — Ecoute, reprit-elle avec son charmant sourire, te rappelles-tu une petite maison grise, toute tapissée de vigne et cachée sous des châtaigniers, pour laquelle tu t'étais prise de si folle passion pendant notre séjour à Vannes?

— Oui, répondis-je, je la vois encore.

— Et la lande qui s'étend tout alentour, et le maigre ruisseau qui parfois s'égare au milieu du sentier?

— Oui, je me souviens. J'aimais l'air triste et recueilli de ce pauvre logis.

— Eh bien! s'écria Louise en frappant joyeusement dans ses mains, ta chère maisonnette, la voilà! Je te l'apporte avec son petit jardin de curé qui avait fait ta conquête; elle est dans ce rouleau de papiers. Mon père s'est adressé au propriétaire, qui a consenti à la lui vendre. Qu'en pouvait-il faire?..... C'est bon pour une tête romanesque comme la nôtre. Quel bonheur, n'est-ce pas? quand j'irai avec Robert te visiter dans ton domaine! Tu nous en feras les honneurs avec cette grâce de reine qui vous distingue, mademoiselle..... Ah! je voudrais être déjà mariée! — Et sais-tu? ajouta-t-elle d'un ton de confidence, je crois que cela ne tardera guère; mon père me disait hier qu'il désirait que ce fût fait avant l'été.

Je froissai les papiers épars sur mon lit'

— Oh! tout est bien en règle, continua-t-elle, croyant que je voulais les lire. Voilà les titres de vos propriétés, mademoiselle..... Embrasse-moi donc, Madeleine; dis-moi que cela te fait plaisir, dis-moi que tu m'aimes. Oh! moi, je t'adore, vois-tu; je voudrais que tu fusses heureuse, heureuse comme moi, mon amie!

Je serrai contre moi sa jolie tête en pleurant; mais cette fois mes larmes ne l'inquiétèrent pas, elle les attribuait à la joie.

— Louise, dis-je tout à coup en la regardant fixement comme pour lire au fond de son âme, il y a une idée, une folie, quelque chose qui m'obsède. Il faut que tu m'aides à sortir de cette angoisse. Songe bien qu'il y va du bonheur de ma vie, de la tienne aussi. Réfléchis avant de répondre.

— Tu m'effrayes! s'écria-t-elle en essayant de fuir mon regard; mais je la tenais fortement.

— Louise, repris-je d'une voix grave, es-tu bien sûre d'aimer Robert?

Elle resta interdite, cherchant à deviner où j'en voulais venir.

— Pourquoi me demander cela? Ne le sais-tu pas comme je le sais moi-même? Ne te l'ai-je pas dit mille fois? — Si je l'aime?..... oh! de toute mon âme..... A quoi bon cette question, cet air solennel?

Elle me regardait à son tour avec de grands yeux brillants d'inquiétude. — Qu'as-tu à m'apprendre? parle!..... Est-il malade? Sais-tu quelque chose?..... Crois-tu donc qu'il ne m'aime pas, lui?

Sa voix était altérée: on eût dit qu'elle attendait la sentence qui devait la faire vivre ou mourir.

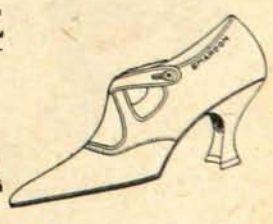
— Eh bien! dis-je lentement, si en effet il en aimait une autre?.....

Elle jeta un cri, et devint toute tremblante et pâle comme une morte. — Il vaudrait mieux mourir, balbutia-t-elle d'une voix étouffée et avec un accent qui me déchira le cœur. O Madeleine!.....

UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de Chaussures est de grand chic, comme toujours de l'ère qualité.



Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

THOMAS DUSSAULT LIMITÉE

281, Est S.-Catherine, Montréal.

Elle joignit les mains, et sans pouvoir ajouter un mot elle me regardait avec un effroi suppliant.

Je ne pus résister à ce regard. — Rassure-toi, dis-je en l'attirant sur mon cœur, je vois bien que tu l'aimes; pardonne-moi d'en avoir douté, de t'avoir effrayée..... Oui, toute incertitude doit cesser..... Tu seras heureuse, ma Louise; va, sois tranquille.

Je l'embrassai à plusieurs reprises et la calmai aisément. La sereine confiance de la jeunesse remplaça vite cette passagère inquiétude que j'avais fait naître. Peu d'instants après, Louise me quittait, légère et consolée. Restée seule, je me dis que j'étais bien perdue. Je devais tout à mon oncle, à Louise elle-même; pouvais-je ravir à ma sœur celui qu'elle aimait? — Car elle l'aime!—me disais-je. Je me dois cette justice que je ne faiblis pas devant le sacrifice. Je repoussai courageusement toute pensée qui eût pu m'attendrir sur moi-même, et je songeai résolument à mettre l'impossible entre Robert et moi.

L'heure de réjoindre la famille me surprit au milieu de ces réflexions. Je ramassai tristement les titres de propriété que Louise m'avait apportés et que j'avais laissé tomber sur le parquet, me disant que peut-être un jour j'irais ensevelir dans cette solitude mon cœur anéanti; mais je chassai vite cette pensée avec un fier sourire: je me sentais l'âme si bien trempée qu'il ne me semblait pas que la douleur pût me vaincre. J'avais hâte de revoir Robert pour fixer irrévocablement mon sort. La douleur du sacrifice disparaissait presque dans l'orgueil du devoir accompli.

III

A trois heures, Robert vint comme chaque jour. Il était fort pâle, et Louise le plaisanta sur ce qu'elle appelait son air fatal. Pour moi, je n'osais ni le regarder, de peur de faiblir, ni parler. Chez Robert une légère contraction des lèvres et des sourcils trahissaient une préoccupation inaccoutumée Il attendait, comme moi sans doute, l'instant ou nous nous trouverions seuls: mais l'occasion ne venait pas. Mon oncle était sorti; comment éloigner Louise? Les heures se traînaient péniblement. La causerie languissante, l'air inquiet de Louise, qui ressentait notre malaise sans le comprendre, ma propre émotion, tout rendait l'attente insupportable. Si ma volonté ne fléchissait pas, je sentais du moins mes forces faiblir. Enfin, Louise se leva, fatiguée peut-être à son insu par le poids de cette longue journée; un nuage obscurcit ma vue quand la porte se referma derrière elle: nous étions seuls. Je levai involontairement les yeux sur Robert, et je rencontrai les siens fixés sur moi avec une expression inquiète qui me toucha. — Eh bien! dit-il, qu'avez-vous résolu, Madeleine? que dois-je craindre?

Je gardai le silence; une chaine de fer semblait sceller mes lèvres. Je voulais lui dire: — Je ne vous aime pas, et je ne pouvais me resoudre à prononcer de tels mots; je les repoussais, et il ne m'en venait pas d'autres. Un lourd silence pesait sur nous, le temps passait et Louise pouvait revenir.

— Madeleine, reprit-il, n'avez-vous donc rien à me dire?

— Que vous dirai-je? répondis-je en essayant de sourire. Cet amour dont vous me parliez hier, cet amour si récent n'est pas encore, grâce à Dieu, de ceux qui ne peuvent mourir. Oublions-le .....

— Oublier! et le puis-je? s'écria-t-il avec l'accent d'une douleur véritable. Est-ce là votre sentence? Ne me laissez-vous aucun espoir?

Il s'arrêta, et comme je gardais le silence:— C'est donc vrai que vous ne m'aimez pas? Ah! quel mal vous me faites!..... Si je pouvais croire que c'est Louise qui nous sépare!..... Laissez-moi tenter..... Si elle me déliait de mes engagements, consentiriez-vous?.....

— Non, non! Louise ne saurait rien changer à ce qui est.....

— Mais c'est de la haine, murmura-t-il; que vous ai-je fait?

— Vous venez trop tard, répliquai-je en détournant la tête.

— Trop tard!

— Je vous dois la vérité, repris-je avec effort; aussi bien il faut en finir..... Sachez donc que ce cœur, auquel vraiment vous attachez trop de prix, je l'ai donné.

Je ne sais comment ce mensonge s'échappa de mes lèvres. J'étais, il est vrai, décidée à ôter à Robert toute espérance; mais je n'avais rien imaginé, rien résolu pour cela. Ce fut comme une inspiration subite, et l'effet fut plus grand que je ne pouvais l'attendre.

— C'est impossible, dit-il, c'est impossible! Quoi? ces yeux limpides et profonds m'ont à ce point trompé! Ils ont si bien caché vos secrets! Comment n'ai-je rien su, rien soupçonné?

— Tout le monde l'ignore, répondis-je précipitamment, tant j'avais hâte d'échapper à cette nécessité de faire mentir mon cœur et ma bouche. Robert, c'est à votre honneur que je confie cet aveu.

Il s'inclina sans répondre; nous gardâmes le silence longtemps.

— Allons! reprit-il, tout est donc fini! Adieu, mon beau rêve!

Il fit quelques pas vers la porte, puis, revenant soudain: — Je le connaîtrai, s'écria-t-il celui que vous me préférez; je le connaîtrai

— Et quand cela serait, dis-je avec calme, vous vous souviendrez, je pense, qu'en vous confiant mon secret, je ne vous ai pas donné le droit d'en abuser contre moi.

Il se laissa tomber sur un siège.

— Je partirai, dit-il, vous n'aurez rien à redouter de moi.

— Pourquoi partir? Qu'irez-vous chercher loin de nous? N'avez-vous pas une famille ici? N'avez-vous pas une douce et adorable femme, la meilleure, la plus parfaite que puissiez rêver? Et une sœur loyale, Robert, ajoutai-je en lui tendant la main, — une fidèle amie, croyez-le. Laissez-vous aimer, restez.

— Pour être témoin de votre bonheur, n'est-ce pas?

— Oh! m'écriai-je imprudemment, Dieu sait que le spectacle de mon bonheur ne vous offensera sans doute jamais.

— Est-ce possible?..... Vous aimez sans espoir, dites-vous? Oui, je resterai; qui sait si l'avenir.....

— Non, n'espérez rien, Robert, car sachez-le, il y a plus de bonheur pour moi dans cette seule attente, dût-elle être éternelle, qu'il n'y en aurait dans toutes les félicités de la terre.....

— Assez, assez! murmura-t-il d'une voix étouffée; tant de cruauté n'est pas nécessaire.

Et il sortit.

Robert ne revint pas le lendemain. Dans un billet très-laconique, où le nom de Louise était assez froidement amené, il écrivit qu'il était malade. Mon oncle alla le voir, accompagné du médecin de la famille; ils le trouvèrent levé, mais avec un peu de fièvre. Ce malaise feint ou réel, se prolongea; mon oncle le visitait chaque jour, mais Robert s'informait à peine de nous et ne parlait pas de nous revoir. Louise commença bientôt à s'inquiéter. Cette froideur subite après tant d'empressement était inexplicable pour tout autre que moi. Mon oncle aussi devint soucieux, et je tremblai que dans une de ses visites matinales, il n'abordât franchement une explication. Que voulait Robert? Faire pressentir sa retraite sans doute? Cette idée, la seul vraisemblable, me torturait. En cette anxieté, je résolus de lui écrire; forte de mes intentions et de mon dévouement, je me lançai sans hésiter en dehors des usages et des routes battues. "Revenez, lui écrivais-je; Louise vous aime, et meurt de votre absence. Vous avez laissé croître et s'enraciner, sans souci de ce qu'elle en pourrait souffrir, un amour que tout encourageait en elle; vous n'avez pas le droit maintenant de fuir en emportant la paix de sa jeune âme." Et je continuai ainsi, écrivant sans ordre tout ce que la tendresse la plus profonde pour Louise pouvait m'inspirer. "Qu'attendez-vous de l'avenir? disais-je encore. Qu'irez-vous chercher par le monde? Le bonheur est là; il vous sourit et vous tend la main, le bonheur tel que votre père l'a rêvé pour vous, celui-là même que vous êtes venu chercher, plus beau, meilleur que vous ne pouviez le rêver, et vous le dédaignez pour une chimère, car je ne suis pas telle que vous l'avez cru: vous aimez en moi une âme neuve, ignorante de l'amour. Ah! Robert, vous ne serez pas heureux, et vous aurez tué une enfant innocente! Comment n'avez-vous pas songé, imprudent, qu'elle ne pourrait vous voir chaque jour sans vous aimer?"

J'écrivis plusieurs lettres qui restèrent sans réponse, et que je dus confier aux gens de la

POUR ÊTRE BELLE

Employez régulièrement le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Véritable nourriture de la peau, composé de baumes salutaires et d'essences végétales bienfaisantes, le **Lait des Dames Romaines** protège la peau contre les intempéries de l'air, purifie et embellit le teint, supprime rides, points noirs, acné, couperose, hâle, boutons, affine la blancheur liliale de la peau et donne à l'épiderme la caresse d'un velouté idéal.

Supprime l'usage de la poudre et de fards.

En vente partout 50c le flacon. Echantillon expédié franco pour 10c.

COOPER & CIE, Ch: 103. No. 155 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

maison pour être remises à leur adresse. Je n'avais pas l'habitude de sortir seule, et Louise ne me quittait guère; puis le temps pressait. Ce ne fut pas sans répugnance et sans appréhension pourtant que je me résignai à mettre les domestiques dans la confidence de cette démarche. Il était impossible qu'ils n'eussent pas remarqué l'absence prolongée de Robert, et la coïncidence de mes lettres mystérieuses avec cette absence pouvait donner lieu à de malveillants soupçons. Un air d'intelligence impertinante que je surpris au moment où Justine recevait mon dernier billet me prouva que je ne m'étais pas inquiétée à tort. Je ne me repentis pas cependant, et la droiture de mes intentions me rassura.

Ce qui me tourmentait bien plus, c'était le silence singulier de Robert et la tristesse croissante de Louise. Elle l'attendait toujours; chaque fois que la porte du salon s'ouvrait, une rougeur brûlante couvrait son visage; je ne savais que dire, que répondre à ses questions, à son regard inquiet, douloureusement fixé sur moi, comme si elle eût deviné, pauvre enfant, que je savais seule le secret qui la faisait souffrir.

Mon oncle aussi devenait de plus en plus préoccupé; il y avait plusieurs jours qu'il n'était allé voir Robert, et il évitait de prononcer son nom. La situation était intolérable, et je sentais qu'elle ne pouvait se prolonger. Que faire? Je me voyais impuissante à sauver Louise; mais l'idée ne me vint pas d'élever mon bonheur sur les débris du sien.

Un soir, nous étions tous les trois au salon, louise, agitée et souffrante, s'était jetée sur une causeuse et tenait les yeux fermés; peut-être voulait-elle échapper par le sommeil à la longueur du temps; peut-être, en feignant de dormir, espérait-elle seulement se soustraire à la nécessité de prendre part à la vie commune. Mon oncle lisait, et moi je brodais en songeant. Un profond silence régnait parmi nous, quand vers dix heures la porte s'ouvrit, et Robert entra. Je ne pus retenir un cri de surprise, et Louise se leva en proie à une émotion si vive qu'elle m'effraya, tant elle révélait de craintes et de souffrances passées. Rien ne peut rendre l'expression de joie qui illumina son visage: je ne sais si la fille de Jaïre éprouva une telle ivresse quand la voix du maître la fit sortir des ombres de la mort.

Robert ne me parut pas changé: il causa avec son aisance et son naturel accoutumés, et aux timides reproches que lui adressait Louise: — J'étais malade, répondit-il simplement, je souffrais, chère Louise; mais tout est fini, et je ne vous quitterai plus.

A partir de cette soirée, Robert revint comme autrefois; tout reprit le train habituel, et ces jours douloureux furent comme s'ils n'avaient pas existé. Il me semblait même que Robert était plus gai, plus expansif qu'auparavant; je l'observais, ne sachant si je devais m'en réjouir ou m'en effrayer.

— Vous aviez raison, me dit-il la première fois que nous nous trouvâmes seuls, je poursuivais une chimère; mais tout est fini, bien fini, je vous le jure. Ma vie est désormais liée à celle de Louise, à la vôtre, à cet ensemble d'êtres et de sentiments que j'ai connus ici, et que je ne retrouverais plus..... Vos lettres sont venues et je les bénis; elles m'ont ouvert les yeux. Oui, j'aimerai Louise, je l'aime déjà. Ne serais-je pas insensé et criminel de fuir cette charmante créature, cette âme blanche où mon regard peut plonger sans crainte de rencontrer même une ombre étrangère? Merci, Madeleine, de m'avoir éclairé; vous êtes un brave cœur, et vous aurez en moi le plus dévoué et le plus respectieux des frères.

Il souligna de la voix ces derniers mots, comme pour me rassurer sur l'avenir et effacer le passé. — Je vous crois, dis-je en lui tendant la main.

Le soir même, il demanda officiellement Louise en mariage.

IV

Les préparatifs du trousseau, dont je fus chargée me fournirent de continuels prétextes pour m'absenter sans affectation et laisser souvent les deux jeunes gens seuls. Je présidai moi-même à l'installation de leur appartement, et je surveillai tous les détails avec la sollicitude d'une mère.

Plus d'une fois pourtant, alors que les ouvriers s'agitaient autour de moi, attendant et exécutant mes ordres, je sentis des larmes monter tout à coup à mes yeux. Plus d'une fois aussi, quand fatiguée de la journée, j'allais me reposer près de Louise et de Robert, j'éprouvais un douloureux serrement de cœur en les surprenant doucement inclinés l'un vers l'autre et causant à demi-voix. Cependant Robert n'affectait point près d'elle une passion qu'il ne ressentait sans doute pas encore; mais il lui témoignait une tendresse attentive et indulgente. Entre Robert et moi, tout était oublié; nos rapports furent ce qu'ils devaient être, affectueux et simples.

Le mariage était fixé au 20 juillet. J'habillai Louise moi-même, je la parai des flots de dentelles de sa robe de mariée, et je posai sur sa tête sa couronne blanche. Je ne l'avais jamais vue si belle.

On partit pour l'église. Je n'essayerai pas de raconter ce que je souffris pendant cette cérémonie religieuse. A genoux, la tête cachée dans mes deux mains, je semblais prier tandis que toutes les puissances révoltées de mon être se soulevaient en moi. Et pourtant ce mariage s'accomplit au milieu de la joie de tous et sous les bénédictions du prêtre. Dieu n'intervint pas pour l'empêcher, le soleil continua de répandre à flots ses rayons sur nous, et personne ne soupçonna mon désespoir.

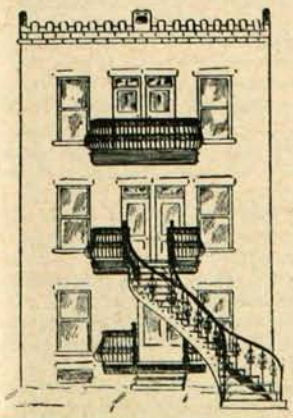
Le reste du jour s'écoula dans les préparatifs du bal pour le soir. L'hôtel et le jardin furent splendidement illuminés. Louise avait, sous les diamants dont elle était chargée, un éclat vraiment surnaturel; son regard ot son sourire étincelaient. Je n'ai gardé de cette fête qu'un souvenir confus; je circulais parmi les groupes comme une somnambule, sans voir et sans penser.

Vers la fin du bal, je me retirai, brisée, dans un coin du boudoir, de ce même boudoir où Robert un soir m'avait fait l'aveu de son amour, et là, seule, cachée à demi par d'immenses vases de fleurs, oubliée de tous, au bruit de la fête, je me retraçai cette scène rapide et funeste. De quel espoir insensé mon âme s'était un instant enivrée! Etait-il donc vrai que tout était perdu, perdu sans retour, et que je l'avais voulu? Ma tête s'égarait; tout ce qui m'entourait m'apparaissait comme revêtu de deuil, et la valse, qui entraînait dans son tourbillon un flot de couples joyeux, retentissait dans mon cerveau malade comme un air funèbre; mes artères battaient avec violence, et il me semblait entendre le bruit répété des cloches. Au milieu du nuage qui s'épaississait sur mes yeux, j'aperçus mon oncle, qui me cherchait; je fis un effort pour aller vers lui, mais je ne parvins pas à me lever. — Qu'as-tu donc, ma fille? me dit il; tu parais souffrante?..... C'est la fatigue, n'est-ce pas?

— Oui, la fatigue..... balbutiai-je sans savoir ce que je disais.

— Il faut aller te reposer; tu ne te soutiens plus. Aussi bien cette rude journée est passée, bien passée, grâce à Dieu, et nous allons te gâter, maintenant; tu t'es donné tant de peine, tu as été parfaite, adminable.....

Il me semblait que j'allais mourir.— Ecoute, ma fillette, dit-il en baissant la voix, Louise est bien fatiguée aussi, la pauvre petite! Va, ma bonne Madeleine, lui tenir



Atelier: Tel. St-Louis 8328.
Résidences: Tél. Calumet 52 W.
" " St-Louis 1645 J.

1698 RUE ST-DENIS
MONTRÉAL

Mauborgne, Faustin & Cie

FORGE GÉNÉRALE

Entreprise de travaux en fer forgé.

Spécialité d'escaliers, balcons, clôtures, marquises, échelles de sauvetage, grilles, entourages d'élévateurs, etc.

Ouvrage garanti. Commandes promptement exécutées.

lieu encore une fois de mère qu'elle n'a plus. Emmène-la, et conduis-la chez elle.

Je n'eus pas la force de répondre; cependant j'en trouvai encore pour obéir. J'appelai Louise, et la conduisis jusqu'au seuil de son appartement; mais là une puissance invincible m'arrêta: je voulus qu'elle entrât seule dans ce royaume où seule elle devait régner, et que rien de moi n'y pût pénétrer, pas même le fugitif parfum de mon bouquet. Je l'embrassai et m'enfuis dans ma chanbre, où je tombai sans connaissance.

La nuit, une maladie grave se déclara; pendant plusieurs semaines j'eus presque constamment le délire, et dans mes rares instants lucides j'étais obsédée par la crainte d'avoir trahi mon secret; mon oncle et Louise ne me quittaient guère: au sortir de mes crises je les trouvais toujours près de moi, épiant les symptômes du mal. Deux ou trois fois aussi il me sembla voir Robert. Quand je revenais à moi, et que je rencontrais leurs yeux inquiets fixés sur les miens, loin de leur être reconnaissante, je m'irritais d'avoir tant de témoins des transports de mon esprit. La douleur, les larmes de ceux qui m'entouraient ne me touchaient pas: elles m'annonçaient le danger sans que j'en fusse émue; je voyais la mort approcher sans éprouver ni plaisir, ni regret. Au milieu des symptômes d'une dissolution prochaine, une seule idée me restait, c'est que j'aimais Robert et que je devais le taire éternellement.

La maladie diminua, mais la crainte d'avoir parlé dans mon délire m'était insupportable. J'interrogeai ceux qui m'entouraient; j'observai surtout mon oncle et Louise, croyant toujours saisir sur leurs visages quelque expression inaccoutumée, quelque signe révélateur. Je commençai sans fin mes investigations avec cette ténacité et ces ruses particulières aux monomanes. Ils ne comprenaient rien à ma singulière préoccupation, et me répondaient avec une complaisance infatigable, n'accusant que la fièvre du désordre de mes facultés. J'eus beau les interroger ensemble ou séparément, tourner et retourner leurs réponses, essayer mille manières de les surprendre, je ne découvris rien, et je finis peu à peu par me rassurer. Aussitôt que je pus me lever, les médecins conseillèrent de me transporter à la campagne.

On était arrivé au mois de septembre. Ce fut par une belle et tiède journée que nous partîmes pour Ville-Ferny. Mon oncle retenu par des affaires, ne devait nous rejoindre que le lendemain; Robert prit les devants dès le matin. Il nous attendait au perron quand nous arrivâmes le soir, vers sept heures. On avait, par son ordre, dressé le couvert dans le petit salon de travail qui précédait ma chambre à coucher. Je remarquai qu'on avait rempli les jardinières de mes fleurs préférées. On apporta le souper. Robert et Louise renvoyèrent les domestiques et prirent plaisir à me servir eux-mêmes. Cette soirée est parmi les plus belles dont j'ai gardé mémoire.

Plusieurs semaines s'écoulèrent dans un état de délicieuse langueur: ma faiblesse m'ôtait la faculté de penser, de me souvenir. Peu à peu cependant, les forces revinrent, et avec elles un sentiment aigu de mon existence. Je commençai à observer: tout naturellement ce furent Louise et Robert qui fixèrent d'abord mon attention; ils me semblèrent l'un et l'autre parfaitement heureux. J'essayai de m'en réjouir; mais j'eus à lutter souvent contre des accès d'amer découragement.

Ce fut dans ces dispositions que je revins à Paris. Louise et Robert, jeunes et beaux tous les deux, furent fêtés et recherchés du monde élégant: chaque soir, de nouveaux plaisirs les enlevaient à la famille. Je voulus d'abord les suivre; mais cette vie bruyante et banale me fatiguait sans me distraire, et j'y renonçai bientôt. C'est ainsi qu'obstinément repliée sur moi-même, je passai mes longues soirées d'hiver dans la contemplation de mon mal. L'altération visible de ma santé inquiéta ceux qui m'entouraient. Tous redoublèrent de soins; mais la source du mal était inconnue et profonde, et leurs efforts demeurèrent stériles.

Le printemps reparut; les salons se fermèrent tour à tour, et la campagne rajeunie attira de nouveau ses hôtes inconstants: moi seule, je ne changeai pas. J'allais et venais, j'agissais, je riais même; mais l'âme était absente. Tandis que mes forces semblaient renaître dans la paix embaumée des champs, au souffle rafraîchissant d'un air plus pur, mon être moral se dissolvait rapidement, aux prises avec ma secrète et unique pensée: les instincts égoïstes qui dorment dans l'âme se dressaient chaque jour plus mollement combattus, et pervertissaient à mon insu ma volonté. Moi, qui m'étais si follement complu dans le silence de mon sacrifice, je m'abandonnais maintenant aux plus lâches regrets. L'orgueil seul me restait: c'est au moment où je le sentis prêt à me trahir à son tour, c'est alors que je compris à quel degré d'abaissement moral j'étais pas à pas descendue.

V

Un jour, j'avais fait à cheval une assez longue promenade en compagnie de Louise et de Robert, et nous revenions au pas, sans nous presser. Je leur avais laissé prendre les devants, et les suivais à quelque distance. Depuis longtemps déjà je m'imaginais que Robert, après avoir cru m'aimer, s'était pris pour moi d'une aversion véritable; je remarquais qu'il me fuyait. Plusieurs fois je l'avais surpris me regardant avec une expression si sombre que j'en avais été saisie; mais il avait aussitôt détourné les yeux avec impatience. Il me semblait d'ailleurs qu'il était plus tendre, plus expansif avec sa femme, s'étudiant à multiplier près d'elle les preuves de son affection. Aussi était-ce avec intention que j'étais restée en arrière, mettant autant de soin à l'éviter qu'il en mettait à me fuir. Avant de rentrer dans le parc, il fallait traverser un petit pont fort raide, jeté, à une grande hauteur, sur la voie du chemin de fer. Robert venait de le franchir ainsi que Louise; j'allais m'y engager à mon tour, quand mon cheval, effrayé peut-être par le sifflement d'une locomotive qui approchait, fit un brusque écart. Je voulus le ramener et l'obliger à passer, mais il se cabra en se renversant contre le parapet du pont et j'allais sans nul doute être précipitée, quand Robert accourut, saisit le cheval à la bride et le maintint d'une main ferme. En cet instant, l'expression de son visage me frappa; il avait pâli, et il me sembla que ses lèvres frémissaient de colère. — En vérité, dit-il, on dirait que vous voulez vous tuer et que vous prenez plaisir à nous voir trembler pour vous.....

Louise, effrayée, me reprocha mon imprudence.—Tu es une enfant, lui dis-je, suis-je jamais tombée? Laisse à d'autres ces frayeurs ridicules. — Robert entendit ces mots, mais il ne les releva pas, et nous rentrâmes silencieusement au château.

Le soir, quelques voisins de campagne dînaient à Ville-Ferny, et je me rappelle qu'on parla d'une aventure scandaleuse qui occupait tout Paris. — Une jeune femme riche et belle, tenant par sa naissance aux plus nobles maisons du faubourg Saint-Germain, venait de s'enfuir avec son amant. La fureur du mari, le désespoir de la famille, tout était raconté, détaillé. Nous avions autrefois connu cette jeune femme, et ce drame de famille nous causa une impression douloureuse. Ce qui aggravait encore la faute de Charlotte de L..... c'est qu'elle avait un enfant, une petite fille de quelques mois, dont les sourires auraient dû l'arrêter au bord de l'abîme. Aussi n'était-ce de tous côtés qu'une ardente réprobation; Louise elle-même osait à peine lui chercher des excuses. Pour moi, je gardais le silence; humiliée par de secrètes défaites, je ne me sentais le courage de condamner personne. J'écoutais toutes ces voix indignées, et j'enviais à ces femmes le calme de leur conscience, qui leur donnait le droit de juger et de flétrir.

Peu à peu la conversation dévia, comme il arrive toujours en pareille circonstance, et l'on entama une grande discussion sur le mariage; quelques hommes soutenaient que c'était une institution contre nature, presque immorale, et qui rapetissait l'âme humaine en restreignant sa liberté. Les femmes et Louise surtout défendaient avec vivacité la cause contraire. Tous les lieux communs en usage dans ces sortes de querelles furent mis en avant de part et d'autre. — Il n'y a de vraie dignité, disaient les uns, que dans l'union de deux êtres attachés l'un à l'autre par le lien idéal d'un amour partagé; quant à ces époux maussades, résignés de mauvaise grâce, ils n'inspirent et ne méritent aucun égard; ils sont grotesques, voilà tout.

— Quoi ! s'écriait Louise, ne voyez-vous aucune grandeur dans cette téméraire promesse d'aimer toujours, d'aimer pour la vie, pour l'éternité, dans cet abandon sans retour, sans arrière-pensée? Cela n'est-il pas plus noble, plus digne de respect que cette prudence mesquine qui calcule si savamment les hasards de l'inconstance?

— Ma chère enfant, répondait en souriant M. de Chervière, l'un de nos voisins, qui peut promettre de bonne foi qu'il ne changera

PARFUMS MOUILLERON, (Paris)

MEDAILLE D'OR, DIPLOME D'HONNEUR

"Royalis Flore", - "Secret de Femme", - "Mon Béguin"

Lotions, Poudres, Eaux de Toilette, Crême, Savons, Etc.

Dans les pharmacies et magasins à rayons. Echantillons parfums ou poudres, 35c chacun en écrivant à

A. SORIGNET, Dépositaire - 432, Duluth Est, MONTRÉAL

jamais? Autant vaudrait jurer de ne point vieillir.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Wall? demanda tout à coup la douairière de Briare.

Robert, qui jusqu'alors n'avait point pris part à la conversation, tressaillit en s'entendant interpeller, et j'attendis avec quelque émotion sa réponse.

— Je pense, dit-il, qu'il n'y a dans ce monde qu'une chose grande et vraie, c'est l'amour. Heureux ceux que la société unit quand le coeur le désire ! mais heureux aussi ceux qui savent aimer malgré les obstacles, et les contradictions ! La vérité c'est l'amour; le reste est pure convention. — Et, se tournant vers sa femme: Vous aimerais-je moins, mon enfant, aurais-je pour vous moins de respect, si vous aviez sacrifié famille, honneur et repos pour moi? Si, condamnée par tous, vous vous étiez jettée, confiante et résolue, dans mes bras, croyez-vous, Louise, que vous me seriez moins chère?

— Voilà, mon cher Robert, dit en riant mon oncle, des principes de morale que je ne vous conseillerai pas de transmettre à vos enfants.

— Mes fils sauront bien les trouver d'eux-mêmes, n'en doutez pas. Quand même ma sagesse vieillie parlerait un jour un autre langage, s'ils ont le coeur sincère, ils penseront comme moi.....

— S'ils sont sincères, m'écriai-je malgré moi, s'ils ont le courage de regarder en eux et autour d'eux, ils sauront vite que l'amour n'est que le rêve de la vie, si plutôt il n'en est pas l'éternel mensonge. Et s'il m'était permis de guider un jour vos fils, Robert, je leur dirais, moi: Ne croyez pas à l'amour, mais faites-y croire les autres; ne donnez pas votre cœur et gardez-vous d'oublier les trompeuses paroles dont vous aurez bercé quelque âme ingénue; d'autres encore s'y laisseront prendre. Ne vous attardez pas à regarder en arrière; jouez sans remords l'éternelle comédie de votre passion; faites aujourd'hui les serments que vous faisiez hier. Ne gardez du passé que le souvenir de vos triomphes; tant pis pour qui les paye de ses larmes ou de sa vie!

— Tudieu! quelle harangue! s'écria mon oncle en riant.

— Ma chère, dit Mme de Chervière, votre thèse n'est pas neuve; elle traîne dans tous les mauvais romans, et franchement elle est un peu passée de mode pour de jolies lèvres roses comme les vôtres.

— Eh! mademoiselle, dit galamment M. de Chervière, laissez-nous vous assurer que l'amour existe; veuillez nous croire sur parole en attendant qu'un autre, plus haureux, soit admis à vous le prouver. Votre jeune misanthropie n'a pas le droit de contredire notre expérience.

— Mon Dieu, messieurs, repris-je, je ne demande pas meiux que dé vous croire; mais regardez autour de vous. Qui donc sait aimer? Est-ce Charlotte de L..... par exemple? Mais qui aime-t-elle? Son mari ou son amant? Avant de répondre, laissez passer un an sur sa fuite, moins encore peut-être. Et vous, messieurs, vous maudissez le mariage, et vous trouvez la vie trop longue pour qu'un seul amour puisse la remplir? Je n'ai pas d'expérience, dites-vous? soit; mais j'ai regardé autour de moi, j'ai écouté. j'ai compris. Est-ce ma faute? Et, si vous ne savez pas aimer, est-ce que je vous accuse? Je vous plains, voilà tout. Le monde est vieux et a tout usé; nous naissons vieux, et nous trouvons toutes choses finies. Le nom seul des choses nous reste, triste héritage: on parle d'amour, mais personne n'aime.

— Et moi? dit tout doucement Louise.

Je tressaillis; je l'avais oubliée.

— Toi, oui, toi seule, répondis-je après un court silence: et je sortis du salon, laissant chacun fort scandalisé de cette liberté de tout dire que m'accordait mon oncle.

J'allai m'asseoir sur un banc de la terrasse, et je donnai libre cours à mes larmes.

— C'est blasphémer que de nier l'amour quand on aime, Madeleine! me dit Robert, qui s'était approché sans que je le visse, et qui s'assit près de moi. Avez-vous songé à ce qu'aurait souffert celui ..... dont vous m'avez parlé un jour..... celui que vous aimez, s'il vous avait entendue tout à l'heure reniant sa foi et brûlant ce que votre cœur adore?

— Vous prenez trop de soin pour lui; rassurez-vous, répondis-je. Celui que j'aime ne s'inquiète guère de moi, je vous jure; il est heureux, il m'oublie.

— Vous l'aimez donc toujours? dit-il tout bas.

— Si je l'aime? m'écriai-je avec désespoir; mais j'en meurs!.....Vous ne le voyez donc pas? Personne ne le voit, personne ne le comprend. Ah! que ne suis-je déjà un atome de cette poussière que je foule à mes pieds!.....

— Madeleine, on ne doit pas parler de la mort à votre âge.

— C'est égal, repris-je amèrement; il faut rire; n'est-ce pas? et ne pas importuner les heureux..... Qu'ai-je fait pour tant souffrir?.. Mais la paix se fera un jour, bientôt, je le sens.....Peut-être alors comprendrez-vous, Robert, de quoi l'on meurt à mon âge.....

Je m'arrêtai éperdue devant le regard qu'il attacha sur moi, et je m'enfuis dans ma chambre. — Qu'ai-je fait? me dis-je en tombant sur mes genoux, écrassée par la honte; me suis-je trahie? En suis-je donc à ce point d'abaissement?.....Ah! ce regard, il me brûle; si je pouvais l'effacer de tout mon sang! Cœur misérable, tu t'es livré.....Eh bien! il faut fuir, partir à tout prix. Je ne m'exposerai pas à rencontrer de nouveau ces yeux.....

Je réfléchis quelque temps, puis, prenant une résolution soudaine, je me levai, et j'écrivis au docteur Bruneau, que je connaissais depuis mon enfance et qui m'aimait comme un père: "J'ai besoin de vous; venez!" Je me couchai, bien décidée à garder la chambre le lendemain et les jours suivants, jusqu'à ce que j'eusse arrêté un plan de conduite.

Le lendemain, de très bonne heure, le docteur arriva. Il recula en m'apercevant.

— Vous le voyez, dis-je en lui tendant la main, je m'en vais de ce pas au cimetière.

— Que se passe-t-il donc? dit-il en me faisant asseoir à ses côtés. Ce changement est incroyable; avouez tout de suite que vous avez commis quelque imprudence, ou bien vous me cachez un gros chagrin?.....Dites-moi la vérité.....

— Rien, docteur, rien de tout cela.

Il me regardait en secouant la tête, tandis que ses doigts comptaient les folles pulsations de mes artères.

— Venez, docteur, dis-je brusquement; si vous voulez me sauver, vous le pouvez. Cela ne dépend que de vous.....Dites un mot, et votre Madeleine revient à la santé.

— Voyons! Qu'est ce que c'est?.....Quelque folie?

— Oui, une folie, mais une folie inoffensive, qui ne fera de mal à personne.....Je voudrais voyager.....Ne riez pas, docteur; ce que je dis là est la vérité même. L'ennui me tue, il dévore mes jours et mes nuits, — un ennui lourd comme le plomb, voyez-vous..... Vous ne connaissez pas cette maladie-là, vous!

— Si, si, elle a un vilain nom, ma pauvre Madeleine.

— Ah! la maladie est plus laide que le nom, croyez-le. Docteur, si vous êtes mon ami, vous persuaderez à mon oncle de m'emmener, n'importe où, pourvu que ce soit bien loin, en Espagne, en Italie, en Chine, si vous voulez.

— Allons! allons! la chose n'est pas impossible, et le moyen n'est pas mauvais.

— Oui, mais, docteur, il faut que ce soit tout de suite; je ne veux pas rester ici quatre jours; je serais morte avant.....

— Quel volcan! Et pourquoi n'arrangez-vous pas cela vous-même avec votre oncle?

— Ah! mon bon ami, c'est que ce n'est pas tout encore..... Il faut persuader aussi à mon oncle que ce voyage, nécessaire pour moi, serait funeste à Louise.

— Mais non; je ne peux pas dire cela. Louise est fraîche comme l'aurora, et se porte à merveille. D'ailleurs, je la connais, et rien au monde ne pourrait la décider à vous laisser partir sans elle, souffrante comme vous l'êtes.

— Voilà ce que je craignais, m'écriai-je avec découragement; eh bien! renonçons à cela. Autant rester ici et en finir tout de suite.

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE, 35, RUE SAINT-JACQUES, -Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien.-

Capital souscrit: $500,000. **Reserve et Profits non distribués: $164,594.79.**

Fonds administrés: $12,337,862.91

Administration de Successions
de Fidéi-commis
de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites.

VOUTES DE SURETÉ

ASSURANCES:
Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

DIRECTION:

MARTIAL CHEVALIER, Directeur Général. J.-THEO. LECLERC, Secrétaire.

— Mais, mon enfant....

— Tenez, docteur, repris-je avec effort, pensez de moi ce que vous voudrez, que je sois une mauvaise âme, une ingrate, que sais-je ? mais c'est elle, c'est Louise, puisqu'il faut l'avouer enfin, c'est ma sœur dont la présence me tue. Vous ne soupçonnez pas ma misère, n'est-ce pas? Ah! je suis bien malade, mon bon docteur. Oui, Louise, ma chère Louise, que j'aimais tant autrefois, je ne veux plus la voir.....

— Que dites-vous, Madeleine? Louise est-elle donc changée pour vous ?

— Plus tendre, plus parfaite que jamais Je vous fais horreur ? Si vous saviez ce que ce mal odieux m'a fait souffrir, vous auriez pitié de moi....Faites-moi partir; je reviendrai guérie.

Je pleurais, il s'efforça de me calmer, et alla trouver mon oncle. Je ne sais ce qu'il dit à Louise; mais le soir même nom oncle m'annonça que nous partirions tous les deux dans quelques jours pour l'Italie.

VI

Je commençai tout de suite mes préparatifs de voyage, mais sans quitter la chambre; Louise était avec moi. Je craignais que Robert ne demandât la permission de me voir; il n'en fit rien, et je lui en sus gré.

Nous atteignîmes ainsi le 2 septembre. Il avait été décidé que le soir même Robert et Louise quitteraient Ville-Ferny et iraient m'attendre à Paris, où je devais les rejoindre avec mon oncle dans la matinée du lendemain. Nous partions pour l'Italie deux jours après. Je n'avais donc plus que quelques heures à demeurer à Ville-Ferny, et Louise insista pour que cette dernière journée fut passée en famille. Mon départ était si proche, que je me crus assez forte pour revoir Robert, et je cédai. Quand j'entrai au salon, appuyé sur le bras de mon oncle, il était assis dans l'embrasure d'une fenêtre. Il leva la tête au bruit de mes pas.

J'arrivai, décidée à ne montrer que la joie du départ jusqu'à ce qu'il en vint à douter de ce qu'il avait cru comprendre. Mon oncle me conduisit vers la fenêtre où se tenait Robert, et m'installa doucement dans un grand fauteuil.

— Vous sentez-vous mieux ? me demanda Robert, quand je me fus assise, et que Louise eut mis à ma portée des livres et ma broderie; vous semblez bien faible pour vous mettre en voyage.....

— Je suis plus forte que je ne le parais, répondis-je d'une voix assez ferme; le changement d'air d'ailleurs et la distraction me remettront vite..... Nous ferons de longues courses à pied dans les montagnes, n'est-ce pas, mon oncle ?

— Dans moins de huit jours, Madeleine aura escaladé le Mont-Blanc, répondit-il en souriant.

Nous nous mîmes alors à tracer tous ensemble l'itinéraire de notre voyage à travers les Alpes et l'Italie; d'après nos projets de séjour dans diverses villes, nous ne devions pas arriver à Naples avant cinq mois.

— Et après que ferez-vous? demanda Robert avec hésitation.

— Après ? dit mon oncle. Madeleine veut m'emmener en Afrique, en Asie, je ne sais où, à la recherche du soleil. Pourquoi ne ferions-nous pas le tour du monde ?

— Nous permettrez-vous du moins d'aller vous embrasser à Naples, quand vous prendrez votre vol vers l'Orient ? dit Louise.

— Si vous êtes bien sages..... nous verrons, répondit mon oncle en nous quittant pour faire sa promenade de chaque jour. Il proposa à Robert de l'accompagner, mais celui-ci refusa.

Louise, très occupée de mes derniers apprêts de voyage, dont elle voulait m'épargner la fatigue, allait et venait, donnant des ordres sans cesser de causer avec nous. Il vint un moment néanmoins où elle fut obligée de monter dans sa chambre pour écrire quelques lettres, et nous nous trouvâmes seuls, Robert et moi. Autour de nous, dans les clairs rayons du soleil, quelques insectes bourdonnaient joyeusement, et les profondeurs du ciel, un peu pâli par l'approche de l'automne, invitaient à la confiance et à la paix.

—Quand nous reverrons-nous ? murmura Robert.

—Mais.... demain, repliquai-je en essayant de sourire.

—Oui, et après ?

Je n'eus pas le courage de répondre. Il me regardait tristement, sans détourner les yeux, comme s'il eût voulu graver l'un après l'autre mes traits dans ma mémoire.

Puis, se penchant tout à coup vers moi et relevant les yeux:—C'était donc moi ? dit-il si bas que je l'entendis à peine; c'était moi que vous aimiez, Madeleine, et vous partez, et nous sommes séparés à jamais!

J'aurais voulu protester, que mes lèvres glacées m'en eussent ôté le pouvoir; mais je voyais trop bien qu'il possèdait mon secret pour tenter de le défendre. Je me couvris le visage de mes mains.

— Pourquoi détourner la tête ? reprit-il. Pourquoi me cacher vos pleurs ? A quoi bon nous tromper encore ? Pourquoi donc n'avoir pas parlé avant que tout fût irréparable? Nous aurions été si heureux!..... Je vous ai tant aimée!..... Si vous aviez su combien je vous aimais, vous n'auriez pas osé faire ce que vous avez fait. Ah! cruelle et adorée, à quel dieu inconnu avez-vous sacrifié ma vie avec la vôtre ? Quelle fausse grandeur vous a séduite ?

Il s'était laissé glisser à mes genoux. Moi, je pleurais; mes larmes s'echappaient sans secousse comme d'une source trop pleine, et tombaient goutte à goutte sur ses cheveux.

— Quand je songe, continua-t-il, que vous allez partir, que je ne vous verrai plus, et qu'à l'abîme qui nous sépare vous allez ajouter le supplice de l'absence, je suis prêt à vous maudire..... Le jour où vous m'avez dit que vous en aimiez un autre, j'ai cru qu'une souffrance égale à celle-là ne m'atteindrait plus en ce monde; mais je me trompais. C'est à mesure que la lumière s'est faite, quand des mots sans suite, échappés au délire, qui n'avaient un sens que pour moi, m'ont mis sur la trace de votre héroïque folie, c'est plus tard, quand j'ai vu votre beauté pâlir dans les regrets, quand votre grandeur et surtout votre faiblesse m'ont été révélées, c'est alors, Madeleine, que j'ai appris ce que c'est que souffrir. Et j'ai dû me taire, j'ai refoulé mon désespoir; je voulais être digne de vous, le ciel m'en est témoin..... Si je parle en ce moment, Madeleine, c'est que mes forces m'ont trahi, c'est que mon courage est vaincu comme le vôtre. Je vous adore, et je vais vous perdre..... Ah! laissons une fois au moins nos larmes et nos cœurs se confondre..... Madeleine, n'est-ce pas que vous m'avez bien aimé ?

— Robert, par pitié! m'écriai-je douloureusement, je suis lâche; mais ne vous faites pas une arme de ma faiblesse pour m'enlever le peu qui me reste de ma propre estime. Laissez-moi quitter cette maison sans remords. Que le souvenir de cette heure ne s'élève pas un jour entre Louise et moi!..... J'en appelle à votre honneur.....

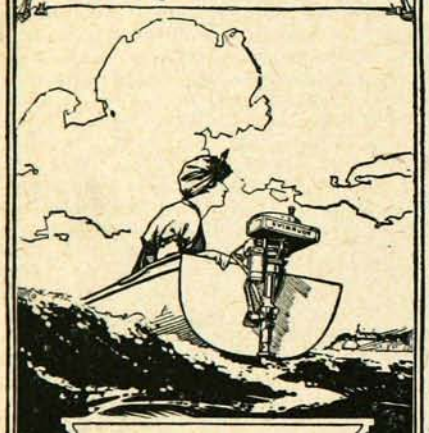
Je voulais me dégager de son étreinte; mais il me retenait avec force. — Ne me repoussez pas, disait-il; mon respect est profond. Vous ai-je jamais offensée par un mot ? Ne me suis-je pas fait violence à chaque minute de ma vie ? N'ai-je pas mis la froideur dans mon regard, l'indifférence dans mon sourire, à tel point que vous avez été jalouse, pauvre enfant ? Oh! ne niez pas; j'ai tout lu heure par heure, tout entendu soupir par soupir, et chaque jour vous m'êtes devenue plus chère.... Laissez-moi un instant à vos pieds; ne m'enviez pas ce triste et dernier bonheur, le seul que vous puissiez me donner, le seul que je veuille vous demander.

— Robert, au nom du ciel, laissez-moi! N'entendez-vous pas ? Il y a quelqu'un là, sur cette terrasse.....

Je m'étais levée, pâle d'effroi, car j'avais cru saisir uu léger bruit de branches froissées près de la fenêtre, et il m'avait semblé voir passer nue ombre sur le rideau.

—Il n'y a personne, vous vous trompez, dit Robert en me forçant à me rasseoir.

POURQUOI RAMER ?



LE MOTEUR

EVINRUDE

Supprime la rame — Se pose sur votre chaloupe ou canot, en un instant. Fonctionnement simple et positif — Femmes et enfants peuvent s'en servir en toute sécurité.

Indispensable, à la campagne

120,000 MACHINES EN USAGE

Catalogue en Français sur demande.

Vendu par

E. DROLET

Spécialiste en moteurs marins.

Chambre 311-R.

137 Mc Gill MONTREAL

— J'ai entendu pourtant, répétai-je avec terreur. Si c'était Louise, ô mon Dieu! ou seulement quelque domestique!.....

— Chère folle! comme vous tremblez! dit-il après avoir, pour me calmer, parcouru de l'œil toute la terrasse. — Quel mal croyez-vous donc avoir fait? Votre âme est pure comme le ciel.

— Vous étiez à mes pieds, Robert!.....

— Que craignez-vous donc? Il n'y a jamais personne à cette heure de ce côté du château. Voyons, souriez-moi; ce regard effrayé me fait trop de peine. Avez-vous songé, Madeleine qu'un jour viendra où nous pourrons nous revoir sans péril, où nos cœurs auront vieilli? Croyez-vous que ce soit possible, dites? Croyez-vous vraiment que nous puissions jamais nous serrer la main sans frémir et nous raconter l'un à l'autre les orages de notre vie, comme deux voyageurs échappés au naufrage? Ah! vous ne l'espérez guère, n'est-il pas vrai, Madeleine? Et vous avez raison de me fuir. Vivre l'un près de l'autre sans être l'un à l'autre, est-ce que cela se peut? Nous lutterions quelque temps, puis un beau jour je vous prendrais dans mes bras, et je vous emporterais dans mon pays à demi sauvage; j'irais cacher mon bonheur au plus profond de nos forêts.... Ah! Madeleine quel rêve! S'il était temps encore!.....

Il continua de parler ainsi, tantôt à demi calmé, tantôt entraîné par sa fougueuse nature, mais soumis pourtant à notre rude destin.

Le jour tomba peu à peu, et l'heure de diner arriva. Mon oncle n'était pas rentré. Il était parti tard à cheval, nous dit le valet de chambre, et avait recommandé qu'on ne l'attendit point pour se mettre à table, parce qu'il avait à terminer le soir même une grave affaire. Pierre ne put pas nous dire de quel côté il s'était dirigé, et nous fûmes un peu étonnés de cette affaire si grave qui l'éloignait de nous si inopinément.

On sait que Louise et Robert partaient le soir même pour Paris. Louise était toute triste de ne pas voir son père et de ne pas l'embrasser avant de quitter Ville-Ferny. — Il faut qu'il ait eu quelque sérieuse contrariété, disait-elle en montant en voiture; gronde-le bien fort de ma part.... A demain, Madeleine! comme les chevaux partaient, en m'adressant un baiser de sa petite main blanche. Pauvre chère Louise, elle ne se doutait guère, et moi non plus, je ne le croyais pas, que nous nous étions embrassées pour la dernière fois, et que je ne devais plus la revoir!

Je la suivis longtemps d'un œil rêveur, même après que la calèche eut disparu dans les détours du parc; j'écoutai longtemps le bruit des roues et le pas des chevaux, qui allaient s'éteignant peu à peu: la fraîcheur et le silence de la nuit m'avertirent enfin que l'heure d'entrer était venue. J'attendis mon oncle très avant dans la soirée, mais il ne revint pas; cela me peéoccupa, quoique je fusse loin de soupçonner la catastrophe que préparait son absence. Quand la fatigue m'obligea de me coucher, je recommandai à la femme de chambre de me prévenir aussitôt que mon oncle serait de retour. Bientôt je m'assoupis, et je ne sais si je rêvais ou si je l'entendis réellement rentrer; mais la réalité se confondit avec le rêve, et mon sommeil était si profond que je ne parvins pas à m'éveiller. Dieu m'accorda cette trêve entre les douleurs du passé et le coup qui m'attendait à mon réveil.

VII

Au moment de retracer ce qui va suivre, je me sens faiblir. Quand je songe à ce qu'aurait pu être ma vie, si cette chose ne fût pas arrivée, la révolte et le désespoir étouffent presque mes remords. Oui, à ce moment encore, je le déclare, mon cœur était pur malgré ses défaillances; je n'avais plus la force de combattre, il est vrai, mais j'avais la volonté de fuir.

Quand j'ouvris les yeux après quelques heures de ce calme sommeil que je ne connais plus, les rayons du soleil matinal glissaient dans ma chambre à travers les rideaux; des bruits vagues, des allées et venues discrètes qui annoncent le réveil d'une maison quand les maîtres dorment encore, arrivaient jusqu'à moi sans que je cherchasse à m'en rendre compte: je m'efforçai de prolonger cette demi-torpeur bienfaisante, et de m'attarder dans une dernière rêverie avant de m'avouer à moi-même que le soleil avait lui, car depuis longtemps chaque jour nouveau m'apportait tant de peines que je le redoutais instinctivement comme un ennemi. Tout à coup le bruit d'une voiture roulant sur le sable et le pas d'un cheval s'éloignant au grand trot me tirèrent de ma somnolence; je sautai hors du lit et courus à la fenêtre assez tôt pour voir la voiture disparaître au tournant d'une allée, mon oncle lui-même conduisant, et Pierre, son valet de chambre, à côté de lui. Ce fut comme une vision rapide, et je restai quelque temps immobile, cherchant en vain à me rendre compte de ce départ matinal. Enfin je sonnai. — Mon oncle est donc sorti? dis-je à la femme de chambre.

— Oui, mademoiselle, monsieur a laissé cette lettre, et Pierre reviendra tout à l'heure prendre les ordres de mademoiselle.

Je la congédiai d'un signe, et, m'asseyant sur le bord du lit, j'ouvris la lettre. Plusieurs billets de banque s'en échappèrent, mais je ne les vis que longtemps après. Dès les premiers mots, j'étais restée comme frappée de la foudre, recommençant chaque phrase sans arriver à en saisir le sens: ce que je comprenais pourtant, c'est que j'étais perdue Voici cette lettre, telle que la colère et l'indignation l'avait dictée à mon oncle; elle était datée de la veille.

"Je sais tout, j'ai tout compris enfin! Je vous ai surprise tantôt et si je ne vous ai pas sur l'heure écrasés misérablement tous les deux, c'est que j'aurais tué Louise en vous frappant. C'est pour elle seule que je veux épargner votre complice, mais vous, que j'aimais comme une fille et qui trahissez votre sœur, je ne veux plus vous voir. Etait-ce le caprice ou le remords qui vous avait décidée à ce long voyage? Quelque honte vous était-elle venue enfin de tromper ceux qui vous aimaient et qui se livraient à vous sans défiance?

"Vous quitterez Ville-Ferny ce matin même, et vous ferez connaître à mon notaire le lieu de votre retraite; il aura soin que vous puissiez vivre à l'abri de toute gêne et honnêtement, s'il se peut; mais lui seul, lui seul, entendez-vous, doit être informé de ce que vous deviendrez. Que Louise, que son mari l'ignorent à jamais!..... Ceci, je l'exige, Mademoiselle, au nom de tout ce qui doit vous être sacré: la mémoire de votre mère, votre sœur innocente, un reste d'honneur, qui survit peut-être encore à votre chûte.

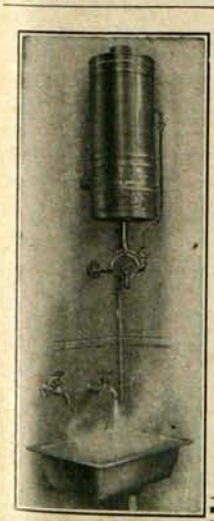
"Louis de Livoy"

Et en *post-scriptum* il ajoutait:

"Epargnez-vous toute tentative de justification; je dois vous prévenir que vos lettres seraient brûlées sans être ouvertes."

Je ne sais combien de temps je restai attérée, sans pensée et sans larmes.

Je fus arrachée à ma torpeur par l'arrivée de la femme de chambre. Elle venait me prévenir que Pierre attendait mes ordres. — Qu'il monte quand je sonnerai! — dis-je avec une sorte d'égarement. Je m'habillai en toute hâte, et, prenant une plume, j'écrivis à mon oncle les choses incohérentes qui me



"PRESTO"

APPAREIL CHAUFFANT L'EAU
INSTANTANEMENT

Suppression du réservoir. *Suppression des allumettes.* *ÉCONOMIE de gaz, de temps.*

DÉMONSTRATION SUR DEMANDE.

THE PRESTO MANUFACTURING CO.

Tél. EST 4430 340, RUE AMHERST, MONTRÉAL

vinrent à l'esprit, dans cette heure de défaillance. "Oui, j'ai souffert, j'ai lutté, j'ai aimé et je me suis trahie, disais-je. Je voulais que Louise fût heureuse; je lui ai sacrifié mon bonheur, mon amour, ma vie entière, et puis j'ai tout perdu dans une heure de faiblesse. Robert m'aimait, et je l'ai repoussé pour le donner à Louise; j'ai assisté chaque jour au spectacle de leur bonheur, j'ai vécu près d'eux la mort dans l'âme et le sourire aux lèvres, et si je voulais fuir avec vous loin d'eux, ce n'était pas devant les remords, mais devant le péril. Comment il s'est fait qu'au moment du départ mon fatal secret s'est échappé de mon cœur, je ne puis le dire..... Vous étiez là, vous avez surpris ma première faiblesse..... Dites vous-même si le châtiment n'est pas égal à la faute! Louise ignore tout et doit tout ignorer. Jamais un mot de moi ne viendra troubler sa vie ni la vôtre. Adieu. Pardonnez si je refuse vos dons: ils seraient trop lourds pour mon cœur, quand le vôtre me repousse..... Adieu, vous qui m'avez recueillie, protégée, aimée. Je ne puis croire que vous vieillirez sans moi; mon courage se brise à cette pensée."

Je ramassai les billets de banque épars à mes pieds et les joignis à cette lettre. Je choisis ensuite une petite malle où j'entassai du linge et quelques objets de toilette fort simples. De tous mes bijoux, je ne gardai que ma montre; c'était celle de ma mère: elle était bien à moi. J'avais dans ma bourse une faible somme prélevée sur mes dépenses de toilette; je la pris pour faire face à mes premiers frais de voyage, car je voulais quitter Paris à l'instant et fuir au plus loin. Je fis lentement le tour de cette petite chambre où j'avais vécu si longtemps heureuse, contemplant chaque meuble avec un attendrissement douloureux; puis j'appelai Pierre. Il prit la petite caisse que je lui désignai. Je parcourus ensuite l'un après l'autre les appartements du château, disant à chacun un adieu éternel. Dans la chambre de Louise, je m'arrêtai devant un petit portrait aux deux crayons représentant Robert en habit de chasse: un instant j'eus la tentation de détacher ce tableau et de m'enfuir avec mon trésor; mais non, rien de lui ne m'appartenait. Je sortis lentement, le regardant toujours; arrivée à la porte, je ne pouvais me décider à la franchir: il me semblait que ses yeux me rappelaient et que ses lèvres muettes s'ouvraient pour prononcer mon nom. Dans le salon, je m'assis une fois encore dans ce fauteuil où j'étais la veille quand il se tenait à mes pieds..... Enfin il fallut sortir.

Personne ne m'attendait à mon arrivée à Paris. Pierre fit approcher une voiture, et comme il se disposait à monter sur le siège:— Allez de votre côté, lui dis-je, je ne rentre pas à l'hôtel.

Il me regarda avec étonnement. — Mademoiselle n'a pas besoin de moi? Où faut-il conduire mademoiselle?

— J'hésitai un instant. — A Saint-Roch, répondis-je à tout hasard.

Il transmit mon ordre, et pendant que le cheval se mettait en mouvement, je pus le voir, immobile et comme pétrifié, me suivre d'un œil hébété..

Au premier détour de la rue, j'arrêtai le cocher et lui ordonnai de me conduire à la gare d'Orléans. Là, je dus attendre quelques heures. Le train de Bretagne ne partait que dans la soirée. Il s'ébranla enfin et m'emporta loin de Paris. Dans l'abandon et la détresse où je me trouvais, l'idée m'était venue de me réfugier provisoirement dans cette petite maison de la Roche-Yvon que Louise m'avait donnée en cadeau de noces, non pas que je la considérasse comme ma propriété définitive, car j'avais à dessein laissé mes titres de possession avec les bijoux que je tenais de la libéralité de mon oncle; mais je voulais d'abord et à tout prix mettre une longue distance entre moi et ceux que je quittais. Je pensais d'ailleurs qu'on n'aurait pas l'idée de me chercher là, en supposant que quelqu'un s'intéressât encore à moi, et les rapports de mon oncle avec la vieille femme chargée de la garde du petit logis étaient si rares qu'il devait, selon toute probabilité, s'écouler un temps assez long avant qu'il fût averti de mon apparition dans le pays. Dans l'intervalle, j'espérais bien avoir pris un parti et m'être créé des ressources.

Au milieu de la catastrophe qui bouleversait ma vie, j'étais plus calme que je ne l'avais été depuis longtemps. Devant l'injustice de ma destinée, mon cœur altier protestait; l'énormité du châtiment me rendait l'énergie. J'avais à combattre contre des obstacles matériels, la pauvreté, l'abandon. Cela me semblait chose aisée après cette lutte énervante contre une secrète passion qui grandissait chaque jour; j'éprouvais, malgré ma détresse, comme un sentiment de délivrance, et je dormais assez paisiblement lorsque le train s'arrêta à Nantes. Je me fis conduire aussitôt au bureau de la diligence pour Vannes, qui partait le soir même. Je passai une grande partie de la journée dans le bureau, assise sur des paquets, un peu effrayée de me trouver pour la première fois sans protection, regardée curieusement par les employés et heurtée par les portefaix. Aussitôt que la diligence fut chargée, je montai dans le coupé, où j'étais seule heureusement; la présence d'un être riant, respirant, agissant à mes côtés, m'eût été odieuse.

A peine arrivée à Vannes, je me procurai une voiture et me mis en route pour La Roche-Yvon. Une pluie fine et pénétrante s'étendait en épais brouillard sur la campagne; les feuilles immobiles des arbres ruisselaient silencieusement; les branches des ajoncs emmêlés de fils de la Vierge, les bruyères et les herbes étaient chargées d'une lourde rosée; des flaques d'eau brillaient au loin d'un éclat terne sur la lande brune; le ciel était bas, gris, sans profondeur. Mon guide, jeune garçon de dix-huit à vingt ans, au visage maigre, encadré de cheveux longs et plats, cachés en partie sous le chapeau de feutre à larges bords, chantait à demi-voix une chanson mélancolique sur un air monotone. Le jour tombait si vite qu'il était nuit close quand nous arrivâmes à La Roche-Yvon.

Nous eûmes beaucoup de peine à nous faire ouvrir par la vieille Marie-Anne, et plus de peine encore à lui faire comprendre qui j'étais. Elle était un peu sourde, et je serais peut-être même demeurée plus longtemps à parlementer sur le seuil, si le garçon qui déchargeait la voiture n'eût apporté de la cuisine une torche de résine enflammée. Elle me regarda un instant avec surprise, puis elle me reconnut. C'était la veuve d'un ancien fermier de mon oncle, à laquelle il avait, sur ma demande, accordé la garde de la petite maison, et la pauvre vieille femme ne savait plus comment me témoigner sa joie de me revoir. Je lui expliquai que j'avais été malade, que je venais en Bretagne pour rétablir ma santé, que je désirais ne voir personne, et que je la priais de ne pas parler de mon arrivée. Elle me demanda si mon oncle et Louise ne me rejoindraient pas bientôt; je lui fis comprendre qu'ils ne pouvaient venir maintenant: je comptais d'ailleurs ne demeurer à La Roche-Yvon que le temps de reprendre quelques forces.

Tandis qu'elle s'empressait à l'étage supérieur pour préparer ma chambre et que j'entendais ses pas, appesantis par l'âge, faire craquer le plancher mal joint, je m'assis dans la cuisine, au coin de la vaste cheminée, et je réchauffai devant une flamme claire mes membres raidis par l'humidité. Au bout d'un certain temps, Marie-Anne reparut. Ma chambre était prête. Dans un coin se trouvait un vieux lit de chêne à baldaquin paré d'étoffe de laine foncée à glands et passementeries bleuâtres; dans un autre coin, un bahut à la serrure démantelée, une table et quelques sièges de forme massive: tel était le mobilier. Un vieux miroir, au cadre richement sculpté, mais dont la dorure avait disparu, ornait la haute cheminée. Loaspect de cette chambre me plut; rien ne psuvait m'y distraire de mes graves pensée Je souhaitai le bonsoir à la vieille Marie-Anne, mais je ne dormis guère: un froid humide me pénétrait dans cette grande pièce, depuis ongtemps inhabitée. Les énormes dimensions de cette chambre, accrues encore par

La Crème glacée

"UNIC"

est "*toujours la meilleure*"

Montreal Dairy

les ténèbres et le sentiment de ma solitude, me causaient une sorte d'effroi.

Le jour parut enfin; je courus à la fenêtre. A traves les branchages de la vigne, j'aperçus le petit jardin et les plates-bandes bordées de buis.

La pluie tombait toujours. J'essayai de sortir, mais je rentrai bientôt, découragée par la boue et la brume. J'avais emporté quelques livres; je voulus lire, je ne pus fixer ma pensée, et le livre glissa de mes mains. L'incertitude de l'avenir m'oppressait: j'étais sans ressources, il fallait à tout prix m'en créer, car j'aurais mieux aimé mourir que d'avoir recours à mon oncle. Cependant ma résolution de cacher à tout jamais mon passé m'interdisait de songer à aucune de ces positions toutes de confiance où l'honorabilité personnelle et les recommandations importent autant que le savoir. Que me restait-il, si ce n'est le travail des doigts? Le courage ne me manquait pas; mais quand le soir je me retouvai dans ma grande chambre, mal éclairée par une lumière chétive, et que, jetant un regard autour de moi, je me sentis si abandonnée, si bien perdue pour tous ceux que j'aimais, quand je réfléchis que cette solitude serait éternelle, je tombai dans un indicible abattement. Au dehors, tout n'était que confusion et ténèbres. Le vent de mer, traversant la lande déserte, venait se heurter aux angles de la maison avec des sifflements aigus; la pluie, qui n'avait pas cessé durant tout le jour, tombait alors à flots. Je me tenais blottie dans le coin de la vaste cheminée, et je suivais des yeux la fumée, qui s'élevait en lentes spirales, souvent repoussée par les rafales du dehors, mais recueillant ses nuages dispersés, et montant, montant toujours.

Marie-Anne dormait depuis longtemps sans doute, car j'avais laissé fuir l'heure sans y songer, lorsque je crus entendre un faible bruit mêlé au tumulte du dehors. J'écoutai: le bruit se renouvela; c'était comme un pas léger sous ma fenêtre. Qui donc était là par cette nuit affreuse? Quelque paysan sans doute attardé dans les mauvais chemins et sans abri contre la tempête. Je m'approchai de la croisée et m'efforçai de pénétrer du regard l'effrayante obscurité de la nuit. En ce moment, on frappa un coup à l'un des volets du rez-de-chaussée; je savais que de la cuisine, où elle couchait, Marie-Anne ne pouvait entendre cet appel. J'ouvris la fenêtre et me penchai au dehors: un flot de pluie impétueux et glacé vint m'aveugler en me frappant au visage, et le vent, pénétrant à l'intérieur, éteignit la lumière. Tandis que je m'efforçais de la rallumer, la vigne qui tapissait la maison s'agita violemment: j'entendis un bruit de feuillages et de branches froissés, et comme je me retournais avec effroi vers la fenêtre, demeurée ouverte, un homme la franchit hardiment et se tint debout devant moi. Je jetai un cri, et, tombant à genoux, je tendis les bras vers lui, car je l'avais reconnu à travers ses chevaux en désordre et la pluie qui ruisselait sur son visage. Il ferma la fenêtre, puis, me soulevant dans ses bras, il m'emporta près du feu.

— N'ayez pas peur, c'est moi, dit-il en rejetant son manteau souillé de boue et s'agenouillant à mes pieds sur la pierre de l'âtre; me voici près de vous, Madeleine. Je vous ai retrouvée; rien au monde ne nous séparera plus.

— Robert! comment êtes-vous là? Qui donc vous a dit de venir? Men oncle?

Il secoua la tête tristement.

— Il est arrivé quelque malheur! dis-je en me levant toute pâle. Louise?

La voix expira sur mes lèvres.

— Rassurez-vous; votre oncle et votre cousine ne courent aucun danger..... Je suis parti pour vous rejoindre, Madeleine..... J'ai quitté, pour n'y revenir jamais, la demeure d'où l'on vous a chassé.....

—C'est impossible; vous me trompez..... Il faut retourner, Robert, partir sur le champ. Vous me perdez, mon Dieu! j'ai juré à mon oncle de ne vous revoir jamais. Qui donca pu vous dire?.....

— Ah! que vous aimez faiblement, Madeleine! Je viens partager votre abandon, et vous me parlez de vous quitter!

— Mais j'ai juré Robert, j'ai jûré d'être morte pour tous..... Et plût à Dieu que je le fusse en effet! Mon oncle va me maudire, s'il sait que vous êtes ici! Et Louise!.....

— Votre oncle a pris soin lui-même de briser les liens qui m'unissaient à sa fille, dit Robert d'une voix dure et brève. Jamais je ne le reverrai.

— O mon Dieu! et Louise!

— Louise? reprit-il avec un léger frémissement. Le ciel m'est témoin que j'aurais voulu lui épargner cette douleur. Vous le savez je voulais pour elle étouffer notre amour, car nous nous aimions, Madeleine; mais son père vous a chassée, chassée honteusement. Et moi il m'a insulté..... Je ne m'exposerai pas à subir de nouveau d'odieux soupçons. Votre oncle m'a rendu libre par ses outrages, et je vous apporte ma liberté.

Je l'écoutais avec stupeur.

— Que vous êtes pâle, pauvre enfant! continua-il en me regardant avec une tendre pitié. Quel ravage en si peu de temps! Laissez-moi vous contempler, mon amie, et baiser vos petites mains amaigries. Nous ne nous quitterons plus Madeleine; comprenez-vous? La fatalité, la Providence, si vous l'aimez mieux, Dieu lui-même nous réunit malgré les hommes, malgré nous, insensés qui voulions nous fuir!

— Ah! Robert, ne mêlons pas Dieu à nos tristes passions. Que parlez-vous de vivre l'un près de l'autre sans nous quitter jamais? Ne savez-vous pas que mon devoir est de vivre et souffrir seule, que votre place n'est point ici?

— Quoi! s'écria-t-il, offensés et méconnus tous les deux, sans famille désormais, quand la destinée s'obstine à nous pousser l'un vers l'autre, serons-nous assez fous pour nous fuir? N'avons-nous pas trop lutté déjà, trop souffert?..... Ah! Madeleine, laissez - vous aimer.....

Il s'assit près de moi, et, mêlant à son récit les transports de sa fougueuse tendresse, il me raconta le drame qui avait suivi mon départ: comment mon oncle, pour expliquer mon inexplicable disparition, avait persuadé à Louise que ma raison, ébranlée depuis longtemps, avait succombé le matin à un subit accès d'égarement, — que, sous le coup de cette crise mentale, j'avais refusé de suivre Pierre à l'hôtel. — L'altération évidente de ma santé, quelques étrangetés d'humeur dans les derniers temps donnaient du crédit à cette fable. J'appris que mon oncle, prêtant l'oreille à certains propos échangés entre les domestiques, les avait interrogés et avait su par Justine que j'avais eu une correspondance secrète avec Robert avant son mariage. Convaincu alors que nous nous aimions dès cette époque, il accusa Robert de nous avoir sacrifiées toutes les deux à de vils calculs. J'étais pauvre en effet, et Louise était riche. Dans une explication qu'il eut avec son gendre, il ne put lui cacher ses soupçons; il lui jeta cet outrage à la face. Robert pâlit sous cette mortelle injure; mais, dédaigneux d'y répondre, il sortit d'un pas assuré, descendit les escaliers, traversa la cour et quitta l'hôtel, sans même regarder en arrière. Au moment où il franchissait le seuil, il aperçut Pierre, et, l'appelant aussitôt, il le questionna sur ma fuite. Par un hasard étrange, celui-ci avait gardé le numéro du fiacre que j'avais pris le matin même. Robert s'en empara, et put ainsi, après quelques heures de recherches, ressaisir mes traces. Un peu de réflexion, un secret pressentiment peut-être lui fit deviner le reste. Vingt-quatre heures juste après moi, il prenait la route de la Bretagne. A Vannes, il eut quelque peine à se renseigner sur la situation exacte de La Roche-Yvon, et ne put même pas se procurer un guide; mais, résolu et confiant en son instinct de demi-sauvage, il se lança seul, malgré l'obscurité, dans le dédale des chemins creux et des landes, tantôt arrêté par les ronces et les buissons, tantôt se heurtant à des roches de granit. Il courait le risque d'errer ainsi jusqu'au matin, et la lande commençait à lui sembler sans issue, lorsqu'il distingua au loin la faible lueur que projetait ma fenêtre éclairée. Il marcha dans cette direction et se trouva bientôt au pied du logis. Quoique rien ne l'assurât que cette masse confuse, dont il ne pouvait distinguer

FEMMES
Faibles
et
Malades

n'oubliez pas qu'il existe un remède éprouvé qui fera disparaître rapidement et sûrement votre faiblesse et vos maux.
Ce remède c'est

FEMOL

LE SPECIFIQUE DU DR. CAZO

CONTRE TOUTES LES MALADIES FEMININES.

Il renforcit et tonifie les organes féminins, régularise leurs fonctions, supprime les souffrances résultant de leurs dérangements et fait disparaître: VERTIGES, ETOURDISSEMENTS, CONGESTIONS, INFLAMMATIONS, BEAU MAL, LEUCORRHEES, OVARITES, METRITES, etc.

IL VOUS EVITE LES OPERATIONS.

Pour 10 cents seulement nous vous enverrons franco, un traitement d'essai qui vous permettra de constater ses effets merveilleux, ainsi qu'un livre sur les maladies de la femme par le **Dr Cazo**

Fémol est en vente partout à $1.00 la boîte; 3 boîtes pour $2.50; ou vous sera expédié franco sur réception du prix.

ADRESSEZ

INSTITUT CAZO

Chambre 103 No. 1 Place Royale
MONTREAL

les formes à travers la nuit, fût La Roche-Yvon, il était résolu à demander là l'hospitalité et à y attendre le jour. C'est alors qu'il avait frappé. J'avais ouvert la fenêtre, et lui, me reconnaissant, avait saisi le tronc noueux de la vigne, et s'était en un instant trouvé près de moi.

Après ce long récit, il me fut évident que mon malheureux oncle, dans son imprudente colère, avait creusé entre Louise et son mari un abîme qu'il serait bien difficile désormais de combler. La funeste passion de Robert se faisait d'ailleurs dans cette circonstance complice de son orgueil.

— Il faut partir, — lui disais-je; mais il secouait la tête d'un air résolu.

— Ma vie est où vous vivez, répondait-il, je resterai; si vous me chassez, je me réfugierai dans le bois voisin, dans une chaumière, n'importe où. Je respirerai le même air que vous, je vous verrai de loin. Quelquefois, je passerai près de vous, et je vous saluerai comme font les paysans qui vous rencontrent sur la route. M'enviez-vous cette joie des pauvres et des indifférents?

J'aurais dû le repousser, refuser de l'entendre, lui interdire l'accès de ma demeure; mais les sophismes de la passion, les défaillances d'une volonté séduite se réunissaient pour me perdre. — Je saurai le décider à partir, pensais-je; il ne me faut qu'un peu de temps. Moi seule je puis faire ce miracle de fléchir son orgueil. C'est ainsi que je cédai aux artifices de son cœur, et je consentis à revoir Robert. Je lui indiquai dansl a châtaigneraie un endroit écarté où je devais le rejoindre vers le milieu du jour. Les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon: il était temps de se séparer. Des bruits confus encore et rares annonçaient le retour de la vie active dans l'immense étendue. Les coqs enroués s'appelaient déjà d'une ferme à l'autre. Nous échangeâmes un adieu avec l'assurance de nous retrouver dans quelques heures, et Robert, enjambant lestement la fenêtre, disparut bientôt derrière une haie touffue de noix et de noisetiers.

VIII

Plusieurs jours se passèrent pendant lesquels nous nous vîmes en toute liberté. L'humeur chagrine de l'automne semblait s'être dissipée, et ses tièdes splendeurs nous invitaient aux longues promenades. Nous nous fatiguions à gravir les coteaux parés de bruyères roses et d'ajoncs à fleurs d'or; quelquefois nous nous asseyions à l'abri d'un buisson, au milieu des grandes fougères jaunies qui craquaient doucement sous nos pas. Nous nous racontions l'un à l'autre nos souffrances, nos combats, ou bien, remontant plus loin dans le passé, nous nous faisions confidence de nos premiers rêves, nous étonnant de les trouver si pareils. Les heures s'envolaient vite. Le soir, nous revenions lentement sur nos pas; grâce aux premières ombres de la nuit, Robert osait approcher plus près de ma demeure, et il me suivait des yeux jusqu'à ce que je fusse rentrée. Moi, je m'enfermais pour rêver en attendant le lendemain; j'évitais de regarder au delà: l'avenir n'existait pas pour nous. Je savais que Robert devait partir, que je devais hâter son départ. Je me promettais d'employer à le convaincre le jour suivant; mais, lorsque le moment de le revoir était venu, tout mon courage tombait, une angoisse affreuse arrêtait les paroles sur mes lèvres, et la journée passait sans que j'eusse rien dit.

Nous n'avions aucune nouvelle de Paris; il semblait que nous fussions seuls au monde, et par instants il m'arrivait d'oublier les souffrances du passé, aussi bien que les menaces de l'avenir, dans l'enchantement rapide de l'heure présente. L'attitude respectueuse et discrère de Robert me rassurait et calmait mes remords. Je buvais ainsi à longs traits à la coupe perfide, je m'enivrais du subtil poison, et dans ces douces ivresses, auxquelles nul ne prend part impunément, mon âme perdait sans retour sa force avec sa pureté. La flamme de la jeunesse, l'incertitude du lendemain, les dangereux conseils de la solitude et de l'amour, tout augmentait le péril. Je me félicitais de ma victoire, et je ne m'apercevais pas que j'étais vaincue d'avance. Le châtiment ne se fit pas attendre.....

S'il est une infortune digne de pitié, c'est pour une âme fière le sentiment de sa déchéance. Avoir eu l'ambition du sublime, l'orgueil d'un grand dévouement, tant de dédain pour les destinées simples et communes, tant de hauteur pour juger les défaillances d'autrui, et se trouver sous le coup du mépris, quel châtiment! Ce fut là désormais le supplice de ma vie. Le soleil me devint odieux, il éclairait ma honte. Je n'osais plus regarder en face la vieille Marie-Anne, ce visage d'honnête femme me troublait. Je sus alors quelles sont les vraies misères de ce monde, celles dont on rougit et qu'on n'ose avouer; je sus qu'il n'est pas de plus cruel abandon que celui d'une âme qui a perdu le respect d'elle-même, qui se juge et se fuit. Il me semblait que Robert lui-même devait me mépriser; souvent je le lui disais, et tous les efforts de sa tendresse ne réussissaient pas à me rassurer. Sitôt qu'il me quittait, je tombais dans de cruels désespoirs: il me semblait presque que je le haïssais. J'aurais voulu être morte, et la mort me faisait peur. Que n'aurais-je pas donné pour croire au néant!

Toujours je m'étais crue invincible; je croyais n'avoir d'autres conseils à prendre que les miens, d'autre juge à redouter que moi-même. Cet immense orgueil ne survécut pas à ma chute; moi tombée, il ne me resta rien. Je passai subitement d'une confiance insensée à un abattement désespéré, et je commençai à flotter, comme une chose inerte, au gré des plus folles terreurs, des contradictions les plus douloureuses. J'essayais de regarder au ciel; mais Dieu ne m'apparaissait que pour me condamner.

Mes nuits s'écoulaient dans de mortelles insommies ou d'effrayants cauchemars; j'arrivais au matin baignée d'une sueur froide, brisée de corps et d'âme, pour reprendre le lourd fardeau de mes remords. Mon mal ne fit qu'augmenter, et Robert s'en alarma malgré les efforts que je faisais pour le cacher. J'avais perdu le gouvernement de ma volonté; parfois j'accablais Robert de tendresse passionnée, puis l'instant d'après tout était changé; je l'accueillais d'un air irrité, ou bien je le repoussais et tombais en de longues crises de larmes. Je ne pouvais rester seule dans ma chambre sans ressentir une frayeur maladive; il me semblait que la vengeance divine m'attendait dans ce lieu. La vie me devint intolérable, et je suppliai Robert de m'emmener. — Allons plus loin, lui dis-je; la mer est devant nous, là-bas; marchons vers elle. Je retrouverai le calme peut-être au spectacle de sa grandeur et de ses orages.

Nous partîmes dès le lendemain. Quand je dis adieu à Marie-Anne, elle m'embrassa les larmes aux yeux. — Vous avez raison de retourner à Paris, dit-elle avec sa naïve rudesse; l'air du pays n'est pas bon pour vous, mademoiselle. Je n'osais pas vous le dire, mais je crois bien que vous n'auriez pas vu les neiges, si vous étiez demeurée ici plus longtemps.

Je la quittai sans la détromper et sans lui dire que je restais en Bretagne. Nous nous arrêtâmes, Robert et moi, dans un hameau de pêcheurs où de braves gens consentirent à nous recevoir. Pendant les premiers jours, j'éprouvai, grâce à la nouveauté des lieux, à la présence continuelle de Robert, un véritable soulagement. Robert fit venir des livres, des journaux, des crayons; il m'obligeait à m'occuper, à sortir de moi. Nous fîmes de longues promenades, tantôt à pied sur la grève ou les falaises, tantôt en mer, dans une barque de pêcheurs. Dans une de nos excursions, nous découvrîmes une grotte creusée par les vagues dans les rochers, où nous primes l'habitude de venir chaque jour; quelquefois la marée montait, pendant que, paresseusement couchés sur le sable, nous suivions du regard le rapide progrès des lames, qui s'amoncelaient avec fracas à l'entrée de la grotte; quelques-unes même, s'allongeant sur le sable, venaient lécher nos pieds.

Nous étions alors prisonniers pour de longues heures, et rien ne nous plaisait plus

EAU PURGATIVE "RIGA"
LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"
Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion
LA SOCIETE DES EAUX PURGATIVES RIGA :-: MONTREAL

que cette roche creuse où nous passions nos journées, séparés du reste du monde. Je ne pouvais me lasser de contempler la mer, cette immensité vivante, qui semblait, par sa plainte éternelle, s'associer à nos peines sans les troubler. Trop faible pour m'élever jusqu'à Dieu, je m'adressais à la nature comme à un intermédiaire secourable, et je puisais quelque douceur dans ces épanchements.

Bientôt je devins incapable de tout effort. Mon mal se réveillait avec une effroyable intensité. La vue d'un enfant, celle du pauvre ménage qui nous avait accueillis, me faisaient fondre en larmes. Félicités perdues pour moi, comme elles me semblaient douces! Notre hôte avait une petite fille de trois ans que j'embrassais parfois à la dérobée; elle se débattait, effrayée par l'ardeur de mes caresses.

Il arrivait aussi qu'irritée de tant souffrir, je me révoltais contre l'injustice de mon sort. — Si le ciel me repousse, si les hommes me maudissent, me disais-je, jouissons au moins des jours qui me reste à vivre. Je suis, j'aime et je suis aimée; épuisons les joies de l'amour: ne les ai-je pas assez chèrement achetées? Mais l'amour lui-même semblait me trahir; j'avais trop souffert et trop longtemps; mon cœur était aride, et n'avait plus la force d'être heureux.

Alors j'accusais Robert. — L'amour n'est pas ce que j'ai rêvé, — disais-je. Il m'écoutait sans colère; mais je m'aperçus qu'il devenait triste, et, quand je le vis souffrir, je me fis horreur. — Ecoute, lui dis-je un jour que je le voyais plus abattu, partons encore; allons plus loin. Veux-tu m'emmener dans ton pays, dans cette amérique qui t'est si chère? Mettons l'immensité entre le passé et nous. Nous serons heureux là-bas. — Il me serra dans ses bras. — Tu as raison, dit-il, l'air de France te tue, et je meurs de ton mal. Envolons-nous bien loin, seuls, nous commencerons une vie nouvelle; nul ne saura ce qui nous touche, et nous l'oublirons nous-mêmes. Il y a longtemps que j'avais ce désir, je n'osais pas te le dire.

Il paraissait si heureux que je me sentis calmée. Nous nous mîmes aussitôt à faire des rêves et à nous enchanter par avance d'une félicité idéale. Robert écrivit au Havre où il avait eu autrefois des correspondants, pour s'informer des prochains départs. En attendant la réponse, nous continuâmes à nous entretenir de notre grand projet, à choisir la province où nous irions nous établir et les forêts qui abriteraient notre destinée fugitive. Je retrouvai de l'activité et comme une élasticité de vie pour faire nos préparatifs. La réponse arriva, nous annonçant qu'un paquebot devait partir pour New-York le 30 octobre, et Robert fit aussitôt retenir notre passage. Il nous restait sept jours encore; mais nous avions tant de hâte de nous mettre en route que nous résolûmes de quitter sur-le-champ le hameau que nous habitions et de voyager à petites journées.

IX

Je poussai un soupir de soulagement, lorsque le lendemain je me plaçai, à côté de Robert, au fond de la carriole qui nous emportait. C'était une fraîche et claire matinée d'automne. Une légère gelée blanche couvrait les buissons et les herbes; mais, à mesure que le soleil s'élevait, elle se changeait en brillantes gouttes de rosée. Nous plongions de long regards au creux des vallons noyés dans un brouillard transparent, tandis que la cîme des coteaux baignait dans l'air pur. En étendant le bras, nous pouvions cueillir au passage des touffes de houx ornées de baies rouges, ou bien nous arrachions une feuille aux chênes trapus et mutilés qui se penchaient comme des sentinelles au bord du chemin. Notre petit cheval efflanqué marchait d'un pas joyeux, en secouant ses grelots, tandis que son maître sifflait à demi-voix une chanson mélancolique. La haie de la campagne me gagnait; il y avait longtemps que je ne m'étais senti l'esprit si léger. Nous voyageâmes ainsi à travers la Bretagne et la Normandie, évitant de notre mieux les voitures publiques et les grandes routes, nous faisant conduire de préférence par les chemins détournés. Nous pouvions échanger librement nos impressions: le plus souvent un regard ou un sourire suffisait. Nous goutâmes pendant ces quelques jours comme une ombre de bonheur; mais l'âme humaine est ingénieuse à se créer des tourments; elle a mille manières de souffrir d'une même blessure.

A mesure que le terme de notre voyage approchait, un souvenir déchirant se dressait devant moi. Louise m'apparaissait partout; je croyais la reconnaître dans chaque femme inconnue qui passait près de nous. La nuit, je l'entendais gémir à mes côtés. Cette chère image me devint une vision vengeresse..... Je n'avais plus entendu parler d'elle depuis l'arrivée de Robert à La Roche-Yvon. En quittant Paris, j'avais résolu d'écrire à mon oncle malgré sa défense. La nécessité de fixer un plan de vie et l'arrivée de Robert firent ajourner cette lettre. Plus tard, je n'osai plus: qu'aurais-je pu dire?

Pendant notre station au bord de la mer, je m'étais, à l'insu de Robert, adressée au curé de Ville-Ferny pour avoir des nouvelles; je n'avais pas eu de réponse. Peut-être le paysan chargé de porter ma lettre à la poste du village voisin l'avait-il perdue; peut-être aussi le curé de Ville-Ferny n'avait-il pas daigné m'écrire. Je me figurais souvent que Louise était morte, et cette idée me rendait presque folle.

Vers le milieu du sixième jour, nous nous arrêtâmes dans une vieille cité normande, un peu noire, un peu triste malgré les flèches élancées de ses églises gothiques. C'est là, que nous devions prendre le bateau à vapeur pour nous rendre au Havre; le *steamer* partait le surlendemain. Robert me proposa de sortir; mais je me sentais fatiguée, et il me quitta en me promettant de revenir bientôt. Quand je fus seule dans cette chambre d'hôtel, froide, un peu sombre, n'ayant d'autre horizon que les maisons voisines, noircies par le temps, et une rue tortueuse, bruyante sans gaieté, mes fantômes revinrent m'assaillir. Je voulus les repousser: mes efforts ne servirent, comme il arrive d'ordinaire, qu'à leur donner plus de prise sur mon imagination ébranlée; bientôt je n'y pus tenir, et la tête en feu, la poitrine oppressée, je pris à la hâte un chapeau, et, m'enveloppant d'un châle, je sortis.

Je marchai droit devant moi, rapidement, sans rien voir; peu à peu l'air et le mouvement refraîchirent mon front: le bouillonnement intérieur se calma dans mes veines. J'étais sur d'immenses avenues plantées d'arbres séculaires, entourant comme d'une ceinture une vaste prairie, dont l'extrémité se perdait au loin dans la campagne. Le vent, plus humide que froid, détachait les larges feuilles des platanes et les roulait devant moi en soulevant des tourbillons de poussière. Au ciel, de grands nuages noirs couraient, rapidement emportés. Ces longues avenues étaient désertes, et cette solitude me plut; je ralentis un peu ma course. Le jour baissait, je ne le remarquai point, et quand je m'en suis aperçu, il y avait longtemps déjà que j'avais quitté l'hôtel. Je voulus revenir sur mes pas; mais je ne pus retrouver mon chemin, et, marchant toujours, j'arrivai sur le port.

La marée montait; elle refoulait la rivière qui se gonflait en soulevant les vaisseaux à l'ancre; de petites vagues bruyantes clapotaient contre les murs du quai. Je restai à, les considérer longuement; l'eau noire réflétait la lueur terne des réverbères et la lumière rouge des feux de charbon allumés sur les navires. Je voyais, tout autour, les matelots, s'agiter comme des ombres. Nul ne s'occupait de moi, nul ne semblait me voir. Le ciel se couvrait de plus en plus, et l'obscurité devenait complète. A mesure que le jour baissait, mes pensées s'amoncelaient en orages. Je regardais alternativement le ciel, qui semblait se dérober sous les brumes, et l'eau noire et profonde du canal. — Fermer tes yeux, pensais-je, et marcher en avant, tout droit, deux pas, trois au plus, puis disparaître pour toujours! et trouver le repos peut-être!..... Qui sait?..... Nul n'entendra plus parler de moi. Une malheureuse qui se noie, c'est vulgaire et triste; mais se sauver avec un amant, est-ce moins triste et moins vulgaire?..... Il souffrirait, lui, je le sais: du moins, je ne le verrais plus souffrir; d'ailleurs les regrets sont-ils éternels? Il est jeune; la vie est longue..... Mais le repos est-il là en effet, sous cette eau froide? Est-il vrai que nous ayons ainsi, à portée de notre volonté, un remède à tous nos maux, un refuge assuré contre le remords et la responsabilité de nos actes? Oh! si je savais que rien de moi ne dût survivre! Je l'ai entendu affirmer autrefois: comment se fait-il que je n'y peux croire? Quelle est donc cette partie de mon être qui proteste contre le néant, comme elle protestait hier, tout à l'heure encore, contre ma vie criminelle?

LINGERIES GRANDE VENTE DE LINGERIES POUR LE MOIS D'AOUT

25% jusqu'à 50% de réduction.

Toujours grand assortiment de vraies dentelles faites à la main.
UNE VISITE EST SOLLICITÉE

647
Rue STE-CATHERINE
OUEST

M. F. Cahill & Compani

Tél. Up. 1360
Angle
de la rue Crescent

La pluie tombait maintenant en larges gouttes, comme des larmes tièdes; les rares passants se hâtaient, glissant le long des maisons pour se mettre à l'abri. Appuyée sur une borne de bronze autour de laquelle s'enroulait le câble d'un navire, je n'avais pas le courage de faire un mouvement. Robert pourtant m'attendait, je devinais son inquiétude; mais que faire? — Lui porter un amour empoisonné de remords, les lâches amertumes d'un cœur sans énergie! N'avoir la force ni de vivre, ni de mourir! me disais-je. Que vais-je devenir?.....

La pluie tombait toujours, et je commençais à frissonner sous mes vêtements mouillés; je regardai autour de moi pour chercher un abri. Apercevant une faible clarté à quelque distance, je me dirigeai de ce côté, et me trouvai bientôt à l'entrée d'une petite cour pavée et dallée, éclairée par une lanterne fumeuse. De hautes murailles percées d'étroites ouvertures l'entouraient de trois côtés. A droite, une porte basse était entrebâillée; je la poussai, et j'entrai dans une chapelle. L'autel était éclairé, et un vieux prêtre officiait; mais l'assemblée, peu nombreuse, restait dans l'ombre. A droite de l'autel, une haute grille, derrière laquelle tombait à plis raides un rideau de serge, annonçait la présence de religieuses cloîtrées. Bientôt leurs voix, en traînantes plaintives, se mirent à psalmodier l'office du soir. Je m'agenouillai dans le coin le plus obscur de l'étroite nef, et je me laissai bercer par ces chants qui s'élevaient et s'abaissaient d'une façon monotone sur chaque verset des psaumes. Il y avait bien longtemps que je n'étais entrée dans une église; la dernière fois, Louise m'accompagnait. Quels abîmes s'étaient creusés depuis ce jour!..... Au bruit des chants et des prières, une sorte d'apaisement se faisait en moi: à genoux, les paupières fermées, les lèvres muettes, j'osais à peine respirer; mais bientôt le silence se fit, on éteignait les cierges, et les assistants commençaient à se disperser. Il fallait partir. — O Dieu! m'écriai-je dans un élan suprême, Dieu vivant qui entendez nos plaintes, qui pardonnez tous nos égarements, Dieu de Madeleine et de la femme adultère, plus miséricordieux que les hommes, plus indulgent que ma propre conscience, Dieu saint, j'ai profané vos dons, je n'ai su faire que le mal..... J'ai vécu d'orgueil, et l'orgueil m'a perdue. Je crie vers vous, Seigneur; sauvez l'ouvrage de vos mains!

Un léger coup frappé sur mon épaule me fit tressaillir: c'était une femme vêtue d'un costume moitié laïque, moitié religieux. — On va fermer, dit-elle.

— Comment se nomme cette église?

— La Charité.

— Un hospice sans doute?

— Non, madame, c'est une maison de refuge pour les filles repenties.

Je reculai d'un air égaré comme si elle m'eût frappée en pleine poitrine. — Ah! balbutiai-je, c'est là qu'on enferme ces..... malheureuses?.....

— Oui, madame; il y en a pourtant quelquefois qui viennent ici d'elles-mêmes.

Je sortis en chancelant, et, arrivée dans la petite cour d'entrée, je fus obligée de m'appuyer contre le mur. En dehors de la cour, par la porte encore ouverte, j'apercevais le quai désert et l'eau du canal, à l'intérieur s'élevaient des bruits vagues qui ressemblaient à l'écho affaibli des psalmodies. — Y a-t-il vraiment des femmes qui viennent en ce lieu d'elles-mêmes, sans y être contraintes? Mais quand? sous l'empire de quels remords, de quels déchirements? Y a-t-il donc un moment précis où une âme se dit: Voilà l'heure? Y a-t-il quelqu'une de ces pauvres créatures qui, aimée et le cœur plein d'amour, soit entrée là volontairement? — J'étais si absorbée que je tressaillis en entendant marcher à côté de moi. — Etes-vous malade? qu'attendez-vous? dit la tourière, qui, au moment de fermer les portes, m'avait aperçue dans l'obscurité.

Je fis un mouvement pour sortir; puis obéissant à je ne sais quelle force mystérieuse: — Pourrait-on parler à la supérieure ce soir? demandai-je, tandis que mon cœur battait à se rompre en attendant la réponse. Je me disais: Voilà l'arrêt de la fatalité. Si elle dit non, je partirai: Robert m'attend; si au contraire..... Eh bien! ce cera ma sentence.

Il me sembla que des siècles s'écoulaient avant qu'elle ouvrit la bouche, et, quand elle eut parlé, je fus obligée de lui faire répéter sa réponse; je ne l'avais pas entendue. — A cette heure! avait-elle dit, c'est impossible. — Je respirai avec force; pourtant je ne sortis pas.

— Il s'agit, ajoutai-je, d'une âme à sauver. Que Dieu vous pardonne, ma sœur, si, pouvant m'introduire, vous m'avez repoussée.

Je m'éloignai. Elle me rappela. — Entrez, dit-elle. Je vais demander si ce que vous voulez est possible.

Un nuage passa sur mes yeux. La terre me paraissait tourner autour de moi, et je fus tentée de m'enfuir; mais elle avait ouvert une porte, elle marchait devant moi: je la suivis. Elle m'introduisit dans un parloir, posa une petite lampe sur la table de bois blanc, puis elle sortit. Je me laissai tomber sur une chaise de paille, et j'écoutai. Une cloche tinta à l'intérieur: un coup, deux coups, puis quelques pas discrets et des murmures de voix, puis le silence et un peu après une autre cloche, plus éloignée, répétant le signal. Je ne sais combien de temps je restai là, frémissante et n'entendant que les battements de mon cœur. Enfin le bruit d'une porte tout près de moi me fit tourner la tête vers une double grille noire qui coupait en deux parties la petite pièce où j'étais. Derrière cette grille, j'entendis le frôlement d'une robe sur les dalles; une clef grinça dans une serrure, et les lourds volets qui garnissaient la grille à l'intérieur s'ébranlèrent et se replièrent lentement. Une femme vêtue d'une tunique de laine blanche et d'un voile noir m'apparut à travers les étroits barreaux, et se tint debout devant moi, sans parler. Alors, sous l'empire de cette puissance inconnue à laquelle j'obéissais malgré moi, je lui racontai ma triste histoire, cette tentation de mourir qui m'obsédait, et le hasard qui m'avait conduite dans cette demeure, et qui me poussait encore en ce moment à lui demander conseil. Elle m'écouta sans m'interrompre.

— Dieu vous cherche, ma fille, dit-elle quand j'eus fini. Ecoutez-le, abdiquez à ses pieds cette liberté dont vous avez fait un si mauvais usage; donnez-vous à lui, mais librement, non par surprise. Allez et méditez; quand votre résolution sera prise, vous viendrez, et notre maison vous sera ouverte.

— Si je pars, je sais que je ne reviendrai pas, m'écriai-je en me mettant à genoux au pied de la grille. Ma mère, décidez pour moi: je suis faible, car j'aime. Je sens mon cœur qui m'échappe, retenez-moi. Fermez vos grilles sur celle qui doit disparaître du monde ..... Qui sait si je rencontrerai jamais une heure comme celle-ci?

Je la priais, elle méditait sans répondre, et j'espérais lâchement qu'elle ne me garderait pas. A la fin, elle céda. — Souvenez-vous, dit-elle, que vous serez libre de sortir le jour où vous le voudrez. — Et remarquant ma pâleur: — Pauvre fille, ajouta-t-elle doucement, vous avez raison de venir à nous, personne ne vous réclame, et vous êtes pour tous une occasion de chute et de scandale. — Elle me demanda alors si je n'avais aucun adieu à faire; je lui sus gré de cette pensée, et je traçai d'une main défaillante les lignes qui suivent:

CECI EST MON TESTAMENT

"Je vous lègue Louise à consoler.

"Je vous ai trop aimé, Robert: cet amour a été notre malheur à tous. Vous avez bien souffert à cause de moi, pauvre ami, et souvent je me suis maudite en vous voyant si triste et si pâle. Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait et celui que je vais encore vous faire. Je n'avais plus la force de vivre ainsi: les larmes de Louise m'étouffaient.

"J'ai tenté le sublime, et j'ai échoué misérablement; j'ai été un être inutile et malfaisant. A vous Robert, de réparer le mal que j'ai causé; à vous de faire que mon âme dont vous avez été la trop chère idole, repose un jour en paix!"

9 a.m. à 5 heures p.m. 7 à 8 heures p.m.

Dr. ARTHUR BEAUCHAMP

CHIRURGIEN-DENTISTE

174 RUE S.-DENIS

Appartement A

Tél. Bell Est 3549

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple économique, pratique., Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée

FABRICANTS PAPETIERS

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise

Maison fondée en 1860

Tél. MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents, Bris de Vitre (plate glass) Automobile et Garantie Patronale, Etc

Agents Financiers, Emprunts négociés.

Administration de successions

Agents Royal Insurance Co. Limitée

Représentants des Révdes Soeurs Grises.

BUREAU :

EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE

PLACE D'ARMES

Bien des larmes coulèrent sur ces lignes, et dans ma hâte d'en finir j'étouffai les choses que j'aurais voulu dire. La supérieure attendait; je lui présentai le papier, mais elle refusa de le lire.—Vous êtes encore libre, dit-elle. Je mis l'adresse, et la priai de faire remettre cette lettre le même soir à Robert, mais de façon qu'il ne pût voir le messager; puis je quittai le parloir, et la tourière m'introduisit dans l'intérieur du refuge, où je retrouvai la supérieure. Elle me prit la main et me conduisit à travers d'étroits corridors et de longs escaliers. — La règle de la maison est bien austère, me dit-elle, et les exercices vous sembleront durs. Je voudrais les alléger; mais ceci dépasse mon pouvoir. Pour vous donner du courage, mon enfant, vous songerez que la vie est courte, et vous avez beaucoup à expier.

Je ne répondis pas. Ma pensée était ailleurs; elle suivait les pas du messager. Ah! comme je tremblais pour Robert! Je m'aperçus à peine que nous entrions dans un dortoir, et que nous nous arrêtions devant une petite couchette nue et froide; je ne sais comment il se fit que je me trouvai déshabillée et couchée. La supérieure s'était retirée; la respiration des femmes endormies dans cette immense salle faisait autour de moi comme un épais murmure.

Quelle nuit! Que de fois je me soulevai, décidée à reprendre mes vêtements et à courir vers Robert! Puis, songeant que tout le monde dormait et que je ne pouvais sortir, je retombais découragée.

X

J'appris le lendemain que Robert m'avait attendue longtemps la veille sans concevoir d'inquiétude. A mesure pourtant que la soirée avançait, il devint soucieux, et bientôt, persuadé que je m'étais égarée, il était sorti dans l'espoir de me rencontrer. A plusieurs reprises, il était rentré à l'hôtel, et, ne m'y trouvant pas, il sortait chaque fois plus agité; il avait aussi envoyé au-devant de moi dans différentes directions. Ce fut pendant une de ses absences que ma lettre arriva, quand il rentra, on ne put lui donner aucun renseignement sur la personne qui l'avait apportée. A peine l'eût-il lue qu'il s'élança comme un fou hors de l'hôtel, et passa toute la nuit à errer dans les rues de la ville. Dès le matin, il fit commencer les plus actives recherches, et obtint même la permission de faire sonder le canal et la rivière jusqu'à une assez grande distance. Tout le temps qu'il passa dans cette ville, c'est-à-dire près d'une semaine, j'eus régulièrement de ses nouvelles, grâce à la supérieure qui par pitié pour moi, le fit surveiller discrètement. Perdant enfin tout espoir de me retrouver et convaincu sans doute que j'avais attenté à mes jours, il partit.

Je priai le chapelain de la maison d'écrire secrètement au curé de Ville-Ferny, et je sus ainsi que Louise vivait à la campagne avec son père, fort retirée, ne voyant même ses plus proches voisins; quelques vieux amis seuls étaient admis de temps à autre. Louise d'ailleurs était fort souffrante et ne quittait pas la chaise longue. Si mauvaises que fussent ces nouvelles, elles me calmèrent un peu. Louise vivait. Le curé ajoutait qu'on lui avait assuré que M. Robert Wall était à Paris; mais il ne savait rien de plus.

De longs mois s'écoulèrent, pendant lesquels je m'initiai douloureusement à ma nouvelle vie. J'étais bien seule. La sainteté des religieuses me décourageait, et le respect me tenait éloignée d'elles. Les femmes qui m'entouraient au contraire, mes compagnes de misère, m'inspiraient une répugnance invincible; ces visages vulgaires, flétris pour la plupart, frappés d'effronterie, me saisissaient d'horreur. Elles avaient essayé d'abord de m'attirer à elles en provoquant une confidence par le récit de leurs infortunes; mais devant mon sauvage silence elles s'étaient lassées, et maintenant elles me fuyaient. Aucun bruit du dehors ne m'arrivait; il me semblait que j'étais dans ces lieux d'expiation où les bruits de la terre expirent et où les âmes criminelles attendent l'heure du pardon. J'appris à travailler. Courbée dès le matin sur un métier ou appliquée à un grossier ouvrage de couture, je tuais la pensée par l'activité matérielle. Les nuits surtout m'étaient odieuses; cette communauté de vie avec des êtres moins coupables que moi peut-être, mais plus dégradés, m'inspirait une invincible répulsion. Ces femmes sont réparties en plusieurs classes; les plus jeunes, celles qu'on enferme seulement par prudence, sont soigneusement préservées du contact des autres. Il y a une classe spéciale aussi pour les filles réellement repenties, celles qui depuis de longues années donnent aux autres le bon exemple, et qui refusent de quitter la maison.

Moi, j'étais parmi les *Thaïs*, comme on les appelle, c'est-à-dire les nouvelles venues, toutes palpitantes encore de leurs passions à peine vaincues, et agitées pour la plupart du désir de recouvrer la liberté. C'est le vice encore frémissant: à les voir, à les entendre, le dégoût me prenait; mais je devais rester parmi elles: ce spectacle m'était salutaire. Ah! si l'on savait ce que deviennent dans les bas fonds de la société ces passions que nous idéalisons trop souvent dans le monde! Je fus longtemps avant de m'avouer que l'orgueilleuse Madeleine était, elle aussi, une parcelle de cette fange où le vice mal assoupi fermentait sourdement autour de moi. Peu à peu pourtant je courbai la tête et j'appris à prier.....

Un matin, je reçus une lettre du curé de Ville-Ferny. "Les voies de Dieu sont mystérieuses, écrivait-il; il fait jaillir la lumière des ténèbres et la consolation de la source même de nos larmes. Votre cousine a donné le jour à un fils. Jusqu'au dernier moment, on craignait qu'elle ne put vivre assez pour voir son enfant; mais Dieu lui a accordé cette grâce.

"L'épreuve a été terrible; on m'appela en toute hâte. Son père était là, pâle comme un marbre: je n'oublierai jamais l'expression de ce visage. Il contemplait sa fille d'un œil sans larmes et suivait sur son front le progrès des ombres mystérieuses qui l'envahissaient. Je priais au pied du lit. Dans la pièce voisine, on entendait par intervalles le faible vagissement de l'enfant nouveau-né et des voix de femmes chuchotant entre elles. Dans la chambre de la malade, il régnait au contraire un silence effrayant. Tout à coup elle se souleva, et, en fixant sur nous un regard assuré: — Mon mari! dit-elle avec une fermeté inusitée, je voudrais voir mon mari. — Son père, sans répondre, me jeta un regard plein d'angoisses. Nous nous étions rencontrés dans la même pensée: c'était le délire qui commençait; mais elle, se dressant tout à fait et de la même voix nette et calme: — Je veux le voir et lui remettre moi-même son fils, dit-elle. Puis, cherchant sous son oreiller un petit portefeuille dont elle ne se séparait jamais, elle y prit un papier soigneusement plié, et me le tendit. C'était l'adresse de M. Wall, et je ne sais encore comment elle se l'était procurée. — Monsieur le curé, reprit-elle, je vous en prie, partez sur le champ; dites-lui que je le demande; il viendra, je le connais. Allez vite, le temps presse; je tâcherai de vivre jusqu'à votre retour.

Elle se laissa retomber sur ses oreillers; je consultai son père du regard; il hésitait et semblait sous l'empire d'un violent combat intérieur. Enfin il fit un signe, et je partis. Il était nuit quand j'arrivai à Paris; je courus à la demeure de M. Wall. Je tremblais qu'il ne fut absent, ou qu'il ne refusat de me recevoir. On m'introduisit sur-le-champ. M. Wall me parut vieilli, quoique

La MADELON, c'est la populaire chanson que tout le monde chante.

MADELON

C'est la plus récente création du CELEBRE PARFUMEUR Géraldy, de PARIS

+ + + + + + +

Comme la chanson, le Parfum MADELON, connaîtra parmi nous le grand succès, c'est un parfum délicat, tenace, pénétrant et extrait des fleurs les plus rares.

$3.50 l'once.
Echantillon de 50c. envoyé sur demande.

Aussi
POUDRES, LOTIONS, Etc.

J. A. GOYER, *Pharmacien*
Dépositaire pour l'Amérique
180 STE-CATHERINE EST - MONTREAL

l'expression de son visage fût la même qu'autrefois Je ne sais s'il me reconnut, mais il ne laissa paraître aucune émotion; il se leva et se tint debout, sans parler, attendant que je lui expliquasse le motif de ma visite. J'avais songé à le préparer peu à peu à ce que j'avais à lui dire; son attitude impatiente et hautaine me fit changer d'avis. Quand il apprit que sa femme était mourante et le demandait. il tressaillit: une pâleur subite couvrit son visage, et ses lèvres frémirent; mais lorsqu'il sut qu'il avait un enfant, il cacha son front dans ses mains. — Un fils! s'écria-t-il, j'ai un fils! — Puis, d'une vois profonde: — Ah! pauvre femme! pauvre Louise!

"Tout-à coup il releva la tête. — Partons, monsieur, partons vite. — Et, sans parler à personne, sans tarder d'un instant, il marcha devant moi.

"Pendant la route, il m'adressa de nombreuses questions sur sa femme et son enfant; il semblait en proie à une véritable fièvre. Sans cesse il se penchait à la portière du wagon et plongeait dans la nuit des regards inquiets; puis il se rassayait avec un de ces soupirs où semblent se concentrer toutes les énergies et les angoisses de l'âme. — Pensez-vous que j'arrive à temps? me demandait-il alors. Si elle allait croire que j'ai refusé de la voir dans un tel moment! — Elle vous attend, répondais-je.

"Deux heures de la nuit sonnaient à l'église du village lorsque nous arrivâmes au perron du château. Avant d'entrer, il s'arrêta, et, me prenant le bras: — Croyez-vous qu'elle sache,.....qu'elle soit informée? ..... — Il hésitait et ne pouvait achever. Je compris sa pensée. — J'ai lieu de croire qu'elle sait tout, lui dis-je; des crises de larmes plus fréquentes dans ces derniers temps, et sur lesquelles elle refusait de s'expliquer, se rattachaient sans doute à la nouvelle de cette mort funeste, très-répandue dans le pays.

"Il frémit, et, lâchant mon bras, il traversa d'un pas rapide la terrasse jusqu'à un angle où il s'appuya comme pour se soutenir, et resta la tête penchée: on eût dit qu'il cherchait sur un banc voisin quelque trace connue, quelque signe familier que l'obscurité lui dérobait.

"Je l'appelai. Il passa la main sur son front à plusieurs reprises, comme pour chasser le souvenir qui l'arrêtait ainsi au seuil de cette demeure; puis ses yeux se fixèrent sur une fenêtre faiblement éclairée au premier étage. Il se rapprocha lentement. Nous entrâmes. Rien n'était changé dans la chambre de la malade depuis mon départ. Elle semblait dormir. Son père, assis près d'elle, gerdait une immobilité de statue; il ne parut pas nous voir.

"Pendant un temps assez long, on n'entendit d'autre bruit que celui de notre respiration oppressée. Aucun de nous ne parlait ni n'osait faire un mouvement. Enfin Mme Wall ouvrit les yeux, et, voyant son mari penché vers elle, elle le regarda fixement, comme si elle eût craint d'être dupe d'un songe; puis une faible rougeur passa sur son visage, elle se souleva, et, lui tendant la main: — Pauvre Robert!....dit-elle. — Il saisit cette petite main, et, tombant à genoux, il pleura comme un enfant. Elle se fit alors apporter son fils, et, appelant votre oncle: — Père, dit-elle, voici l'heure de pardonner: c'est ma faute, vois-tu, je n'ai pas su me faire aimer. Mon fils, j'espère, sera plus heureux que moi. — S'adressant alors à son mari: — Robert, vous n'avez pas vu mon père? — Tous deux comprirent. Ils osèrent se regarder pour la première fois et se saluèrent.

"Peu d'instants après, la fièvre vint puis le délire. Il semblait que l'agonie allait commencer; mais la frêle créature résistait à la mort. La nuit, le jour suivant s'écoulèrent dans de cruelles alarmes. D'autres nuits et d'autres jours, des semaines entières ont passé. Son père et son mari ne l'ont pas quittée. Le mieux est venu et a ramené l'espoir et la confiance.... Ils partent tous ensemble pour l'Amérique dans la seconde semaine de ce mois."

Il allait donc s'accomplir, ce voyage autrefois rêvé par Robert; mais celle qui avait dû l'accompagner d'abord restait seule en arrière, ombre ignorée du passé.

Je regardai la date de cette lettre: il y avait deux semaines déjà qu'ils étaient en mer.

Mars 18....

Neuf années ont passé, neuf années toutes semblables, où pas un jour n'a différé de l'autre: j'ai vécu de la vie de mes compagnes, accomplissant comme elles, dans un ordre calculé et à des heures invariables, la monotone série de nos travaux et de nos prières. Aujourd'hui pourtant je vis à part: des évanouissements subits et prolongés ont causé de l'inquiétude autour de moi, et on m'a retirée des salles communes. J'ai une cellule où je vis seule le jour, où je dors seule la nuit. C'est un adoucissement que je n'ai pas demandé, mais dont je jouis avec bonheur.

J'ai employé ce temps à recueillir mes souvenirs, à écrire cette longue confession. Peut-être sera-t-elle pour d'autres un enseignement profitable. Peut-être le récit de mes misères, de mes remords, de mon expiation, désarmera-t-il ceux que j'ai scandalisés par mes égarements, et m'obtiendra-il l'aumône d'une prière: l'indulgence est aisée envers les morts, et quand on lira ces lignes, celle qui les écrit aura depuis longtemps disparu de ce monde.

Il m'en a coûté de remuer toutes ces cendres; te l'ai fait pourtant sans rien dissimuler. Ma jâche est terminée. Il y a des états de l'âme sur lesquels le temps passe en vain: il n'apporte et n'enlève rien. Je vivrais vingt ans que je n'ajouterais à ce qui précède ni un sentiment nouveau, ni un événement digne de remarque. Je ne désire plus rien, pas même de mourir.....

8 mai 18.....

Je croyais tout fini; je me trompais. Une nouvelle inattendue m'a tirée de ma torpeur: ils reviennent! Louise écrit à Ville-Ferny pour annoncer leur arrivée, qui suivra de près son message. Ils sont heureux, c'est elle qui le dit.

Pourquoi ce trouble? Je croyais mon cœur mort à toutes choses, et je le sens frémir à leur approche. Louise, me dit-on, parle de son père, qui les accompagne et qui se fait vieux, puis longuement de ses enfants. Ils en ont trois maintenant.

J'étouffe dans cette cellule: je voudrais pouvoir marcher, courir même..... Vain effort! Je retombe sur cette chaise, que je ne quitte plus. Par ma fenêtre ouverte, je vois plusieurs religieuses qui se promènent dans les allées du jardin; leurs visages sont paisibles; elles rient, même les plus âgées, d'un rire frais et jeune. Que c'est beau, la pureté! une vie pure! un cœur pur!

Plus près de moi, d'autres bruits me frappent: des métiers s'agitent, et des voix rudes et grondeuses..... Ce sont des *Thaïs* qui travaillent..... C'est ma famille, à moi! O Dieu juste! .....

10 mai 18.....

Non, je ne sortirai plus de cette cellule; je ne veux même plus me traîner à la chapelle.

Mon horizon se resserre, Je le trouvais si borné déjà quand je pouvais encore parcourir l'enceinte du refuge. Les limites se sont bien rapprochées. Les quatres murs de ma cellule et une étroite échappée sur les arbres du jardin, voilà ce qui me reste de l'immense univers! Il ne semble pas qu'un être humain

La Librairie DEOM, 251 EST, RUE SAINTE-CATHERINE MONTRÉAL

Les Beaux Romans des VILLEGIATURES D'ETE de la maison Plon-Nourrit à 75cts chacun.

H. BORDEAUX:	La Chair et l'Esprit	H. CELANIE:	Monique la romanesque	ELISSA RHAIS:	Saada la marocaine
P. BOURGET:	Un drame dans le monde	E. DEMARIE:	Le curé des Avranches	JEROME & JEAN THARAUD:	Marrakech
D. D'ARCHIMBAUD:	Marcelle	E. JALOUX::	Le reste est silence. . . .	C. LE GOFFIC:	L'Abbesse de Guérande
L. ZANTA:	La Science et l'Amour	E. WHARTON:	Au temps de l'innocence	A. BAILLY:	Hélène Jarry
I. BERTHEROY:	Les Pavots mystiques	ELISSA RHAIS:	Le café chantant	P. LOTI:	Prime Jeunesse
ALICE PUJO:	Rose Perrin	" "	Les Juifs	G. FERRERO:	Les ruines de la civilisation Antique

Au prix de 75 cts. chacun

TÉLÉPHONE: EST 2551 **La Librairie DEOM** 251 EST, RUE SAINTE-CATHERINE MONTRÉAL

puisse tenir moins de place: il faudra se réduire encore pourtant; l'espace se rétrécira de plus en plus jusqu'à prendre l'exacte mesure de ce corps amaigri. Ce sera ma dernière demeure. Quelquefois, dans l'obscurité de mes nuits sans sommeil, je crois sentir comme l'approche des murs qui vont m'enserrer dans leur étreinte.

Mon heure n'est pas éloignée... Tantôt j'étais près de ma fenêtre ouverte, seule comme toujours, et je poursuivais dans les profondeurs sans tache du ciel je ne sais quelles visions qui m'emportaient loin de la terre. En abaissant les yeux sur la vitre appuyée contre la boiserie noircie, j'ai aperçu, se reflétant comme dans un miroir, une figure dont l'aspect m'a saisie: des yeux agrandis outre mesure, une bouche sévère et douloureuse, un visage aminci, dont les contours se confondaient avec les lignes blanches de sa coiffe. Où donc avais-je rencontré cette femme? Elle était vêtu de l'habit des pénitentes: comment ne l'avais-je pas vue déjà dans la maison?

Par un brusque mouvement de curiosité, je me suis retournée; le pâle fantôme s'est retourné comme moi.

Je n'ai pu retenir un sourire. — Quoi! c'est vous, Madeleine? Qu'avez-vous fait de votre jeunesse et de votre beauté, pauvre fille?.....

Ce visage oublié depuis dix ans, je l'ai regardé de nouveau il ne semble plus appartenir à un être vivant. Personne au monde ne pourrait maintenant me reconnaître, — non, personne!.....

Ai-je dit que le temps passait sans rien enlever!

Il a tout emporté au contraire, sauf la douleur.

12 mai 18.....

Si j'allais attendre leur arrivée au Havre? Je suis libre: aucun vœu ne me tient. Je me cacherais pour les voir une dernière fois; ils ne se douteront pas de ma présence, et, quand même ils passeraient tout près de moi, que pourrait leur dire ce visage foudroyé? Pas un seulement ne tressaillirait en me coudoyant dans la foule. Il me semble les voir: mon oncle un peu courbé, un peu blanchi; Louise toujours belle, avec ces formes un peu plus amples que la seconde jeunesse donne aux femmes; ces trois beaux enfants, avec des têtes d'anges..... Et lui?..... Non, je n'irai pas!

Quand ils mettront le pied sur la terre de France, j'aborderai, moi, d'autres rivages.....

13 mai 18.....

Je ne quitte plus mon lit. On ne me laisse plus seule: il y a toujours une religieuse priant à mes côtés. Le chapelain est venu ce matin, il reviendra ce soir pour les dernières prières. C'est moi qui l'ai demandé.....

Il y a une pensée qui m'obsède et que je ne peux chasser. Je voudrais savoir s'il m'a réellement aimée! M'a-t-il aimée, hélas! comme je l'aimais? Mais qu'importe!..... Tout est fini: dors en paix, pauvre Madeleine!

FIN.

Dans le prochain numéro: "La Vie continue" par Demians D'Archimbaud, et suite et fin du "Maître de Forges, par Georges Ohnet.

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue S.-Denis, et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Adresse postale: Casier 35, Station N. Montréal. Téléphone: Est 1418

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Une indisposition de notre distingué graphologue, Claude Ceyla, privera nos lecteurs et nos lectrices du courrier graphologique de ce mois. Un plus grand nombre d'études occuperont le numéro de septembre. Claude Ceyla reçoit toujours sa correspondance personnelle comme celle de la Revue Moderne à Casier posta 35, Station N., Montréal.

En Garde!

Nous mettons le public en garde contre les menées d'un nommé Georges Beaudry qui parcourt les villes et les campagnes pour prendre des abonnements au nom de la Revue Moderne et autres publications françaises.

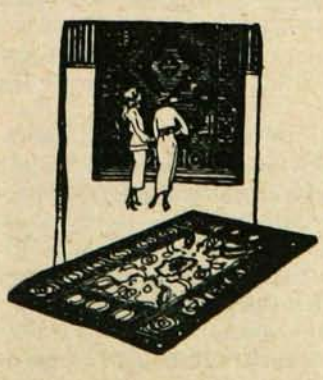
Les personnes qui retraceront le nommé Georges Beaudry voudront bien nous aider à mettre fin aux agissements de ce triste personnage en le rapportant immédiatement au chef de police de leur localité

LE FLEURISTE "MODERNE" — *Rien n'est plus approprié que des fleurs.*

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Ed Jernaey FLEURISTE

UN SEUL MAGASIN A MONTREAL — 108-110, RUE STE-CATHERINE EST — TELEPHON EST 1878



"Au Royaume des Tapis"

SPECIALISTE et IMPORTATEUR

direct, je puis embellir votre foyer avec un choix varié de

TAPIS, LINOLEUMS, RIDEAUX, DRAPERIES

Stores et accessoires.

MAISON FILIATRAULT

429 BLVD. ST. LAURENT EST 635

NE VENTE DANS TOUTES LESPHARMACIES

Pour la Publicité dans

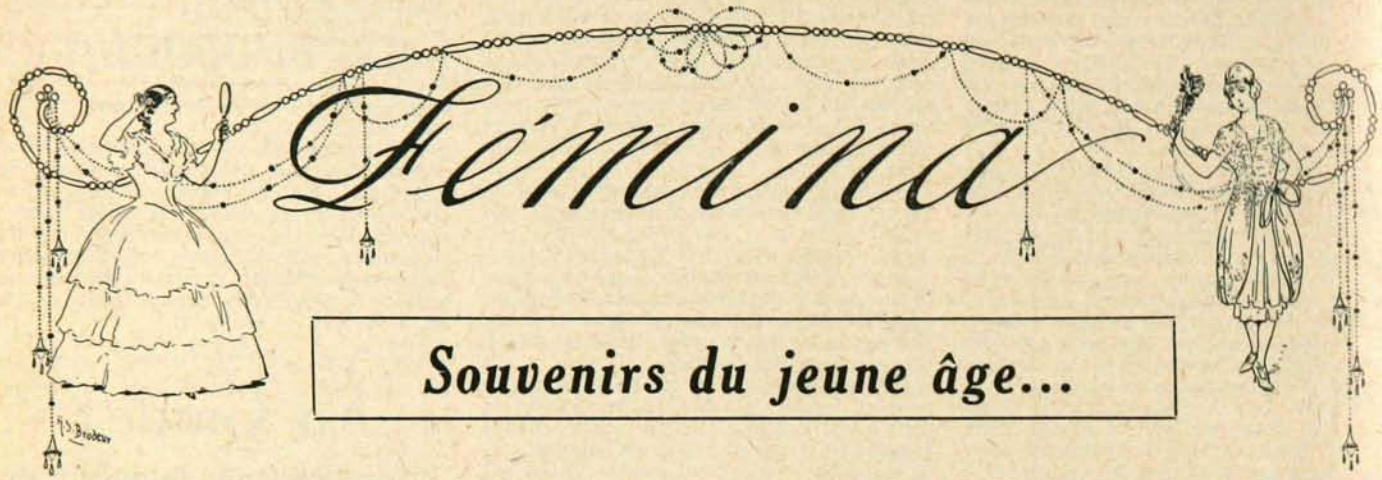
LA REVUE MODERNE

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

147 Saint-Denis - - MONTREAL

Tél. Est 1418



Souvenirs du jeune âge...

... Je viens de ressentir de ces impressions intenses et douces qui nous rejètent vers l'autrefois. Mon vieux couvent de Rimouski fêtait son cinquantenaire, et devant une assemblée de mes maîtresses et de mes compagnes, je fus appelée à remuer nos "Souvenirs du jeune âge". Et comme j'hésitais à inscrire ici ces pages d'évocation, d'émotion et de gratitude, mes craintes furent dissipées par ces mots d'une amie: "Pourquoi ces souvenirs seraient-ils trop personnels? N'avons-nous pas tous, un vieux couvent quelque part, dont souvent nous rêvons, des maîtresses aimées, des impressions perdues, et des souvenirs gardés? Celles qui vous liront n'auront qu'à changer les noms, pour retrouver dans vos souvenirs, à vous, les leurs!" Alors, dans l'espoir de raviver de chères souvenances, je donne ici, sans y rien changer, ces pages d'antan, que je souhaite évocatrices et réconfortantes à toutes celles qui les liron

---

Une conférence, j'avais accepté de vous faire une conférence, mais lorsque j'ai touché le livre que je voulais étudier pour en faire le sujet de ma causerie, j'ai senti que pour vous parler à vous, un livre seul s'ouvrait devant moi, celui de mon coeur; et que je devais puiser dans mes souvenirs comme dans les vôtres, dans ce trésor fécond que l'on entasse à l'âge heureux où l'on n'a pas encore d'histoire, et que l'on retrouve tout le long de la vie, pour nous sourire, nous réconforter et quelquefois nous relever. Notre enfance, et la plus douce partie de notre jeunesse nous reviennent ainsi par lambeaux. Nous retrouvons nos âmes de petites filles, nos âmes de mousseline et de guirlandes, nos âmes toutes fleuries et toutes parfumées, et de pouvoir sourire à ce qui n'est plus, nous renouvelle et nous transfigure! Voulez-vous que nous retournions ensemble, vers les années envolées, et que nous entrainions à notre suite, celles qui nous ont précédées dans le couvent cinquantenaire, et celles aussi qui nous y ont suivies. Peu importe que nous nous soyions connues; la même éducation nous a faites une âme solidaire, et nous nous reconnaissons toutes, aujourd'hui, comme des soeurs unies par le lien puissant que vous avez tissé, à nos mères, de vos mains laborieuses et douces, pour souder les générations les unes aux autres, dans un même idéal de vertus nationales et religieuses.

Nous venons de nous retrouver et de nous reconnaitre! Nous sommes toutes vos filles, de la plus âgée à la plus jeune! Nous portons l'empreinte de votre éducation, nous avons gardé le souvenir de vos enseignements, et je ne crois pas qu'aucune de nous ait à rougir de comparaitre aujourd'hui devant vous, qui avez été nos éducatrices, nos directrices, nos mères et nos amies. Toutes ont fait leur devoir. La plupart sont devenues des mères admirables. Je me rappelle cette phrase d'une lettre de l'ancienne compagne qui m'écrivait récemment sa joie de m'avoir retrouvée, et me disait: "Je suis Jeanne X, j'ai huit enfants, je suis une patriote! Et l'on sentait dans ces simples mots vibrer la vraie fierté: celle de servir les intérêts de sa race et de son pays, avec le meilleur courage; celui qui suppose l'acceptation de la souffrance, du sacrifice, du dévouement absolu et constant de toute la vie. C'est par celles-là que se perpétuera votre enseignement, par celles-là qui ont une famille à qui transmettre la grandeur des leçons que vous leur avez autrefois données. D'autres aussi, et nombreuses je crois, vous ont suivies dans la carrière, sans toutefois vous continuer dans la vie monastique. Elles sont devenues ces vaillantes institutrices qui élèvent les enfants tout le long de notre grand Saint-Laurent, et les élèvent dans les idées catholiques et françaises qui sont la sauvegarde de notre intégrité et de notre survivance nationales. Le bien que vous avez semé, ô nos mères, est immense. Vous êtes venues ici, il y a cinquante ans, alors que pour ainsi dire, germait le désir encore vague, au sein de nos populations jusque là entièrement asservies au travail absorbant de la terre, de faire sortir de leurs rangs, ces hommes et ces femmes instruites qui sont nécessaires au gouvernement des nations; les uns pour orienter les destinées du pays, les autres pour élever des fils dignes de ces grandes et passionnantes destinées.

Il fallait que nos régions si largement ouvertes à des horizons magnifiques donnassent, elles aussi, le meilleur de leur intelligence et de leur coeur, cette expansion ne pouvait se produire que sous la poussée d'une instruction généreuse et féconde, à laquelle le couvent des Soeurs de la Charité de Rimouski devait largement contribuer. On avait tout d'abord appelé ici les Dames de la Congrégation Notre-Dame, ces admirables filles de Marguerite Bourgeois, mais les

besoins des temps firent bien vite reconnaître aux plus hautes autorités religieuses du diocèse, que si splendide que fut le rôle éducateur de ces religieuses, il fallait dans une ville, qui, alors ne pouvait s'offrir qu'un couvent, — nous voyons que les temps ont bien changé, puisque les clochers se multiplient ici maintenant, — il fallait une communauté capable d'instruire les jeunes filles, de tenir un orphelinat, un asile, un hospice, et de soigner les malades, d'ensevelir les morts, et que sais-je encore que l'on a demandé à votre dévouement, ô vous qui ne vous êtes pas nommées en vain Soeurs de la Charité! Tous les rôles, toutes les abnégations, vous les avez acceptés, et, par un miracle sans cesse renouvelé, vous avez pu remplir la tâche formidable d'instruire, de soigner, de consoler, toujours debout, toujours à l'oeuvre, accomplissant des devoirs multiples sans jamais demander que l'on allégeât vos lourds fardeaux. Voulez-vous me laisser parler de vos bienfaits, tels qu'ils me remontent aujourd'hui à la mémoire, après tant d'années pourtant... la vie passe vite, sans même que l'on s'en doute... C'était alors, dans un couvent gris, tout gris, avec de larges galeries, flanqué d'une seule aile, où l'on avait installé les vieillards et les enfants... Nous guettions le matin, l'arrivée des bambins et bambines qui, leur petit panier au bras, avec dedans une succulente dinette, venaient passer leur journée autour de Mère Sainte Alphponse ... Combien d'hommes aujourd'hui, combien de femmes évoquent la figure douce et souriante de Mère Sainte-Alphonse, et la revoient toute ramassée et frileuse, sous la collerette noire, chaudement ouatée... Mère Sainte-Alphonse s'est endormie l'autre jour, et nous ne la reverrons plus, comme tant d'autres que nous appellerons en vain, et qui, après avoir accompli leur tâche sublime, ont atteint le Lieu Suprême, le repos... En arrière de l'asile, se trouvaient les vieilles, toutes ratatinées, toute finissantes. Elles avaient de vieux visages tannés, ridés, quelques-uns souriants, d'autres fermés; nous demandions comme une récompense d'aller les voir, de leur apporter des douceurs, de leur parler de leur jeune temps. Plusieurs étaient veuves; d'autres s'ennuyaient de leur vieux, et je me rappelle encore cette petite vieille toute guillerette, toute confiante, qui n'avait qu'une idée en tête: revoir son mari de qui la pauvreté la séparait, qui ne rêvait que de lui, et en parlait sans cesse: Allons Mère Marcheterre, est-il venu votre vieux? — Non, je l'attends aujourd'hui, répondait-elle immuablement. Un jour, des gens eurent pitié de ce couple touchant que la misère avait desuni, et amenèrent le père Marcheterre qui avait de la peine à se tenir sur ses jambes, tant il était démoli. Ce fut une joie inénarrable, et quoi de plus émouvant que cette réunion de deux êtres qui étaient séparés, après une vie d'amour et d'entente! Le vieux dût s'en aller, après une courte visite, et la vieille me confiait, le lendemain "Crois-tu, que je n'ai pas osé l'embrasser!... "Mais pourquoi?— "J'avais peur de scandaliser la soeur!" Pauvre bonne femme qui s'était refusé cette joie de peur de scandaliser la petite soeur douce et jeune qui aimait tout ce vieux monde, le comprenait, le gâtait, et aurait si complaisamment tourné les yeux, pour ne pas gêner les effusions de ce ménage qui allait vers la tombe, et n'aurait pas la consolation de mourir ensemble. Je n'osai pas dire à la Mère Marcheterre que la religieuse aurait trouvé cela tout juste, tant j'avais peur de faire couler davantage de larmes sur ce lamentable visage que le chagrin et les ans avaient si lourdement marqué. A côté de l'oeuvre souriante des tout petits, et de celle, pitoyable de l'hospice, nous trouvions votre orphelinat, si admirablement tenu et défendu par Soeur Sainte-Anastasie. Sainte Anastasie adorait les orphelines, et elle souffrait du pas que prenait sur elles, les "pensionnaires" moins bien stylées, affirmait-elle, moins dociles et moins studieuses. Puis au centre de la maison, nous étions les pensionnaires, les demi-pensionnaires, les externes, c'est-à-dire l'élément le plus turbulent, le plus occupant, le plus accapareur de la maison. Mère Marie de la Providence administrait tout ce monde que l'indiscipline travaillait ferme, et qu'elle conduisait sans défaillance, se sentant assez forte pour dompter les plus rebelles, et y parvenant, sans toutefois réussir à être crainte par d'autres, que par les plus dociles. Nous savions les trésors de bonté et de pardon qui se dérobaient derrière toute cette sévérité, et nous sentions surtout avec quel esprit de justice, nous étions traitées. Nous étions fières essentiellement de cette qualité de notre directrice, et il nous arrivait toujours de proclamer que peu nous importait la sévérité pourvu que nous trouvions l'équité la plus noble et la plus entière, celle qui a eu, en réalité la plus heureuse impression sur l'esprit de l'enfant qui n'a jamais ainsi l'impression qu'il est le plus puni, non parce qu'il est le plus coupable, mais parce qu'il est le moins aimé. Puis à la classe, quel admirable professeur, quel indomptable entraîneur d'énergie. Il fallait travailler, travailler, travailler encore. Nous étions fourbues, abruties, lamentables, mais nous sortions de ses mains, là, formées, conscientes d'avoir de la valeur, et de pouvoir faire face à l'existence. En somme, personne n'en mourait, et celles qui ont su profiter de cet enseignement nourri, ferme, lutteur, savent quelle gratitude elles doivent à la femme intelligente et sûre qui les a dirigées. La vie du pensionnat était remplie jusqu'au bord, et la récréation y tenait peut-être une trop petite place. C'était du moins, alors notre avis. Nous aurions voulu avoir de meilleures heures, pour mieux nous connaître et pour apprendre à nous aimer davantage. Il s'en trouvait qui rattrapaient le temps un peu partout, à l'étude, au réfectoire, dans les rangs, qui s'oubliaient à la classe de musique. O cette classe de musique, située comme un osasis au centre de notre vie d'écolière, comme nous l'avons aimée, et quel souvenir nous lui gardons! Mère Sainte-Thérèse vous y régniez, et avec quelle grâce, quelle bonté, quelle indulgence. Comme nous aimions votre douceur reposante, votre tact discret, et la sécurité de votre affection. Nous sentions que vous compreniez toutes nos petites misères rien qu'à la façon calmante dont vous les écoutiez. Vous étiez aussi notre ange gardien, vous nous sauviez de la colère, de la paresse, de la gourmandise, de l'envie, de l'orgueil. Vous étiez comme une sentinelle dressée devant les péchés capitaux, et lorsque vous nous aviez dit de votre jolie voix chantante: "Il ne faut ni se facher, ni se venger", il nous prenait des élans magnifiques vers le bien. Puis sachant l'influence de ce piano que vous jouiez si bien, vous y laissiez courir vos petites mains longtemps, longtemps, pour que nous fus-

sions vraiment consolées. Quelle joie pour celles d'entre nous qui vous ont connue de vous retrouver là, aujourd'hui, avec toutes les autres qui nous rappor tent notre jeunesse, nos illusions, nos espoirs, et nous parlent encore le même et émouvant langage de jadis. Hélas! toutes ne sont pas là. Que l'on me permette d'évoquer une chère figure. Elle clôt, dans le tragique les souvenirs de mon couvent. Nous l'appelions **notre Mère** et nous avions pour elle, un respect attendri, une confiance absolue, et une affection débordante. Tandis qu'elle dirigeait la communauté, un mal atroce la rongeait, qui devait finir par la coucher au tombeau. Nous devinions que cette femme simple et bonne avait une personnalité remarquable; qu'elle devait tout démêler des plus obscurs sentiments de l'âme; je devais savoir un jour qu'elle devinait tout de ceux du coeur. Certaines circonstances qu'il est inutile de rappeler, firent que je la vis alors qu'elle mourait doucement, dans une petite chambre attenant à la communauté. Ce qu'elle trouva alors à me dire, de tendre, de consolant, d'émouvant, je ne saurais le raconter aujourd'hui encore sans pleurer. Mais la bénédiction que j'emportais de cette chambre d'agonisante me fit croire en l'avenir; la promesse que je serais la première qu'elle nommerait au Bon Dieu, en arrivant Là-Haut, me permit d'espérer que la vie me réservait de belles choses, et sitôt qu'un bonheur tombe sur moi, j'évoque le geste bénissant qui supplia un jour pour le bonheur d'une petite fille qui avait beaucoup pleuré.

A côté de Notre Mère, la sainte si douce qui se nommait Sainte-Mechtilde, viennent se ranger tous les visages familiers qui entourèrent notre enfance: Nous les nommions Saint-Stanislas, cette religieuse à la haute personnalité qui devait plus tard devenir Supérieure Générale de son ordre, Sainte-Marie Josèphe, Sainte-Léocadie, Sainte-Madeleine, Saint-Bernard, Saint-Louis de Gonzague, Sainte-Hélène, Saint-Antoine, Saint-Roch, Sainte-Marte, Saint-Joseph, Sainte-Julie, toutes furent des mères pour nous. Rappelons également ces humbles et ces vaillantes qui s'appelaient: Soeur Emma, Soeur Lavoie, Soeur Ombeline. N'oublions pas les disparues: Mères Marie du Saint-Sacrement, la femme austère et distinguée qui dirigea les destinées de notre ancien couvent pendant nombre d'années, et cette douce et tendre religieuse à l'âme fine et au coeur vibrant que nous avons beaucoup aimée, et qui se nommait Saint-Jean-Baptiste.

Devant chacune d'elles, inclinons-nous, mes chères compagnes, comme devant la personnification du dévouement et de la vertu.

Notre couvent était alors une Maison-Mère qui avait ses missions: Deschambault, Cacouna, Carleton, Des décisions vinrent, dont nous ignorâmes les raisons, et qui rendirent notre Maison-Mère de Rimouski à la Maison-Mère de Québec, d'où elle était jadis sortie. En retournant, elle ramenait trois nouvelles filles; comme preuve que son oeuvre avait été active et féconde. Nous qui avons essentiellement connu **notre maison**, nous avons éprouvé alors une espèce de déchirement, dont la mélancolie persiste toujours, à songer que nos soeurs seraient confondues dans le grand tout d'une immense communauté, que plusieurs changeraient leurs noms, et que nous ne reverrions sans doute plus nombre d'entr'elles. Nous étions desprofanes, et nous savions mal nous incliner devant les sacrifices sans doute nécessaires. Les religieuses, elles, le surent admirablement, et si elles pleurèrent, leur sacrifice n'en fut que rehaussé. Nous eûmes la sensation de les voir partir en exil; plusieurs ne revinrent jamais que nous n'avons cessé de regretter.

Et comme pour achever le sacrifice, le feu vint raser notre couvent. Sur les ruines, une maison s'érigea, plus spacieuse et plus moderne; celle-là qui nous abrite aujourd'hui, et vers laquelle je ne revi ns pas sans appréhension. La même crainte sans doute, est montée au coeur de toutes les anciennes, celles de mon temps, et celles d'avant. Mais en pénétrant dans cette enceinte nouvelle, nos angoisses sont tombées, et nous nous sommes crues toujours chez nous. Votre sourire, Madame la Supérieure a contribué à ce réconfort. Il nous était connu. Vous aviez été élevée ici, puis religieuse, votre accueil nous rendait l'âme que nous croyions perdue de notre vieux couvent. Comme si l'âme d'un vieux couvent pouvait se perdre, comme si tous les souvenirs qui nous attachent à notre Alma Mater pouvaient s'anéantir dans des ruines... Cette âme, ce souvenir, cette gratitude c'est en notre coeur qu'ils sont enclos. Nous les avons emportés d'ici, le soir de nos adieux, et depuis nous les avons gardés à travers l'existence, comme dans un coffret précieux, se conserve tout ce qui ne saurait être perdu, et ce sont ces choses précieusement dérobées aux regards profanes, et qui nous parlaient aux heures de tourmente et d'abaissement, qui nous prêchaient la fidélité aux traditions noblement enseignées, qui nous rattachaient à tout notre passé de petites filles croyantes, naïves et pures, qui nous faisaient enfin une loi de rester dignes de celles qui nous avaient élevées dans des principes de vertu et de patriotisme. Et cette voix du souvenir qui parlait en nous fut toujours écoutée avec une ferveur attendrie. Aussi en reprenant notre place dans notre couvent, nous avons conscience d'avoir perpétué une tradition d'honneur, de travail et de fidélité; nous avons conscience d'avoir continué nos mères, les douces et tendres femmes qui dorment là-haut, sur la colline, où sont allées, hélas! les rejoindre tant de leurs filles qui étaient encore des jeunes femmes. Et c'est là la tristesse de cette réunion, mes chères compagnes, que de compter les places vides, dans nos rangs autrefois si serrés et si joyeux! Notre pensée les enveloppe toutes, ces chères disparues, nous les évoquons, celles qui sont parties avant l'heure, nous les retrouvons jeunes et gaies comme autrefois, et de toutes les illusions que nous remporterons d'ici, celle-là est peut-être encore la meilleure, que de sentir que nous avons retrouvé leurs âmes jeunes et heureuses!

Il faudra repartir... Ceci n'est qu'une halte... Tantôt, à la chapelle, nous avions pourtant eu l'impression que cela recommencerait... Rien ne recommence sur la terre, il faut toujours marcher. Demain donc, nous aurons repris la grande route, mais les pensées si fortes et si clémentes que nous aurons recueillies ici nous suivront partout. Elles seront un encouragement et une sauvegarde. D'être retournées en arrière, nous a donné l'impression d'un bain de lumière et de chaleur. Nous voilà plus heureuses; heureuses de nous être groupées comme autrefois autour de celles qui furent les mères de notre intelligence et de nos âmes, heureuses de nous être revues, de nous être comprises,

de nous être aimées de nouveau, comme autrefois, en soeurs unies et sincères. Et nous repartirons chacune vers nos devoirs et nos labeurs ; nous repartirons, conscientes d'avoir fait notre part dans l'histoire de la vie, et d'avoir accompli des oeuvres utiles et méritoires ; nous repartirons mieux averties des devoirs nouveaux, plus généreuses, mieux préparées aux futurs sacrifices, mieux armées en un mot pour les résistances nécessaires. Dans le tourbillonnement de l'existence, peut-être ne nous retrouverons-nous jamais comme aujourd'hui, liées dans une pensée commune de gratitude et de joie, mais au moins garderons-nous de ces journées de réunion si fraternelle et si émouvante, une vision charmante et attendrie que la voix de notre grand fleuve bercera tendrement, alors que la vie implacable nous aura dérobé les horizons splendides de cette chère petite patrie, crânement dressée devant l'immensité qui l'auréole d'une incomparable splendeur !

MADELEINE

Nos recettes et nos conseils

POUR LES COQUETTES

Une très coquette lectrice me réclame quelques recettes de pains parfumés.

Pensant faire plaisir et être utile à toutes, je vous confie avec blaisir des recettes tout à fait privées, commettant ainsi un gros péché d'indiscrétion.

Pour un bain, jeter dans la baignoire deux verres du mélange suivant:

Essence d'écorces d'orange	1 once
Essence d'écorces de citron	⅛ once
Essence de Néroli	1/12 once
Alcool à 90%	¾ pinte

Ce bain aromatique, pris deux ou trois fois par semaine, a la qualité de raffermir les tissus et de les tonifier.

On peut, si on veut, le remplacer par:

Eau de fleur d'oranger	12 onces
Eau de roses	12 onces
Eau oxygénée	2 onces

Que l'on mêle au bain par quantité d'un demi-litre chaque fois. C'est également un tonifiant; en plus il blanchit merveilleusement l'épiderme.

Vous pouvez vous servir de ces deux recettes pour le visage aussi, en diluant beaucoup.

Dans le cas d'affaiblissement total des tissus, on peut employer les lotions pures en les passant sur le visage avec un tampon d'ouate.

Il faut ensuite avoir soin de passer de l'eau fraîche.

Pour les lectrices très coquettes, et qui ont peur de vieillir j'ai recueilli cette autre recette.

C'est celle de ce qu'on nomme un masque de beauté.

Faites un mélange de:

Farine d'orge	1 once
Huile	½ once
Miel	½ once
Alun	1/12 once

remuez le tout ensemble pour que le mélange soit parfait, puis ajoutez-y:

1 blanc d'œuf.

Faites un masque en mousseline à cataplasme et étendez cette pâte dessus.

Ménagez adroitement des ouvertures pour les yeux, la bouche et le nez, puis appliquez sur le visage.

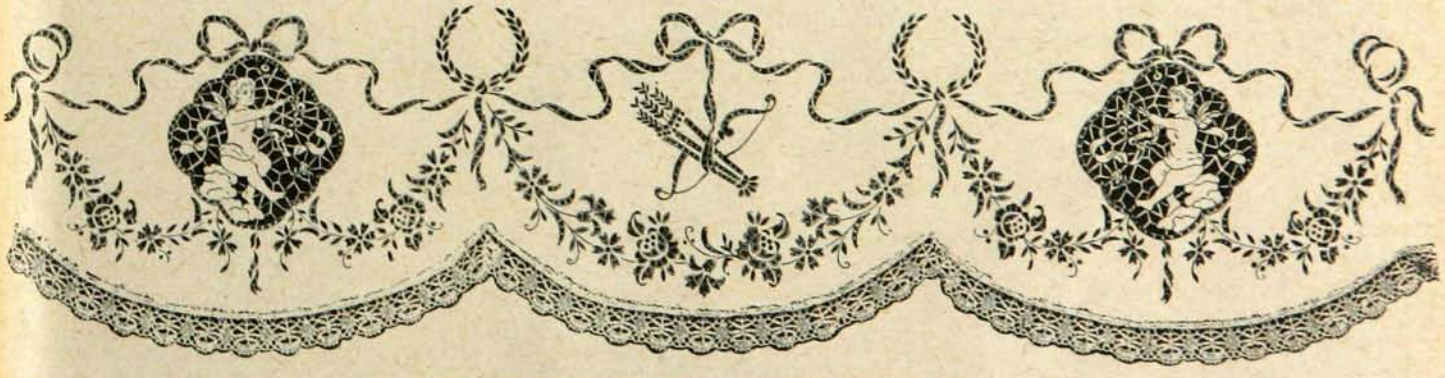
Il faut garder cette sorte d'emplâte durant toute unenuit.

Le matin baignez le visage à l'eau tiède.

Cette recette qui est venue jusqu'à nous est, dit-on, celle de Madame Récamier dont la jeunesse et la fraîcheur furent longtemps étonnantes.

Je vous la donne pour ce qu'elle vaut; elle est d'ailleurs sans danger.

COUSINE LUCE.



SUPERBE DESSUS DE PIANO LOUIS XV

Superbe dessus de piano de style, à exécuter à la broderie anglaise et richelieu. Ce beau morceau de broderie est à sa place dans un salon élégant, alors même que le style n'en est pas exclusif. La dentelle qui le termine peut être remplacée par un feston de fantaisie ajouré. Ce dessus peut aussi retomber sur les côtés si le piano est placé de façon à mettre la broderie en valeur. Des motifs de dentelle Venise ou Cluny ou autre peuvent se mettre en place des Amours et du milieu. Faisant nos dessins nous-mêmes toutes les modifications se font sur la demande des personnes qui le demanderont. Ces patrons sortent de chez RAOUL VENNAT, 642 rue St Denis, Montréal, Tél. Est 3065.

Manteau-collerette de soirée en satin; les cotés en maline, avec étroite bordure de fourrure, col maline.

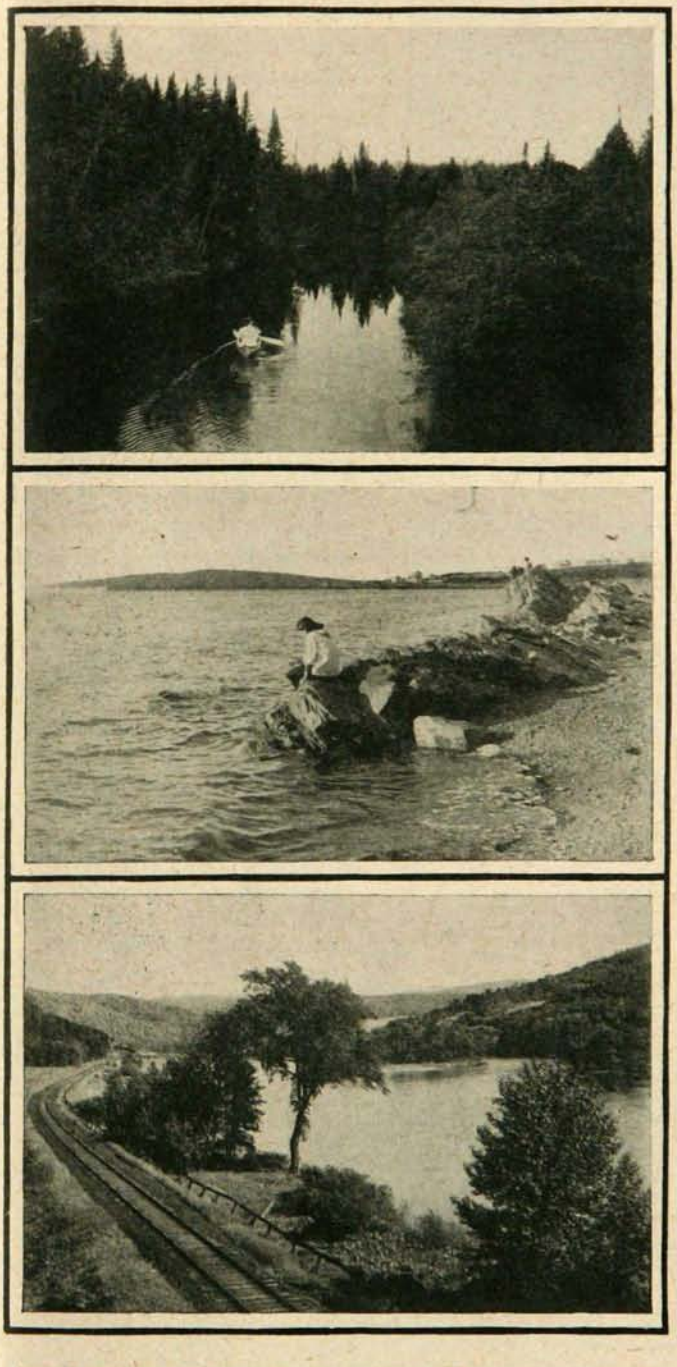
Joli voile sur turban Hindou en gros écheveaux de soie.

Jolie toilette en crèpe Georgette avec broderies à la main.

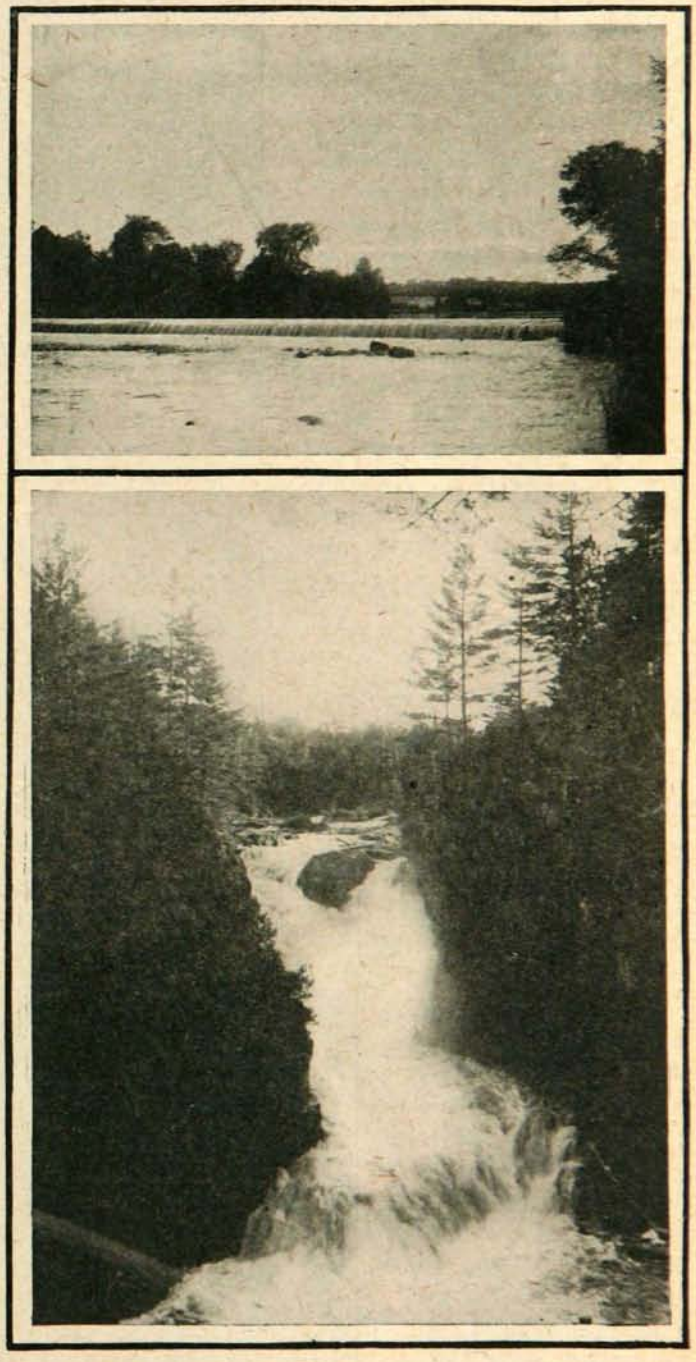
Joli gilet de yachting, se porte avec jupe de sport.

Costume de duvetine largement brodé de toupe.

NOS JOLIS SITES



A part le majestueux St Laurent, nous avons, dans la Province de Québec un grand nombre de jolies rivières. Elles sont presque toutes ravigables et les excursionnistes peuvent, en petit bateau ou même en canot se rendre très loin a l'intérieur de la Province. (Réseau du Grand Tronc)



En moins d'une demie-journée de Montreal les voyageurs atteignent les Laurentides où ils trouvent les plus charmants endroits de villégiature.
(Réseau du Grand Tronc)

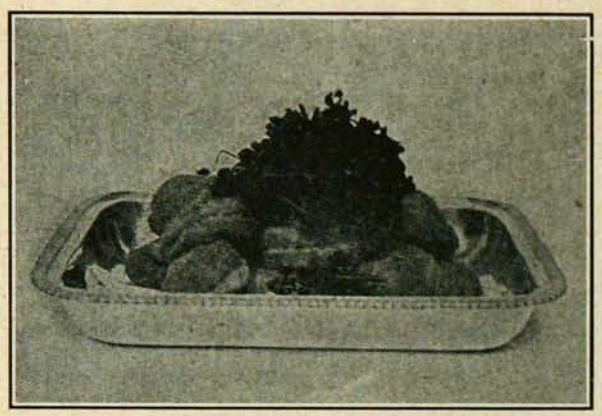
LES CHOSES FÉMININES

Par SOEUR MARTHE

1—PATES AU POULET OU AU LAPIN

Poulet ou lapin froid, jambon maigre, poivre, sel, persi lhaché, écorce de citron, échalote, pâte, sauce blanche, graisse de lard.

Hacher fin le poulet ou le lapin ajouté le jambon, aussi haché, avec les herbes et l'assaisonnement; cuire à l'étuvée dans la sauce blanche, pendant 10 minutes, couper la pâte en carrés minces sur lesquels mettre le hachis et recouvrir d'un autre carré de pâte, pincer ensemble les bords des carrés de pâte, et frire dans la graisse bouillante jusqu'à ce que la croute soit d'un brun doré. On peut employer du veau ou du gibier froid au lieu du poulet.



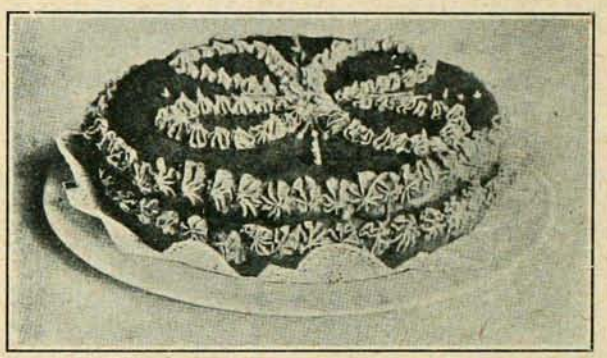
1—PATE AU POULET OU AU LAPIN.

2—GATEAU AU CHOCOLAT

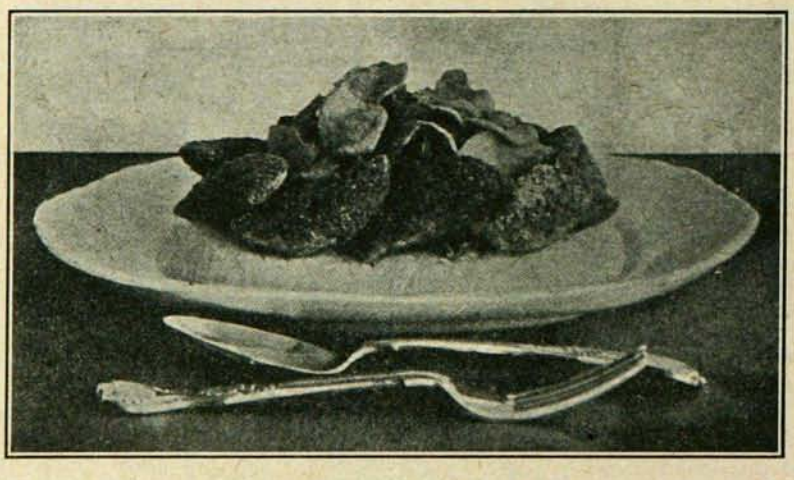
3 onces chocolat rapé, ½ lb. de beurre, 3 onces sucre brun, 3 oeufs, nu gâteau éponge.

Couper en tranches un gâteau éponge; recouvrir les tranches avec le mélange suivant: Bien écraser le chocolat en l'ajoutant très lentement au beurre qui doit être battu en crême, battre en ajoutant les oeufs et le sucre et continuer à battre quelque instant. Replacer les tranches ensemble dans la forme originelle du gâteau; puis mettre une couche du mélange de chocolat sur tout le gâteau.

Enjoliver d'ornement à la crême ou au sucre blanc.



2—GATEAU AU CHOCOLAT



3—CROQUETTES DE POULET A LA SUPREME.

3—Croquette de poulet à la Suprême

Le blanc d'un poulet, 1 morceau de langue bouillie, des truffes, beurre, farine, pérsil haché, poivre, sel, 2 oeufs, 1 citron, mie de pain ou vermicelle, graisse de porc.

Hacher fin le poulet, la langue et les truffes, faire fondre le beurre, y mêler la farine, puis le hachis, assaisonner de pérsil, sel et poivre, ajouter le jaune d'un oeuf battu avec le jus de citron, mettre en boules, en ayant soin de s'enfariner les mains, tremper dans l'oeuf, rouler dans la mie de pain ou le vermicelle cassé en tout petits morceaux, et frire dane la graisse bouillante.

RECETTES UTILES

Pour se garantir des moustiques.—Se laver les parties exposés aux piqûres des moustiques: la figure, les mains, avec quelques gouttes d'essence de lavande, et laisser dans l'appartement un peu d'essence dans une assiette. Non seulement l'odeur éloigne ces bestioles, mais au bout de quelques jours elle disparaissent complètement de l'appartement.

LA GUERRE AUX TACHES

Elle est simple et ne demande que du soin.

Toutes les taches peuvent s'enlever.

L'encre s'enlève avec du lait ou du sel d'oseille.

Certains acides partent en les frottant à l'alcool.

Les peintures cèdent à l'action de l'essence minérale.

La rouille, sur le linge blanc, part sous l'effort de l'eau de lessive bouillante.

COURRIER DE MADELEINE

AURORE DES BOIS.—Votre jolie lettre était bien douce à lire... Je serai toujours heureuse de vous aider, et je ne souhaite qu'une chose, c'est que vous m'appelliez souvent à votre secours... Je ne sais quels sont les imbéciles qui ont pu vous dire que j'aimais mieux les Français que les Canadiens... comme si l'on pouvait préférer ses cousins à ses frères... Il m'arrive fréquemment de vanter la culture française, la première au monde, de désirer que nos Canadiens-français y puisent de plus en plus largement, afin de mieux développer leurs qualités natives; il m'arrive encore de placer très-haut notre admiration et notre gratitude à la France, et de prêcher l'amour que nous lui devons, mais cela n'a rien à voir avec mes sentiments nationaux, les plus profonds de tous. J'estime simplement que nous ne pouvons nous détacher de notre pays d'origine, renier notre naissance et notre sang, sans nous diminuer nous-mêmes, et je ne suis pas la seule de cet avis. Il n'y a vraiment que les fanatiques, ou encore mieux ceux qui vivent du trafic national, qui le mettent en billets de banque en un mot, pour oser prêcher le contraire, et s'en faire une religion. L'exploitation du sentiment d'une race, sa canalisation pour ainsi dire vers un idéal étriqué et mesquin, son accaparement par certains individus qui se sont constitués de leur propre autorisation nos porte-paroles, ne doit cependant pas nous aveugler au point de nous faire oublier que nous descendons de la plus noble famille humaine, et que chicaner sur l'orgueil que nous en devons avoir est acte de vilain et de parvenu. Cela n'implique nullement que nous ne pouvons avoir notre vie nationale à nous, parfaitement distincte de la vie française, et être heureux et fiers d'être ce que nous sommes, une belle race, certes! Mais je vois que vous avez fait bon marché de ces sornettes, et je vous en remercie ainsi que des jolis sentiments que m'expriment votre doux billet.

MANOELA.—Vous êtes une perle d'amie, et je sais apprécier toute la délicatesse de vos attentions. Merci.

Mme XISTE BERNARD.—Oh! Madame, que devez-vous penser de nous? Nous avons fait d'inutiles efforts, pour déchiffrer sur votre enveloppe, le timbre de la place où vous habitez, et ce fut en vain. Chaque personne consultée trouvait un nom nouveau, et c'est alors que nous avons décidé de vous demander par la voie du courrier, cette adresse tant cherchée que vous aviez omis de mettre dans votre lettre. Alors nous vous adresserons le montant que nous vous devons pour ce premier numéro arrivé en parfait ordre. Vous êtes une vraie maman canadienne, et je vous en félicite vivement. Vite écrivez-moi cette adresse... Et merci pour vos aimables éloges de la revue.

MAMISE.—Il faudrait naturellement que ces photographies puissent être reproduites avec avantage, et cela n'est pas toujours facile, je vous l'affirme, après expérience. L'été prochain, j'organiserai probablement un concours de ce genre, avec primes, bien entendu, et il faudra vous préparer d'avance...

CHRYSANTHEME.—Les félicitations d'une amie aussi gentiment fidèle ne peuvent que m'être fort sensibles, et je vous en remercie affectueusement. N'oubliez pas que votre retour parmi nous sera toujours accueilli avec joie.

CARMEN DES PALMIERS.—Les rayons ont parlé... Et Comment vous exprimer toute la joie que je ressens de votre amitié si sincère et si douce. Oui j'ai remarqué cette petite chose, et qui était de vous. Tous mes compliments, alors. Pourquoi ne frapperiez vous pas à une autre porte, avec la certitude que vous seriez agrée, un jour ou l'autre. Fatalement, la revue est plus exigeante que le journal, et le public si tolérant pour le quotidien devient féroce pour la revue... Ainsi les romans? L'entendez-vous jamais chicaner ceux de son journal? Non! Alors qu'il épluche les nôtres, et s'offusque de certaines circonstances nécessaires néanmoins au soutien de la thèse qui est toujours essentiellement morale. Mais je m'éloigne de la question, et j'y reviens pour vous affirmer, que l'accueil, ici, sera affectueux.

REVEUSE SENSITIVE.—L'on vous a déjà expliqué, par lettre personnelle, mon retard à vous répondre et à vous remercier de tout ce que vous m'offrez d'aimable et de tendre dans votre courte missive. Le mot "poinçonner" est le seul que je conaisse avec "marquer" pour indiquer l'action en question. Et à bientôt, n'est-ce pas?

LIILA SAGUENAYIENNE.—Nous regrettons de n'avoir pas été heureux dans la recherche des numéros de ce journal, et j'espère que vous nous offrirez d'autres occasions de vous être agréables. Merci de l'aimable propagande que vous faites à notre revue, et je suis certaine que notre succès est dû, en majeure partie, à la solide amitié qui unit les lectrices à la directrice, amitié qui est ma plus douce joie et mon meilleur espoir. Nous avons ce nom sur nos listes, merci. Et n'oubliez pas que vous serez toujours la bienvenue ici.

QUEBECOISE.—Voici les noms de salles de vues animées de l'ouest de la ville de Montréal: New Grand, Regal, Allen, Capitol, Loews, Strand, Hollman, Imperial, Princess, Orpheum, Tivoli.

LAURHENGERE.—Intimidée, vous aviez tort, car vos lettres sont de celles qui peuvent intéresser les plus exigeants, et j'ai grand plaisir à vous l'affirmer, en vous souhaitant la bienvenue dans ces pages, où vous reviendrez souvent, je l'espère. Pas n'est besoin d'avoir fait son cours universitaire, pour suivre les cours de littérature, et je vous engage fort à vous inscrire parmi les élèves de la prochaine année. La litérature anglaise a aussi ses grandes figures, et c'est un peu arbitraire de décider qu'elle n'est pas faite pour l'art et la poésie. Elle exprime fort bien, elle aussi, tous les nobles sentiments, et prend parfois une singulière douceur à dire des choses tendres. Seulement l'œuvre littéraire anglaise de grande valeur est certainement, et de beaucoup moins considérable que la française, mais Shakespeare, Milton, Lord Byron, Dickens et autres ont certainement existé et leur génie n'est pas à discuter. Les exagérations ne changent rien à ce qui est juste et vrai, et votre poète a exagéré...

AMIE D'AUTREFOIS.—C'est gentil de connaître ainsi le cadre où évolue une amie aussi douce et aussi constante. Tant mieux, si la vie vous accorde quelque répit, en attendant qu'elle vous livre le vrai bonheur, celui que je vous souhaite de tout mon cœur.

LA SACRIFIÉE.—Pour pouvoir vous aider véritablement, il me faudrait mieux vous connaître et posséder tous les détails de la situation qui vous tourmente aussi cruellement. Il faudrait peut-être mettre votre cause entre des mains légalement responsables et ainsi vous arriveriez, sans doute, à vous faire rendre justice. Je suis navrée de l'état pénible où vous vous trouvez, et de même que vous avez confiance en moi, de même, je suis toute disposée à vous aider et à vous soutenir en autant que cela me sera possible. Bon courage surtout, et soyez vaillante jusqu'au bout.

PETITE MAMAN DE JACQUELINE.—Vous ne sauriez croire le plaisir que m'a causé votre lettre si animée, si gentille et si expressive. Je vous en remercie, comme l'on remercie d'une faveur ou d'une consolation. Ce qui vous a paru quelquefois de la bravoure, n'était que de la sincérité. Au début de ma carrière, je me suis fait une loi d'être "Moi-Même" même quand je devrais aller à l'encontre du sentiment des autres. Je n'entends pas que le métier de journaliste nous condamne à encenser le public, et à lui jurer qu'il a raison, mais bien plutôt à le redresser ce sentiment, à l'orienter, à le développer dans le sens qui nous paraît juste et sensé. Je puis me tromper, puisque je suis une créature fragile et faillible, mais au moins, j'ai avant tout, et pardessus tout, le respect de ma pensée. Moi aussi, j'aimerais à vous connaître, car il est impossible que rapporchées, nous ne nous comprenions pas mieux encore qu'à distance.

J. G. A. M.—Saint-Just vous donnera dans son prochain courrier, son sentiment ou plutôt son opinion sur votre pièce de vers. Malade en ce moment, nous sommes privés de sa précieuse collaboration.

JACQUELINE.—Votre papa est un homme d'esprit doublé d'un homme de goût, et je ne m'étonne pas que sa fille soit aussi gentiment spirituelle. Pourquoi n'apprend-t-on pas à distinguer certaines choses, et que la vie est donc rapetissée vue d'un point obscur... Enfin, il vaut mieux laisser dire, et surtout ne rien faire, quand on a la certitude d'avoir raison. Les discussions de ce genre sont souvent oiseuses, et n'amènent aucune conclusion appréciable. Mais de s'entendre dire, bravo! par la bouche charmante d'une vibrante amie de la Revue Moderne, fait du bien.

JOVIDA.—Je m'étonne un peu de votre façon d'apprécier cette œuvre, écrite dans le but, non dissimulé d'indiquer aux femmes qui veulent faire tout leur devoir, comment l'accomplir jusqu'au bout. Examinons ensemble les personnages et leur manière de se conduire. D'abord Madame de S., mariée à un homme frivole et insouciant, qu'elle pourrait mépriser, mais qu'elle ne saurait tromper, parce que tout en elle est probité et honneur. Et l'héroïne elle-même, pauvre créature ballottée par la vie qui cependant, emportée par un sentiment qui semble irrésistible, recule, et recule bravement, devant la déchéance. Et puis cette autre jeune femme qui sait pardonner et avec quelle douceur, quel tact. Il faut admettre, ô ma fidèle lectrice, que la passion existe dans la vie et qu'elle ravage souvent les existences les plus douces. Elle passe en rafales, et l'on sait qu'après la tempête le calme renaitra, et c'est justement ce calme qu'il faut apprendre à sauvegarder. Vous savez comme moi que la vie offre maintes complications, que le bonheur des heureux est sans cesse menacé. Ne faut-il pas apprendre à résister au mal, puisque le mal se glisse infailliblement dans nos existences et les ruine souvent. La seule chose qui doit compter, c'est le sauvetage de l'âme et quelquefois du bonheur. C'est bien cela qu'a voulu Brada, et si vous relisez son œuvre, sans préjugés, vous verrez que sa conclusion infiniment triste, est aussi absolument morale. Mais il n'en reste pas moins que je suis desolée d'avoir encouru votre blâme très-doucement exprimé, et que je n'aie le plus profond désir de ne plus vous offenser dans l'avenir. Merci pour ces félicitations qui me sont fort sensibles.

MADELEINE.

DES REPONSES

Dollard, 18 juin, 1921.

Madame,

Pensant être agréable à "Danielle Desforges," je me fais un plaisir de lui envoyer l'adresse de la revue de Sainte Solange, que vous demandez dans votre courrier. Je ne sais si cette revue existe encore; avant la guerre, cette revue était éditée à 21, Quai Paul-Bert, Tours, (Samdre et Loire), France.

Votre fidèle abonnée,

M. BARROT,
Dollard, Sask,

Maskinongé, 18 juin, 1921.

Madame,

Veuillez, s'il vous plaît, informer Danielle Desforges, (Courrier de Madeleine, 15 juin, 1921) que la demande qui s'adresse à la Revue des jeunes filles, — Annales de Sainte Solange, est en France. 68, rue de Dun, à Bourges, (Cher.)

Votre bien dévouée,

ANTOINETTE CARON.

Ondulation permanente Nestlé !

Mesdames, essayez notre nouvelle machine à onduler les cheveux, la meilleure au Canada.

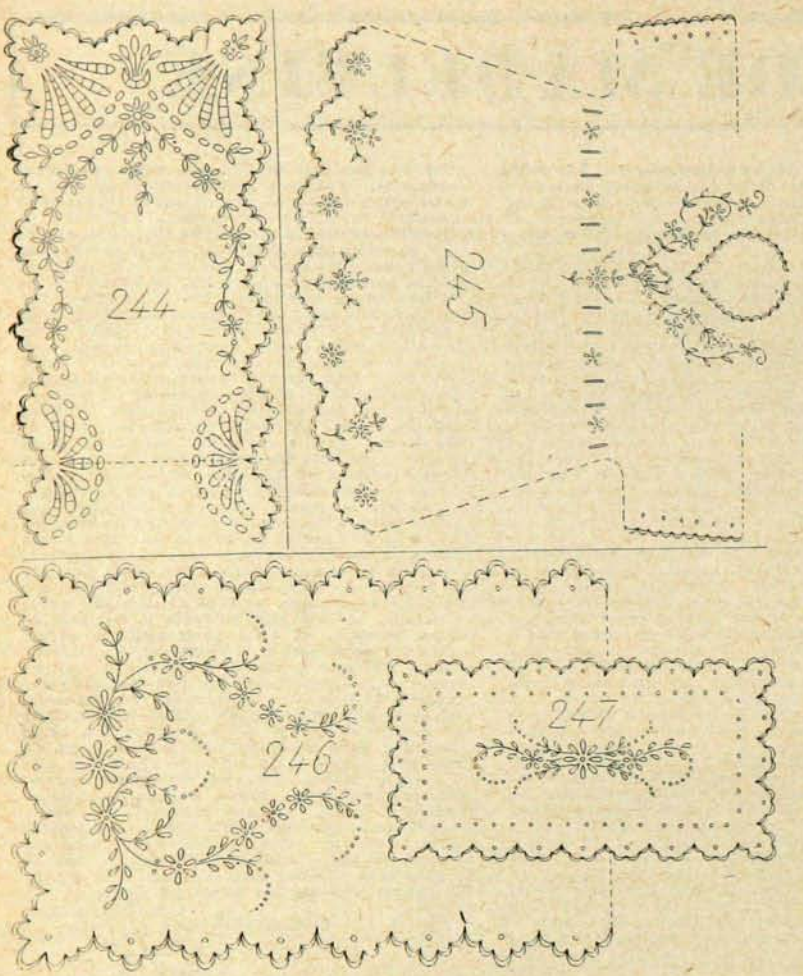
Ce modèle perfectionné vous donnera satisfaction.

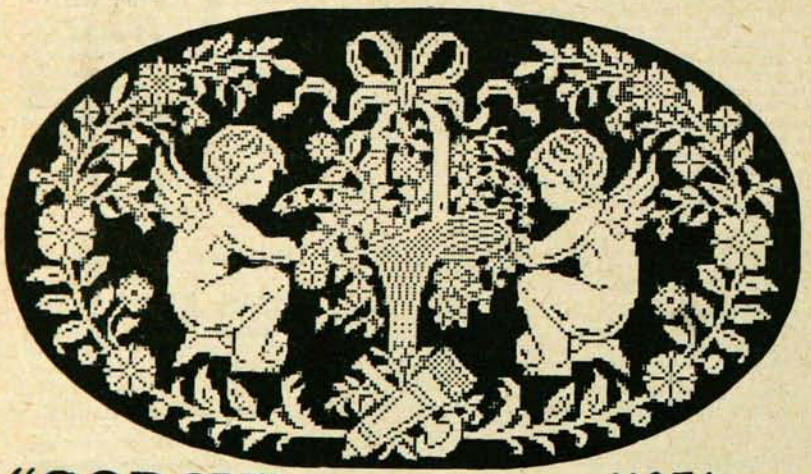
Téléphonez pour votre appointement.

PUNDE & BOEHM

182 rue Peel — 262 S.-Catherine Est

Tél. Up. 3161 — MONTREAL — Tél. Est 6320





PATRONS DE BRODERIES ET DENTELLES MARQUE GORCY

244- Dessus de bureau 12x40 Patron 15cts. Etampé sur pure toile Prix $1.50 etampé sur coton fini toile Prix 60cts.

245- Robe d'enfant 3-4-5 ans. Patron 15cts. Etampé sur nansouk, Prix $1.25 Etampé sur coton fin spécial pour lingerie. Prix $1.25.

246—Dessus de bureau 18x52. Patron, 20cts. Etampé sur pure toile. Prix $2.50 Etampé sur coton fini toile. Prix 75cts.

247—Coussin à épingle, 9x17, Patron 15cts. Etampé sur coton fini toile. Prix 35cts.

11054—Médaillon pour dessus de lit grandeur 12½x21½ a exécuter au crochet filet Patron 15 cts. Patron photographie grandeur naturelle. Prix 50cts.

CATALOGUE
EN FRANCAIS
OUVRAGES DE DAMES
Indispensable dans chaque famille
Leçons de Broderie, Tricot, Crochet, etc.

600 Modèles de Patrons de Broderie, Crochet, etc.

PRIX 20cts la copie par la Poste.

FOURNITURES POUR OUVRAGES DE DAMES.

Fil perlé blanc pour broderies 18-20-25-30-40. 25cts le gros écheveau.
Fil coton perlé de toute couleur. 15cts la pelote.
Fil d'or, d'argent, d'acier, vieil or, d'aluminium, 2cts la verge.
Fil à six brins blanc, 2 écheveaux pour 15cts.
Fil brillanté de toute couleur garanti au lavage, 2 écheveaux 15cts.
Cordonnet de soie, toutes couleurs. Prix 50cts la pelote de 60 verges.
Soie à broder pour robes, costumes, toutes couleurs, 1½cts la verge.
Laminette d'acier pour broderies sur robes, 2cts la verge.
Laminette vieil or pour broderies sur robes, 2cts la verge.
Tricotine soie spéciale toutes couleurs, 2½cts la verge.
Papiers spéciaux ne tachant pas le linge, pour reporter les dessins de broderie.
Bleu, Rouge, Blanc, Jaune, Vert, grandeur 19x25 25cts la feuille.

NOS SPECIALITES

NOUS ETAMPONS, NOUS BRODONS, La lingerie, les robes, les manteaux, layette de bébé, trousseaux, rideaux, etc.
PATRONS PERFORES. Nous perforons n'importe quel patron au gout des clientes.
EXPOSITION PERMANENTE D'OUVRAGES DE DAMES
UNE VISITE EST SOLLICITEE.

Adressez vos commandes
Maison "GORCY" Rayon R,
386 ST CATHERINE EST,
MoNTREAL.

Pour Broderie, Crochet employez les fils marque **C.B. Cartier-Bresson**

LA VIE DE FAMILLE

Pour éclaircir le teint.—Faire chaque soir en se couchant une lotion avec la préparation suivante: Lait d'amandes, 50 grammes; glycérine neutre, 10 grammes; eau de roses, 200 grammes. Cette lotion est surtout à recommander pour les peaux sèches. Mettre sur le visage et laisser sécher.

CAMAPGNE ACADEMIQUE

Tel candidat à l'Académie, qui se pare parfois du titre de "prince", rendait visite à un de nos immortels, retenu au lit par la grippe.

La femme de celui-ci l'accueillit très aimablement et, l'introduisant dans la chambre du malade:

—Je crois, lui dit-elle, que vous pouvez compter sur sa voix, car votre dernier ouvrage est toujours sur sa table de nuit.

—Oh! oui, toujours, toujours, murmura doucement le valétudinaire.

Ensuite, croyant le candidat parti, il soupira béatement:

—C'est même encore celui-là qui m'endort le mieux!!!

MÈRES ET FILLES

On parle beaucoup de la "crise des foyers". On ne s'occupe peut-être pas assez de celle des foyers...

On voit avec plaisir croître le nombre de mariages. On ne remarque pas que la statistique des divorces est effrayante. Si c'est en partie à ceux-ci que nous devons ceux-là, j'estime qu'il n'y a pas lieu de tant se réjouir.

Mais ce n'est pas la rupture entre les époux qui me rend soucieuse en ce moment. La famille, ce conglomérat, si j'ose m'exprimer ainsi, qui est la base, l'assise sur laquelle s'édifie toute société, toute nation, n'est pas seulement menacée par la faillite de l'amour conjugal.

Une séparation en entraîne une autre... Depuis quelque temps je suis douloureusement surprise et inquiète de constater les antagonismes fréquents qui s'élèvent entre les parents et les enfants lorsque ceux-ci atteignent l'âge de leur majorité, entre les mères et les filles, en particulier.

L'élément féminin est le plus important dans l'organisation morale et matérielle de la famille. D'abord parce que les femmes sont, suivant la logique, les gardiennes du foyer. Elles y vivent plus constamment que l'homme; elles en prennent soin, y impriment leur personnalité jusque dans l'agencement et l'ornement des pièces; elles administrent le service intérieur; elles veillent à l'éducation des enfants; elles ont mission de choisir et de recevoir les amis, d'écarter avec tact les éléments dangereux... En un mot, selon la vieille et populaire expression, les femmes font et défont la maison.

Autrefois, les mères de famille gardaient auprès d'elles leurs filles jusqu'au mariage de celles-ci, leur inculquaient des principes, leur transmettaient le "flambeau sacré" dont s'éclairait le nouveau foyer.

Aujourd'hui, les jeunes filles ne sont plus souvent les compagnes de leur mère. Elles ont subi l'influence des événements qui ont modifié d'une façon sensible et rapide nos besoins, nos idées, nos mœurs. Il est utile à présent, qu'une jeune fille ait entre les mains, un élément de ressources, art ou métier, ce qui l'oblige à s'absenter seule de la maison une partie de la journée. Il est bon aussi qu'elle ait l'expérience de la vie et des êtres, qu'elle acquière une personnalité.

Fénelon le réclamait déjà pour elle dans son Traité de l'Education des Filles. Il a dit aux mères certaines vérités...

Les mères ont pris leur parti de ne plus "couver" leurs filles. Les filles ont, beaucoup plus vite et plus allègrement, pris le leur de ne plus vivre sous "l'aile maternelle". Ce sont elles qui, volontiers, remplaçant Fénelon, donnent à leurs mères des conseils sur l'Education.

Cet affranchissement a du bon. Il a aussi des inconvénients. La liberté dont jouissent maintenant les jeunes filles eût dû, me semble-t-il, leur rendre plus cher le foyer familial où elles ne se sentent plus prisonnières, et plus précieuse l'affection maternelle. Or, c'est le fait contraire qui s'est produit...

Chez beaucoup de ces jeunes émancipées, l'éloignement matériel du logis a provoqué l'éloignement moral. Plus on leur a octroyé, plus elles ont revendiqué. Si elles n'ont point formé de syndicats, une entente tacite, commune à tous les milieux, s'est établie entre elles. Je connais des jeunes filles du meilleur monde, qui, invoquant les habitudes américaines, sortent à leur gré sans rendre compte de l'endroit où elles sont allées, ni des personnes qu'elles ont vues. J'en sais d'autres qui reçoivent leur courrier chez une amie... ou même à la poste restante. Et combien, enfin, ont délibérément quitté le domicile familial pour vivre seules ou avec une amie.

Ce n'est pas en général, avec l'intention de mal faire. Non! mais elles veulent être libres. Elles se plaignent de n'être pas comprises chez elles, de s'y voir traitées ou grondées comme des enfants...

Il y a parfois du vrai dans ces plaintes. Les bonds en avant du modernisme ont amené des différences subites, totales, entre les mentalités de deux générations qui se suivent. On ne se comprend plus très bien, en effet, on se heurte, on se blesse...

Certains parents — Il faut l'avouer aussi — sont autoritaires, intransigeants ou égoïstes. Ils jugent d'après leurs opinions, leurs goûts actuels, sans songer que, vingt ans plus tôt, leur façon de sentir ou d'agir eût sans doute été différente.

Mais, dans la majorité des cas, la vraie nature, l'instinct des parents, des mères surtout, est de s'effacer, de se dévouer, de se sacrifier pour leurs enfants.

Lorsqu'une mère se trompe, exagère, importune, c'est par excès de tendresse, de précaution...

Si les jeunes filles pouvaient deviner ce qu'est le cœur maternel, elles seraient plus patientes, plus affectueuses. Elles ne risqueraient pas de meurtrir le meilleur, le plus sûr amour qui soit au monde, en désertant leur place au foyer où leur présence est chère et utile.

J'ai peur pour celles qui agissent ainsi. Je songe au jour où elles seront mères à leur tour, où elles comprendront... trop tard peut-être, leur erreur, en admettant que leurs propres enfants, inconscients justiciers, ne se chargent de leur faire expier la faute commise.

Cette mésentente croissante qui se produit entre les mères et les filles à notre époque est, à mon avis, un des plus grands dangers qui menacent la famille.

L'union parfaite entre les époux est rare. Ce qui les rattache l'un à l'autre, les retient au foyer, même décevant, n'est-ce pas la tendresse des enfants? Ceux-ci, et surtout les filles, plus câlines, plus compréhensives, douées d'un tact plus ingénieux, ont pour rôle de servir de trait d'union entre les parents.

Si elles se dérobent à ce doux devoir, la désagrégation familiale deviendra plus menaçante.

Le joli groupe enlacé qui immortalise Mme Vigée Lebrun m'apparaît comme un symbole. La mère et la fille se protègent mutuellement dans le double élan qui exprime à la fois un don et une prise de possession. Elles jettent un défi souriant aux adversités comme aux périls.

Il ne faut pas détruire les symboles: ils recèlent la vérité comme la corolle enferme la fleur.

Respectons, sauvons celui-là entre tous. C'est toujours aux femmes, incarnations de l'instinctif amour, qu'il appartient de régénérer le monde.

LYA BERGER.

— Alors, mon dernier livre vous a plu?

— Oui, j'en lis une page de temps en temps, quand je ne puis pas dormir.

— Voilà la troisième soupière que vous me cassez depuis quinze jours...

— Ca, ça prouve qu'il serait plus économique de les acheter en métal!

— Héloïse, avez-vous renouvelé l'eau des poissons?

— Pas la peine, madame, ils ont pas encore tout bu celle d'hier!

LE MAÎTRE DE FORGES

Par GEORGES OHNET

(*Suite*)

Vers neuf heures, Brigitte, en approchant de la porte à pas de loup pour écouter si sa maîtresse dormait encore, entendit un gémissement. La fidèle servante eut peur, et, sans hésiter, elle entra. Claire, étendue à la même place où elle était tombée, gisait sans mouvement. Elle parlait tout haut d'une voix inintelligible. Son visage était rouge et ses pieds glacés. Brigitte, en un tour de main, sans se demander comment madame Derblay se trouvait ainsi par terre, et toute vêtue, l'enleva comme une plume, la déshabilla, la coucha ainsi qu'un enfant et, la voyant calmée par l'exquise sensation de bien-être que lui avait procurée la fraîcheur des draps, elle courut chercher Philippe.

Celui-ci s'habillait dans sa chambre. D'un coup d'œil, la Jurassienne vit le lit défait, lut la tristesse sur le visage de son maître, et, prenant près de l'oreiller un mouchoir humide de larmes, elle hocha tristement la tête:

— Ah! monsieur Philippe, dit-elle, quel malheur! Voilà que vous avez pleuré. Et elle...

Le maître de forges devint livide. Il trembla. L'idée lui vint que Claire s'était livrée à quelque acte de désespoir et qu'elle était morte.

— Eh bien? interrogea-t-il avec un geste d'effrayante angoisse...

Brigitte comprit sa pensée.

— Non, dit-elle, mais... si malade!

Philippe n'entendit pas un mot de plus. Sans prendre le temps de mettre sa redingote, courant comme un fou, il s'était dirigé vers la chambre de Claire.

Pourpre, les yeux brillants sous leurs paupières demi-levées, Claire était étendue dans le grand lit à colonnes. Graves, tenant leurs lances, les guerriers de la tapisserie semblaient veiller sur elle. Philippe put s'approcher: elle ne le reconnut pas. Elle souriait doucement, et ses lèvres décolorées laissaient voir ses dents blanches. Il lui prit la main, et la trouva brûlante. Un engourdissement profond succédait à l'agitation incessante de la nuit. Philippe fut épouvanté: il écrivit promptement un mot pour son médecin, qu'il envoya chercher en voiture. En même temps, il faisait prévenir à Beaulieu.

Il s'installa au chevet de Claire, plongé dans de désolantes pensées. Allait-elle donc mourir, et tout était-il fini? Elle restait immobile, les yeux ouverts maintenant et louches. Une contraction douloureuse semblait forcer ses regards à se croiser. Elle fronçait les sourcils et, de temps en temps, portait la main à sa nuque en gémissant. Elle souffrait horriblement: c'était visible. Et le délire s'emparait d'elle plus complètement de minute en minute.

Philippe passa, assis au pied de ce lit, deux des heures les plus cruelles de sa vie, qui avait cependant déjà connu beaucoup d'épreuves. L'arrivée de madame de Beaulieu et d'Octave fut pour lui un immense soulagement. Il se sentit déchargé d'une partie de sa responsabilité. La marquise, stupéfaite et épouvantée, fut heureusement silencieuse. Elle ne poussa pas de cris violents, ne versa pas de torrents de larmes et n'invoqua pas le ciel. Elle interrogea discrètement son gendre, prescrivit quelques soins élémentaires, et pâle, grave, resta auprès de sa fille qui ne se doutait pas de sa présence. Octave, bouillant d'impatience et d'inquiétude, avait pris un cheval et était parti à fond de train au-devant du médecin.

Vers midi, celui-ci arriva. C'était un homme jeune encore, ancien interne des hôpitaux, très au courant des progrès de la thérapeutique et parfaitement en situation de formuler un diagnostic sérieux. Il n'eut pas d'ailleurs besoin de clairvoyance pour deviner la maladie. Elle s'annonçait d'elle-même par le délire, par les douleurs à la nuque et dans le front, par la contracture bi-latérale. La fièvre était d'une extrême intensité. Le médecin hocha la tête et murmura ces mots:

— Très sérieux!

Et comme la mère, le frère et le mari l'interrogeaient anxieusement du regard, il ajouta:

— Méningite...

Et se penchant vers la blanche poitrine de Claire, dans laquelle une respiration haletante sifflait douloureusement, il écouta longuement et soigneusement. Puis, se relevant:

— Quelques troubles au cœur, conséquence d'un état nerveux fort grave... Il faudrait envoyer immédiatement chercher douze sangsues et de la glace.

Suzanne, qui écoutait du seuil de la chambre, fit un signe à Brigitte, et la servante partit en courant. L'aimable enfant, depuis deux heures, attendait dans le salon, tremblante, agitée, soupçonnant un événement inexplicable, et n'osant pas rentrer. Elle se glissa auprès du lit, ne parlant pas pour qu'on n'eût pas l'idée de l'éloigner, retenant son souffle et regardant avec terreur le visage rouge et les lèvres pâles de Claire. Il lui sembla qu'on étouffait dans cette grande chambre. Et, sans rien demander, guidée par cet instinct, qui de toutes les femmes d'admirables gardes-malades, elle alla sur la pointe du pied ouvrir la fenêtre. Le médecin la regarda du coin de l'œil, sourit et dit: "Bien." Philippe, qui n'avait même pas aperçu sa sœur, tant il était absorbé, se tourna vers elle avec des yeux attendris, et ne pouvant se retenir, il lui tendit les bras en fondant en larmes. Les nerfs du pauvre garçon étaient trop tendus depuis vingt-quatre heures. Suzanne mêla ses larmes à celles de son frère. Et, se penchant sur son épaule:

— Va, ne crains rien, murmura-t-elle, entre nous deux, il ne peut rien lui arriver. Nous la sauverons!

Mais si Claire pouvait être sauvée, ce ne devait pas être par Suzanne. Philippe demanda à sa sœur, comme un grand sacrifice, de consentir à retourner à son couvent. Le maître de forges se défiait du délire de la jeune femme. Elle parlait avec une affreuse animation, et sans cesse le nom du duc de Bligny revenait sur ses lèvres. Elle l'appelait avec rage, l'accablant de reproches, et montrant à découvert la cruelle plaie que l'abandon de son fiancé lui avait faite au cœur. Philippe aussi lui apparaissait dans ses hallucinations, mais toujours sous une forme menaçante. Il venait, armé, pour la frapper, après avoir tué le duc. Elle lui voyait du sang aux mains, et elle le suppliait de l'envoyer rejoindre celui qu'elle aimait.

Si Philippe, muet et immobile, dut écouter ces paroles de démence, au moins il voulut que Suzanne les ignorât. Il ne devait pas s'élever l'ombre d'un pénible souvenir entre Suzanne et Claire.

Suzanne pleurant amèrement, mais obéissant comme toujours aux ordres de son frère, partit pour Besançon, sous la conduite de la fidèle Brigitte. Et Philippe resta seul dans sa maison, en possession complète de la malade adorée. La marquise, dès le premier instant, en voyant avec quelle décision, quelle sagacité et quelle attention de tous les instants son gendre combattait la maladie, le laissa libre d'agir, et se borna à l'assister de sa présence. Elle passait toutes ses journées dans la chambre de sa fille. Le soir venu, Philippe s'installait dans un fauteuil auprès du lit, et, dans la demi-clarté d'une lampe placée à l'écart, il veillait.

Le délire n'avait pas cessé. La folie, qui s'était emparée de ce pauvre cerveau affaibli, avait continué à le troubler. Les jours et les nuits se passaient, la fièvre continuait, étendant ses ravages. Le visage de la jeune femme s'était amaigri, ses dents faisaient saillie sous ses joues creuses. Et un murmure de paroles indistinctes, tant la faiblesse était devenue grande, se faisait entendre dans l'ombre des rideaux.

Une seule pensée lucide persistait dans le cerveau de Claire. Elle avait la conscience que, pendant qu'elle était étendue là, Athénaïs se mariait. Par une sorte de double vue, le jour même où sa rivale gravit triomphalement les marches de la Madeleine, couvertes de fleurs par la magni-

DR P. RICHER

Maladies Intimes des Deux Sexes.

289A S.-DENIS, APPT 1

Heures de Bureau: 10 à 12—2 à 4—7 à 9

Tél. Est 2413

ficence de M. Moulinet, à l'heure exacte où la foule entrait dans l'église sur les pas des mariés, Claire eut comme un réveil. Une lueur de raison passa dans ses yeux, elle se souleva et, d'une voix très nette, elle dit:

— C'est en ce moment qu'ils se marient, et moi je vais mourir.

La marquise, qui s'était approchée, essaya de lui parler, de la tromper; elle ne voulut rien entendre. Son délire l'avait reprise, elle entra dans un accès terrible, criant, se tordant les bras, les lèvres brûlantes par la fièvre, et la sueur coulant dans ses beaux cheveux emmêlés. Philippe, épouvanté, envoya chercher le médecin qui ne devait venir que le soir. Celui-ci constata une élévation nouvelle de la température du corps. Les artères, comme des conduits où la vapeur est surchauffée, étaient près d'éclater. Encore un dégré et c'était la fin.

Le soir était enfin venu, et le calme passager que la nuit apportait habituellement à Claire ne s'était pas produit.

Elle fit un effort pour lever le bras et, d'une voix sourde elle dit à Philippe:

— Vous l'avez tué, dit-elle; qu'attendez-vous donc pour me tuer moi-même?

Philippe, le cœur déchiré en se voyant si cruellement méconnu, épuisé par tant d'efforts, devint, en un instant, faible comme un enfant. Il appuya son front au bois sculpté du grand lit et se laissa aller à pleurer amèrement. Lentement ses larmes tombèrent goutte à goutte sur le front brûlant de Claire. Ce fut comme une rosée bienfaisante. Il sembla que ces larmes, venues du cœur de Philippe, fussent un filtre souverain. Les traits de la jeune femme se détendirent. Elle soupira doucement, se souleva avec peine sur le côté pour écouter. Philippe sanglotait dans l'ombre, sans contrainte, auprès de cet être sans pensée. Une main se posa sur la sienne, et, en même temps, la voix faible de la malade murmura:

— Qui donc pleure auprès de moi? Est-ce toi, mère?

Le maître de forges releva la tête, et vit les yeux de Claire dirigés de son côté. Il s'approcha. La jeune femme le reconnut. Une ombre douloureuse passa sur son front, comme si elle se souvenait. Une larme brilla dans ses yeux agrandis, et tendant la main vers l'homme qu'elle avait tant fait souffrir:

— Oh! c'est vous? dit-elle... Toujours vous, généreux et dévoué... Oh! pardon! Philippe, pardon!

Le maître de forges tomba à genoux et baisa passionnément ces yeux qui, pour la première fois, l'avaient regardé sans colère. La jeune femme sourit tristement, puis une contraction douloureuse rendit à son visage sa terrible dureté, et le délire s'emparant d'elle, de nouveau elle se mit à balbutier des mots sans suite.

Depuis trois semaines, elle était entre la vie et la mort. Cette crise fut la dernière. A partir de cette nuit, la maladie entra dans une phase nouvelle. L'agitation violente fit place à un engourdissement invincible.

— Période comateuse, dit le médecin avec tranquilité. Nous avons fait jusqu'ici tout ce que nous avons pu pour endormir madame Derblay; maintenant, nous allons faire tout ce que nous pourrons pour la réveiller.

Philippe comprit bien que Claire, sauf rechute ou complication nouvelle, était sauvée. Mais avec l'espérance qu'elle vivrait, le grave souci de régler son existence lui vint. Tant que la jeune femme avait été en danger, il n'avait pensé qu'à la disputer à la mort. Maintenant, il allait falloir la disputer à la vie.

Claire, retrouvant sa raison, allait, bien probablement, retrouver ses répugnances. Dans l'abattement de la maladie, elle avait pu s'attendrir, avoir un instant de faiblesse, et demander pardon. Rentrée en possession d'elle-même, se montrerait-elle humble et soumise?

Philippe avait appris à connaître le caractère altier de sa femme. Il redouta quelque retour de son intraitable orgueil. Il trembla à la pensée qu'elle pût croire qu'il était décidé à profiter de sa convalescence pour rompre le pacte qu'ils avaient fait dans cette affreuse nuit de noces. S'il paraissait manquer de dignité en revenant sur les engagements pris par lui-même, et de son propre mouvement, il pouvait déchoir aux yeux de Claire, et pour toujours. La rigueur lui parut donc nécessaire.

On était en janvier; l'hiver avait été rude. Le travail de l'usine, suspendu en partie pendant la période aiguë de la maladie de Claire, avait repris son activité. Le bruit des marteaux sonnant sur les enclumes égaya la jeune femme. Elle éprouva une joie profonde à fixer ses yeux sur tout ce qui l'entourait.

Par les larges fenêtres, elle voyait les arbres du parc, encore couverts de neige, étinceler au soleil. Elle s'intéressa à tout.

Elle passait toutes ses journées en tête à tête avec la marquise. Philippe maintenant ne venait plus que deux fois, dans la journée et le soir. Il s'informait soigneusement de sa santé, lui demandait s'il pouvait lui procurer quelque chose qui lui fît envie. Et, après être resté cinq minutes assis au pied de son lit, il s'éloignait gravement. Et elle écoutait son pas qui se perdait dans le lointain des appartements. Elle attendait ses visites, les trouvait trop courtes, et commençait à s'irriter légèrement contre lui.

Elle trouva une occasion de se fâcher et en profita avec un laisser aller d'enfant. Elle eut la fantaisie d'avoir des fleurs dans sa chambre. Les serres de Beaulieu en étaient pleines. La marquise arriva un jour les bras chargés d'une botte de lilas blanc admirable. Philippe se présenta sur ces entrefaites et trouva Claire respirant les tiges odorantes. Il fit doucement observer que le parfum des fleurs pouvait faire beaucoup de mal à la jeune femme, et, prenant le bouquet, il se disposa à l'emporter dans le salon.

— Mais je vous assure que je me sens très bien, dit alors Claire avec vivacité, vous pourriez parfaitement me laisser ces fleurs...

— Vous êtes comme toutes les convalescentes, répondit Philippe en souriant, vous vous exagérez vos forces... Mais il faut que nous ayons la raison pour vous...

— Je vais tout à fait bien, puisque vous vous risquez à me contrarier, reprit la jeune femme avec une moue pleine de coquetterie. Quand j'étais vraiment malade, vous étiez tout autre.

Philippe devint aussitôt très grave, et, sans répondre, il jeta à Claire un regard triste et sévère. La jeune femme poussa un soupir, et, d'une voix altérée:

— Vous avez raison, dit-elle, emportez ces fleurs. Je vous remercie.

Ce jour-là, elle fut pensive.

Son poids à régulièrement augmenté tout l'été

Maintenant que l'allaitement maternel ne suffit plus, le lait Borden marque Eagle est tout indiqué pour subvenir aux besoins du Bébé.

C'est un lait pur et sain, même par les plus grandes chaleurs.

Le lait marque Eagle est toujours uniforme et se digère aisément, deux considérations importantes lorsqu'il est nécessaire de nourrir les petits bébés.

Dans toutes les épiceries ou pharmacies.

The Borden Co. Limited

MONTREAL

Peu à peu, elle retrouvait la force de réfléchir. Et dans son cerveau raffermi, le souvenir du passé revenait. Elle prit sur elle de s'interroger. Elle fut étonnée de ne plus trouver dans son cœur la moindre trace de son amour pour le duc. Comme un mauvais fruit, sa tendresse était tombée. Elle n'avait pas de haine non plus contre Athénaïs. Elle la plaignait, la devinant destinée à souffrir d'une incurable envie. Elle ne s'informa pas du mariage. Elle le supposa accompli. On évitait avec soin autour d'elle de prononcer le nom de Bligny. Précaution inutile. Elle l'eût entendu sans émotion.

Sa convalescence fut très longue. Quand elle voulut se lever pour la première fois, elle s'évanouit et il fallut la recoucher. Philippe, anxieux, reparut à son chevet et recommença à la soigner avec le même dévouement impassible et silencieux. Elle souffrait toujours du front. Il semblait qu'elle eût quelque désordre persistant dans les méninges. Quand elle agitait sa tête, elle disait qu'elle sentait sa cervelle remuer douloureusement comme le battant d'un grelot.

— J'étais déjà un peu folle avant ma maladie, ajoutait-elle en souriant. Que sera-ce maintenant?

Il y avait juste cinq mois qu'elle était mariée, quand, par une belle journée d'avril, elle put descendre dans le jardin, soutenue par sa mère et par l'excellente Brigitte.

Elle fit lentement le tour de la pièce d'eau, s'arrêtant de temps en temps pour reprendre des forces, sur les bancs de pierre chauffés par le soleil.

A partir de ce jour, l'attitude de Philippe ne changea plus. Doux, aimable et prévenant pour Claire en présence d'étrangers, il se montrait froid, poli et grave, quand ils étaient seuls. Sa conduite fut si habilement calculée que, dans son entourage, il passa pour un mari modèle. La marquise n'eut pas le moindre soupçon. Elle était habituée à la galanterie calme et correcte des époux de son monde. Et d'ailleurs le marquis de Beaulieu ne l'avait pas gâtée par ses effusions. Elle trouva donc que le ménage de sa fille allait à merveille, et se tint quitte de toute surveillance. Complètement rassurée sur la santé de Claire, elle annonça un beau matin qu'elle partait pour Paris, où son fils Octave, depuis le mois de janvier, était installé. Fidèle à ses théories égalitaires, le jeune marquis se disposait à jeter son blason aux orties et à se faire une bonne clientèle d'avocat.

Claire resta donc en tête à tête avec son mari. Elle le vit juste à l'heure des repas. Après avoir dîné, il la conduisait au salon, s'asseyait cinq minutes, puis se levait, lui disait bonsoir, et se retirait dans son cabinet. Elle eut un soir la curiosité de voir ce qu'il y faisait. Et du dehors, dans la nuit, bien couverte d'un manteau, elle l'épia. Elle vit, sur le rideau de la fenêtre éclaire, passer et repasser son ombre, à laquelle le jeu de la lumière donnait une hauteur gigantesque. Il marchait de long en large sans s'arrêter, lentement, comme pensif. Claire rentra dans le château et gagna, sur la pointe du pied, la pièce voisine du cabinet de travail. Elle s'assit dans l'obscurité, regarda la raie de lumière qui passait sous la porte, et écouta les pas réguliers de Philippe foulant sourdement l'épais tapis. Il marcha ainsi jusqu'à minuit.

A quoi songeait-il ainsi, pendant cette marche prolongée et presque inconsciente? Claire eût donné beaucoup pour le savoir.

Ayant un désir, elle n'était pas femme à se contenir longtemps, et un soir que Philippe prenait congé d'elle, comme d'habitude:

— Que faites-vous donc, lui dit-elle, seul, enfermé, si avant dans la nuit?

— Je règle des comptes arriérés, répondit tranquillement le maître de forges. Et, tenez, justement, j'ai de l'argent à vous remettre.

En parlant ainsi, il tirait de sa poche une liasse de billets de banque.

— De l'argent? fit Claire avec étonnement... à moi?

— Les revenus de votre fortune pendant six mois...

Et Philippe, posant l'argent sur la table ajouta froidement:

— Veuillez vérifier, je vous prie, si le compte est exact.

Claire fit un pas en arrière; un flot de sang lui monta au visage, et le cœur serré, la main tremblante:

— Reprenez, monsieur, s'écria-t-elle... Reprenez, je vous en prie... Je ne dois pas accepter cet argent...

— Il faut cependant que vous le preniez, dit le maître de forges, et, d'un geste dédaigneux, il poussa les billets vers la jeune femme.

Celle-ci se redressa, prête à lutter. Le geste et l'accent de Philippe l'avaient froissée jusqu'au plus profond d'elle-même. Ses yeux étincelèrent: en un instant elle redevint l'orgueilleuse et violente Claire d'autrefois.

— Je ne veux pas... commença-t-elle, en fixant audacieusement son mari.

— Vous ne voulez pas? répéta-t-il avec une sourde ironie.

Leurs regards se croisèrent. Et celui de Philippe était si ferme, si droit et si puissant, que la jeune femme ne put le soutenir.

Pour la première fois, Claire heurtait sa volonté à celle de Philippe. Elle fut forcée de reconnaître la supériorité du caractère de son mari, et elle en éprouva une irritation mêlée de joie. Elle conçut pour lui une profonde estime. Et, très attirée par cette nature énergique, elle se mit à l'étudier attentivement. Dans l'expansion de son retour à la vie, elle avait résolu d'être bonne et d'accorder une franche amitié à Philippe. Elle constata avec dépit qu'elle était décidée à accorder plus qu'on ne lui demandait. Quand elle était prête à aller jusqu'à l'amitié, son mari s'en tenait à l'indifférence. Il ne boudait pas. S'il avait boudé, il y aurait eu de la ressource. Il ne s'occupait pas du tout d'elle, la laissant vivre à sa guise, comme elle l'avait demandé, et lui montrant une froideur glaciale. Claire, humiliée de cette inattention un peu dédaigneuse, s'ingénia à la combattre. Elle était essentiellement militante. Il lui fallait toujours une difficulté à vaincre.

La puissance de Philippe sur lui-même l'exaspérait. Seule dans sa chambre, elle se laissa aller à de violentes colères. Elle frémissait de se sentir dominée. Cet homme était son maître. Et quand elle essayait de se révolter, d'un regard, il savait la faire rentrer dans l'obéissance. Elle le vit froid et dur, comme le fer qu'il travaillait. Il martelait le caractère de la jeune femme et il était évident qu'il pourrait, à son gré, lui donner la forme qu'il lui plairait. Claire pleura de honte en constatant son impuissance. Un dernier reste d'orgueil lui permit de cacher ses tourments à Philippe. Elle se montra alors telle qu'elle devait être, résignée sans amertume et digne sans raideur.

Cependant, si elle était indifférente à ce qui se passait loin de Pont-Avesnes, ceux des siens qui étaient à Paris ne lui permettaient point d'oublier. La baronne, depuis qu'elle savait son amie revenue à la santé, lui écrivait, avec une passion intermittente, des lettres pleines de détails incohérents, mais curieux. Par elle, Claire eut des nouvelles du duc, de la duchesse et de M. Moulinet.

Athénaïs avait fait son entrée dans le monde avec un éclat tapageur. Elle avait généralement plu aux hommes, mais elle avait déchaîné contre elle toutes les femmes par ses allures libres et garçonnières. Le duc ne faisait du reste aucune attention à elle. Trois mois après son mariage, il passait pour être séparé de sa femme, autant qu'il est possible de l'être. Il rendait des soins à la belle comtesse de Canalheilles, une Irlandaise aux yeux bleus, profonds et troublants comme la mer. Quant à la duchesse, elle flirtait avec une demi-douzaine de jeunes élégants à bandeaux frisés et à plastrons irréprochables, sans lesquels on ne la voyait nulle part. Elle appelait cette petite phalange de galants "son attelage à six." Elle le conduisait d'une main sûre, sans risquer de verser jamais.

Moulinet, lui, depuis qu'il était débarrassé de sa fille, semblait mûrir des projets considérables. Il avait pris un secrétaire, et s'enfermait tous les jours pendant

PRODUITS DE BEAUTÉ CLARKS

Parfumerie Royale – 16 rue Vivienne, Paris

NUL-ODOR contre la transpiration des aisselles et de toutes les autres parties du corps: Le flacon..... **$1.50.**

PATE AMAIGRISSANTE. Fait fondre et disparaître tous les dépôts de graisse en excès dans les cellules sous épidermiques, s'emploie en massage, avec la main, ou en frictions sur les parties engorgées. Le flacon..... **$1.85.**

DEPILATOIRE ANGELIS. Détruit complètement en une seule application tous poils ou duvets du visage et du corps. La bouteille **$1.85.**

La **FRISURE IDEALE**, obtenue dans un quart d'heure. Tient par tous les temps et même après le bain. Fixe les cheveux dans la position donnée..... Le paquet **70cts.**

Le **GRUO-CACAO**, remplace le lait maternel pour les bébés, merveilleux pour les anémiés, les vieillards, les affaiblis, les surmenés, les estomacs fatigués, etc..... La boîte **$1.00.**

Envoi franco contre mandat poste, adressé:

THE CANADIAN EXCHANGE CO., Dépositaires, 15 Rue St-Jacques, MONTREAL.

plusieurs heures dans une belle pièce de son appartement, baptisée par lui bibliothèque, quoiqu'elle ne contînt pas le moindre livre. Il y avait porté, sur une grande table-bureau, un traité d'économie politique. Et sa fille prétendait que, de deux à cinq, il s'endormait dessus avec conscience. La baronne assurait que l'ancien juge au tribunal de commerce devait préparer quelque candidature. On l'avait rencontré, disait-elle, avec des gens de médiocre apparence qui ne pouvaient être que des journalistes. Enfin il avait fait plusieurs voyages dans le Jura. Il bâtissait une école laïque dans sa commune et, secrètement, il faisait restaurer l'église. De la main gauche, il caressait les radicaux et de la droite il flattait les conservateurs. Ce fabricant de chocolat se montrait machiavélique.

La vérité était que M. Moulinet, sur le tard, s'était senti mordre par l'ambition. Il avait pensé qu'ayant si bien dirigé ses affaires, il excellerait à diriger celles des autres. Et il s'était demandé si, à la Chambre, il y avait un seul homme qui pût appuyer une situation politique sur une fortune plus considérable que la sienne. Il s'était avoué franchement à lui-même que non. Et ayant payé à sa fille un mari "tout ce qu'il y avait de mieux", il ne crut pas devoir hésiter à se payer à lui-même un mandat électoral.

Il hésita quelque temps entre le Sénat et la Chambre. Sénateur! Ce titre lui paraissait très majestueux. Il avait conservé une sorte de fétichisme pour ce corps, composé autrefois des hommes les plus éminents du pays. Mais, d'un autre côté, député ne sonnait point mal. Et la Chambre lui semblait plus vive, plus remuante. Avec un sens très fin, il comprit qu'il y trouverait assez de gens médiocres pour qu'il lui fût facile de devenir promptement un homme important. Et il commença sa campagne, décidé à ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer son succès.

C'était pour poser ses premiers jalons qu'il était allé à la Varenne. Son arrondissement était limitrophe de celui de Besançon et de celui de Pont-Avesnes. L'influence de M. Derblay devait être grande dans le pays. Il résolut de se la concilier. Il alla visiter le maître de forges, et, très madré, se fit patelin et bonhomme. Il ne sonna pas mot de ses projets, annonça son retour au château pour la saison d'été, et trouva le moyen de faire croire à Claire qu'il était plus naïf que mal intentionné, et que, dans l'affaire du mariage, il n'avait été que l'agent inconscient d'Athénaïs.

Mademoiselle Y. SIMARD

Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique de Québec.

Professeur de piano et de théorie.

Tél. Est 3280 396, rue St. Denis

En même temps, Moulinet fondait à Besançon un journal à un sou intitulé: *le Courrier Jurassien*, et destiné à soutenir sa candidature. Le rédacteur en chef était un des individus de médiocre apparence qu'on avait rencontrés avec l'ancien juge de commerce. Il avait pris le plus présentable. Et celui-ci ayant offert un lot de convictions politiques à choisir, Moulinet s'était arrêté à une bonne petite opinion républicaine, flottant entre le centre gauche et le centre droit. Assez foncée pour les exaltés, assez claire pour les timides. Quelque chose comme les paroles de la *Marseillaise* sur l'air de la reine Hortense.

— Quelle mouche vous pique de vous lancer dans la politique? lui dit un jour le duc de Bligny... Ne trouvez-vous pas que nos affaires vont assez mal? Singulière rage qu'ont les gens tranquilles, d'aller se fourrer bénévolement dans des bagarres! Savez-vous que les électeurs seront peut-être assez bêtes pour vous nommer?

— Mais, mon cher duc, j'y compte bien.

— Nous verrons ce qu'il vous en coûtera.

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup! J'ai épousé une fille unique, et voilà que vous lui donnez une sœur.

— Une sœur?

— Certainement une sœur: la politique! Et une sœur qui aura beaucoup d'enfants: tous vos courtiers, agents, aides, protecteurs, défenseurs, sans compter les électeurs qui vont tous vous gruger à l'envi, et Dieu sait où ça s'arrêtera!

Moulinet fit un geste majestueux, et frappant sur son gousset, par une habitude déplorable dont il ne put jamais se défaire:

— Mon gendre, mes moyens me permettent toutes les fantaisies. Je n'ai que la soixantaine, je pourrais entretenir des danseuses...

— Je ne vous en ferais pas un crime! Au moins, voilà des folies que je comprends! Un petit pied, une jolie jambe, une taille ronde, emprisonnée dans le cercle d'or des Egyptiennes du ballet de *Faust*, et des yeux noirs ou bleus qui vous cherchent aux fauteuils d'orchestre, parfait! La chose en vaut la peine! Si vous voulez que je vous présente au foyer de la danse, je vous y présenterai. Mais tourner des déclarations, offrir des bouquets, et faire des rentes à Marianne? Monsieur Moulinet, vous m'affligez sérieusement. Voyons, laissez-vous plutôt aller aux danseuses!

— Désolé, mon cher duc, mais j'ai des mœurs! Je préfère la politique...

— Grand bien lui fasse! Quand vous serez nommé, parlerez-vous?

— C'est fort probable...

— Ce sera très gai! J'irai vous entendre, et j'y mènerai des amis... Mais tâchez de ne pas devenir ministre: vous finiriez par me compromettre!

Moulinet dédaigna le persiflage de son gendre et poursuivit l'exécution de ses plans. Il alla au commencement du printemps s'installer à la Varenne et commença à travailler la matière électorale.

La marquise était, à peu près à la même époque, revenue à Beaulieu, et Suzanne avait été retirée du couvent par son frère. Claire n'avait point été étrangère à cet événement. La jeune fille apporta un peu d'animation dans la maison, et elle détendit, en apparence, les rapports des époux.

La jeunesse de Claire, comprimée un instant par les inquiétudes, les soucis et le chagrin, repartait vigoureuse comme la sève d'un arbre. Les deux sœurs ne se quittèrent pas. Suzanne avait recommencé, dès sa rentrée à Pont-Avesnes, ses tournées dans les maisons des ouvriers. Claire l'accompagna partout, comme une fée bienfaisante. Elle prit sans scrupule l'argent que Philippe lui avait remis et en usa pour le soulagement des malheureux. On les rencontrait toutes deux, à pied, par les chemins de Pont-Avesnes, simplement vêtues, abritées sous leurs larges ombrelles, suivies du grand griffon roux de Philippe, et tout le monde se découvrait sur leur passage.

En quelques mois, Claire devint l'idole de cette population ouvrière. On s'était beaucoup occupé d'elle dans les chaumières, au moment de son mariage. Les ouvriers de Pont-Avesnes la connaissaient bien et l'adoraient.

Octave, au mois de juillet, était arrivé à Beaulieu, et alors les parties avaient commencé. Suzanne faisait atteler un petit panier que Claire conduisait très habilement elle-même. Le marquis suivait à cheval, et c'étaient dans les bois de Pont-Avesnes des promenades délicieuses. Sous la voûte sombre des grands arbres, dans la fraîcheur des herbes, ils allaient lentement. Quelquefois il fallait descendre. Octave poussait le panier, tandis que Suzanne tenait le cheval par la tête. Et la jument de selle du jeune homme suivait Claire comme un mouton, la regardant de son grand œil humide, et tendant le cou vers elle comme pour demander le morceau de sucre accoutumé.

C'étaient d'heureuses journées. Claire oubliait sa tristesse. Mais, le soir, quand elle se retrouvait seule dans sa grande chambre, elle avait de profonds découragements. Elle avait brisé sa vie et sans ressources. Elle connaissait maintenant assez Philippe pour comprendre qu'il ne reviendrait jamais à elle. Il était fidèle à la convention conclue entre eux.

Dans les longues heures qu'elle passait seule, elle se reprocha amèrement de n'avoir pas, autrefois, su discerner quel être supérieur était celui qu'elle allait épouser. Elle voyait maintenant combien était grande sa situation dans le pays. Elle découvrait chaque jour, avec étonnement, une des sources nombreuses de la fortune du maître de forges. Elle ignorait totalement, avant la rentrée de Suzanne à Pont-Avesnes, l'existence des forges du Nivernais. Elle interrogea alors adroitement sa belle-sœur, et apprit avec surprise que son mari était en passe de devenir un des princes de l'industrie, cette force dominante du siècle.

Elle eut honte d'elle-même. C'était à un pareil homme qu'elle avait offert sa fortune, comme un dédommagement du mal qu'elle lui faisait! Qu'était sa fortune, confondue dans les vastes capitaux du maître de forges? Une goutte d'eau, perdue dans un lac.

La tendresse qu'elle avait pour Philippe se trahissait malgré elle dans de petits détails. Elle l'accueillait avec une joie qui éclatait sur son visage, elle n'avait de regards que pour lui et s'ingéniait à faire tout ce qui pouvait lui plaire. Suzanne lui était précieuse pour ses épanchements.

Un jour que, sur la terrasse, la jeune fille, après le déjeuner, s'était amusée à passer doucement un brin de folle avoine sur le cou de sa belle-sœur, celle-ci la saisit par-dessus son épaule et l'attira vers

elle. Philippe dégustait une tasse de café de l'air le plus indifférent, suivant des yeux le vol des martinets qui se poursuivaient dans le ciel bleu avec des cris aigus. Claire avait pris la tête de la jeune fille entre ses mains, et la regardait avec des yeux attendris. Elle poussa un soupir, et, posant doucement ses lèvres sur les boucles légères qui frisaient sur le front de Suzanne:

— Chère enfant, murmura-t-elle, comme tu ressembles à ton frère!

Philippe avait entendu. Il tressaillit. Jamais rien de si direct n'avait jailli du cœur de Claire vers le sien. Il resta un instant immobile, puis, sans prononcer une parole, il s'éloigna. Madame Derblay essuya une larme qui perlait dans ses yeux. Suzanne se jeta sur elle avec une furie d'affection:

— Vous pleurez, lui dit-elle, vous pleurez! Qu'avez-vous? Oh! parlez!... Vous savez combien je vous aime... Philippe vous aurait-il fait de la peine? Ce serait sans le vouloir, et il suffirait de lui dire un mot... Voulez-vous que je le lui dise?...

— Non! répondit vivement Claire en s'efforçant de sourire. Je suis un peu énervée... Philippe est parfait pour moi, et je suis bien heureuse, ajouta-t-elle sérieusement, en regardant Suzanne comme pour faire entrer plus profondément cette conviction dans l'esprit de la jeune fille. Puis, se levant:

— Allons faire un tour, dit-elle gaiement.

Et elles allèrent dans le parc, courant comme deux folles, et riant comme s'il ne se fût rien passé.

Le lendemain, le duc et la duchesse de Bligny arrivèrent à la Varenne.

L'annonce de leur présence mécontenta la jeune femme. Elle espérait ne plus jamais les revoir. Le soir même, Philippe, après que Suzanne se fut retirée, aborda la discussion des relations à établir avec les habitants de la Varenne.

— Le duc de Bligny est votre plus proche parent, après votre frère, dit-il, d'une voix tranquille. Aucune rupture apparente n'a eu lieu entre lui et votre famille. Je ne pense pas qu'il serait habile aujourd'hui de modifier cette façon d'agir. Si le duc et la duchesse de Bligny se présentent ici, je suis d'avis qu'il faut les recevoir comme vos parents, c'est-à-dire de votre mieux. Cependant je ne prétends pas vous imposer ma manière de voir. Vous êtes plus intéressée que qui que ce soit dans la question. Dites-moi quels sont vos désirs, je m'y conformerai.

Claire resta un instant silencieuse. L'intervention nouvelle du duc et d'Athénaïs dans sa vie lui parut devoir être le signal des plus grands dangers. Elle eut l'instinct que le malheur complet, irrémédiable, entrerait avec eux dans sa maison. Elle fut sur le point de parler, d'ouvrir son cœur, de demander grâce, peut-être. Elle n'osa point, et, aveuglément, accepta tout ce qu'avait résolu Philippe.

— Il faut les bien accueillir, vous avez raison, dit-elle. La présence du duc me sera aussi pénible qu'à vous; je vous prie de n'en pas douter.

Philippe fit un signe de tête qui ne voulait dire ni oui ni non, et la conversation en resta là.

XIII

Le duc n'était pas venu de son plein gré s'installer à la Varenne. Il ne pouvait supporter la campagne.

Son cercle, où il passait ses après-midi et la plupart de ses soirées, formait le fond de sa vie.

Lorsque son beau-père le conduisit avec orgueil dans la serre de la Varenne et lui montra une superbe collection d'orchidées, que son jardinier, un homme auquel Moulinet parlait avec déférence, avait commencée à grands frais, le duc jeta un regard distrait sur les pots symétriquement rangés, murmura un: "Très joli", indifférent. Puis, du bout des doigts, détachant de sa tige une fleur merveilleuse, il la passa à sa boutonnière.

Le jardinier fut saisi, en voyant prendre avec un pareil sans-façon une fleur dont la création avait coûté beaucoup d'argent et de peines. Il laissa échapper un pot de begonia qu'il s'apprêtait à montrer. Et, lançant à Moulinet un regard sévère, il sortit en silence.

— Vous savez que c'est une fleur de quinze louis que vous venez de cueillir? dit en souriant l'ancien juge au tribunal de commerce.

— Ah! fit le duc avec tranquilité. Eh bien! mais je ne la trouve pas trop chère pour moi.

Moulinet regarda son gendre de travers, mais il n'osa rien dire. Au fond, il le craignait. Le duc avait une façon de le toiser qui lui imposait.

Ayant peu réussi avec ses serres, il espéra faire plus d'effet avec ses écuries. Il avait réuni là une douzaine de chevaux de selle et d'attelage dont son cocher lui avait dit grand bien et qu'il avait payés en conséquence.

Les communs de la Varenne sont grandioses. Ils ont été construits en briques dans un style mauresque qui plut énormément à l'ancien juge au tribunal de commerce. Quand il en parle, il dit volontiers: "Cela ressemble beaucoup à l'Alhambra et au nouveau collège Chaptal."

Ayant fait visiter au duc ses serres et ses écuries, l'ancien juge au tribunal de commerce se trouva au bout des distractions qu'il réservait à son gendre. Celui-ci, entre sa femme et M. Moulinet, s'ennuya d'une façon supérieure. Au bout d'une semaine ne pouvant plus y tenir, le duc allait annoncer à sa femme et à son beau-père qu'une affaire pressante l'appelait à Trouville, quand Athénaïs offrit d'aller faire visite à Pont-Avesnes.

Cette proposition surprit le duc et, au premier abord, elle lui fut désagréable. Le souvenir de Claire s'était peu à peu effacé de son cœur, mais celui du maître de forges y était resté fort net. La femme lui était devenue à peu près indifférente, mais il avait gardé rancune au mari. De quoi? Il eût été bien embarrassé de le dire.

Il fut cependant curieux de voir comment avait tourné ce mariage conclu dans des conditions si bizarres. Et il accompagna son beau-père et sa femme chez M. Derblay, sans se faire trop tirer l'oreille. Il se disait à part lui: "Mon voyage n'en sera retardé que d'un jour. Et je puis témoigner quelques égards à cette pauvre Claire. Je lui dois bien cela."

Il n'avait vu Pont-Avesnes que le soir, dans l'obscurité. Il fut étonné, en entrant en plein jour dans une belle cour d'honneur, ornée d'un élégant parterre à la française, de l'aspect grandiose et sévère du château. Les domestiques lui parurent bien stylés et ne sentant pas du tout la province. Les salons se montrèrent à lui dans toute leur luxueuse splendeur. Et il fut forcé de s'avouer à lui-même que le train de la maison de M. Derblay était des plus enviables. L'apparition de Claire le troubla.

Ce n'était plus elle. La femme qu'il avait devant les yeux n'était pas plus belle que celle qu'il avait connue. Elle était autre: simple, grave, avec une autorité dans le regard qui le gêna. M. Derblay était trop bien pour ne pas déplaire considérablement au duc. Pour la première fois, celui-ci s'aperçut que le maître de forges était décoré. Plongé dans de soudaines réflexions, Bligny parla peu, avec à-propos, et dut à cette réserve de ne pas éveiller, dès le premier jour, les soupçons de Philippe.

Pendant le trajet de Pont-Avesnes à la Varenne, le duc se montra taciturne. A dîner, il fut trop gai, parlant avec une abondance fébrile, plaisantant avec M. Moulinet, et se montrant le meilleur fils du monde. Son apathie avait brusquement cessé. Il ne songea plus le lendemain à parler de la fameuse affaire pressante qui l'appellait à Trouville.

Mais il s'enferma plus que jamais dans le fumoir. Seulement il n'y dormit pas. Etendu sur le divan, il fuma, une partie de la journée, des cigarettes du Levant qui poussent à la rêverie. Il regardait monter lentement vers le plafond les spirales bleues, semblant poursuivre, au travers de leurs anneaux légers et flottants, une forme fugitive. Dans une demi-obscurité, le visage de Claire, telle qu'il venait de la voir, lui apparaissait. Il fermait les yeux et il la voyait toujours.

Obsédé par cette vision, il voulut lui échapper par le mouvement. Il fit seller un de ces chevaux que M. Moulinet avait payés si chers et qui valaient si peu d'argent. Et, par le parc, il s'en alla, laissant flotter les rênes sur le cou de sa monture.

Il était quatre heures et le bois commençait à s'emplir de bruits vagues. La course des lapins vagabonds faisait remuer les

Broderie Française **Musique Française**

Spécialité de patrons perforés et sur bon papier décalquable avec carbonne. Rien au fer chaud. Faisant nous-mêmes nos patrons au goût et aux dimensions désirées, nous donnons entière satisfaction à ceux qui s'adressent à nous.

Nous brodons, nous perlons, nous vendons le meilleur coton à broder M.F.A. 1ère Marque française.

Nous avons le plus grand choix de musique française du Canada.
Partitions d'opéra, Libretti, Oratorios, Librairie musicale.

RAOUL VENNAT,
642 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Tél. Est 3065 pour musique et broderie Bureau: Tél. Est 822

feuilles dans les taillis, et, de temps à autre, une pie effrayée s'envolait du haut d'un grand chêne, poussant son cri strident et battant l'air de ses courtes ailes. Des odeurs exquises sortaient de la terre et le soleil, s'abaissant vers le couchant, trouait de ses rayons d'or le feuillage de la futaie.

Secouant son engourdissement, le duc fit sentir l'éperon à son cheval, qui partit au galop. Sans s'en apercevoir, il était sorti du parc, et, maintenant, il courait en pleine forêt. Toujours le fantôme charmant qui hantait son esprit, fuyait devant lui, l'entraînant à sa suite. Son cheval l'avait conduit à la lisière de la plaine. Un grand mur bas, par-dessus lequel les branches alourdies se penchaient, attira son attention. Une large coupée, bordée par un profond saut de loup, s'ouvrait de la masse épaisse des abres. Le duc, machinalement, se dirigea de ce côté. Un large tapis de gazon se déroulait devant les yeux, et, tout au bout, une vaste construction blanche s'élevait. Le duc tressaillit. Il venait de reconnaître Pont-Avesnes.

Ainsi, le hasard le ramenait vers celle qu'il s'efforçait de fuir. La fatalité voulait-elle donc réunir ceux qu'elle avait séparés?

Bligny se prit à sourire. Il se rappela ce qu'il avait dit au baron, le soir du mariage: "Depuis Vulcain, les forgerons n'ont pas de chance!" Il oublia ce terrible marteau dont son interlocuteur l'avait menacé. D'ailleurs, était-ce la crainte qui pouvait empêcher le duc de chercher à satisfaire une de ses fantaisies? Il remit son cheval au trot. Et, sa résolution étant prise désormais, l'esprit soulagé, il rentra à la Varenne.

Rien ne pouvait être plus menaçant pour le repos de M. Derblay que les intentions nouvelles du duc. Prise entre la gravité froide de Philippe et la grâce câline de Gaston, le jeune femme devait être dans un grand embarras, sinon dans un sérieux danger.

Il était évident que le maître de forges, en montrant au duc une si tranquille cordialité, avait une arrière-pensée. Rien n'eût été plus aisé pour lui que d'éloigner, peu à peu, les parents de sa femme et de restreindre les relations intimes, qui s'établirent dès les premiers jours, à de purs et simples rapports de bon voisinage. Philippe n'était pas facile à entamer, et ce qu'il avait décidé s'exécutait habituellement de point en point.

Pendant les longues heures que Philippe avait passées au pied du lit de Claire mourante, il avait repris un à un tous les événements qui avaient précédé son mariage. Il s'était rendu compte de l'acharnement avec lequel Athénaïs avait poursuivi sa rivale. Il fit à la duchesse sa part de responsabilité. Et plus il la trouva coupable, plus il fut porté à excuser Claire. Cependant il jugea nécessaire de ne pas se départir de la rigueur avec laquelle il avait jusqu'à ce jour traité sa femme.

La lutte qu'il avait engagée avec elle devait se terminer par sa victoire à lui. Il fallait qu'il fît subir à l'orgueilleuse Claire une épreuve décisive, et qu'il prît une revanche terrible de l'affront immérité qu'elle lui avait infligé. Il pressentit qu'Athénaïs était destinée à jouer son rôle dans cette dangereuse partie. La bataille devait se livrer entre la duchesse et Claire, entre le duc et lui.

Philippe n'eut pas une hésitation. Après tout, qu'avait-il à perdre? Sa vie était compromise et son bonheur perdu. Il ne pouvait que gagner à tenter l'aventure. Seulement, prudent autant qu'il était résolu, il voulut prendre ses précautions et faire tout pour s'assurer le succès. Trouvant Claire trop isolée, puisqu'en apparence il ne pouvait prendre sa défense, il pensa à lui donner une fidèle alliée. Il invita la baronne à venir avec son mari passer quelques semaines auprès d'eux. Les forces se trouvant ainsi équilibrées, et les deux partis en présence, il n'y avait plus qu'à attendre l'engagement.

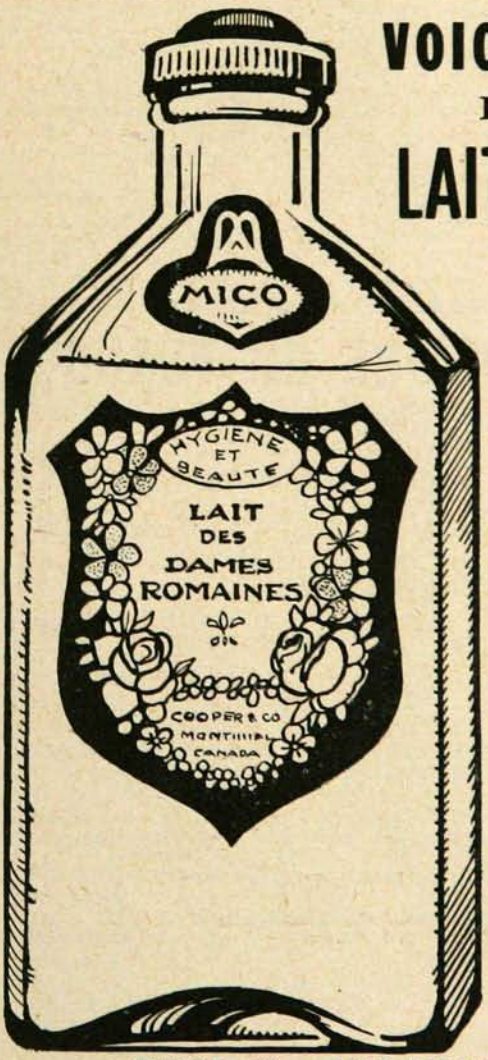
Dès les premiers jours, il fut facile de voir que la duchesse de Bligny avait formé le projet de révolutionner ce petit coin paisible de la province. La Varenne devint un centre joyeux qui retentit sans cesse des éclats de la fête par laquelle Athénaïs fut jalouse de signaler sa présence.

Elle avait fait venir de Paris deux de ses suivants, le gros La Brède et le petit du Tremblays, la paire de trotteurs la plus brillante de son fameux attelage à six. "La Brède et du Tremblays, avait-elle dit en riant, ça suffira pour la campagne. On les attellera en poste, et avec beaucoup de grelots, ils feront illusion!..."

En effet, La Brède et du Tremblays, ces deux inséparables qui, assez ternes pris l'un sans l'autre, étaient surprenants une fois en groupe, leurs deux nullités se faisant valoir, de même que deux négations valent une affirmation, étaient arrivés avec un cotillon, un law-tennis et un polo dans leurs bagages. Et comme si le diable de Paris était sorti de leurs valises, à peine avaient-ils mis le pied à la Varenne, que la vie y était devenue enragée.

Les hobereaux hauts en couleur, aux muscles durs comme les rochers de leurs montagnes, se mirent à lancer les balles du lawn-tennis, à pousser au galop sur les pelouses la boule du polo, en se donnant de grands coups de râteaux sur la tête, et à valser des soirées entières avec une vigueur infatigable.

— Dites donc, duchesse, ils sont d'un bon bois, vos provinciaux, put s'écrier le gros La Brède: ils enlèvent leurs danseuses comme des plumes, et ils ne se reposent jamais! J'ai presque envie, pour ma maison



VOICI MESDAMES

LE POPULAIRE

LAIT des DAMES ROMAINES

DANS SA NOUVELLE TOILETTE

Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au-delà d'un quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et enfaisant disparaître ROUGEURS BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS, etc.

En Vente Partout

ROSE OU BLANC

50c

ENVOYEZ 10cts., POUR ECHANTILLIONS GÉNERÉUX.

Cooper & Co., chambre 103, 55 Ouest, Rue des Commissaires, Montréal

d'hiver à Paris, d'en importer quelques-uns... Ils nous corseraient nos cotillons... Et je crois qu'ils feraient prime sur place...

— Oui, mais voilà le malheur, dit le petit du Tremblays. Le provincial musculeux et sanguin réussit généralement mal, chez nous. Au bout de six mois, il se décolore et devient beaucoup plus mou que le Parisien lui-même... Mauvaise espèce pour l'acclimatation!

Et pendant que les Parisiens se livraient à ces considérations profondes sur l'élevage des danseurs de province, les dix musiciens faisaient rage dans les salons de la Varenne.

L'ancien juge au tribunal de commerce s'était épanoui en voyant sa fille remuer avec cette ardeur passionnée la haute société de son arrondissement. Le candidat se dit: "Autant d'invités, autant d'électeurs." Il poussa donc la duchesse dans cette voie, en lui ouvrant des crédits illimités. Et pendant que les filles et les femmes dansaient, lui, il entreprit les pères et les maris. Moulinet eut cependant un souci: ni le préfet, ni le général commandant la place de Besançon, ne vinrent aux soirées de la Varenne. Peut-être le milieu parut-il trop aristocratique au représentant de l'administration civile. Quant au chef de l'administration militaire, il venait d'être réprimandé pour avoir toléré que la garnison portât les armes à la procession. Il crut prudent de s'abstenir de montrer ses étoiles dans les salons de la duchesse.

Athénaïs avait un bien plus grave sujet de mécompte que son père. Madame Derblay s'était fait excuser de ne pas venir aux soirées du samedi. Elle se disait encore trop souffrante pour veiller. La duchesse dont le seul but, en donnant ses fêtes, avait été de contraindre Claire à y assister, dévora difficilement sa rage. Elle eut des mouvements d'humeur qui troublèrent la gaieté de tout son entourage.

Claire vint dîner une fois à la Varenne, et son attitude fut composée par une extrême habilité. La pétulante et envahissante duchesse, auprès de cette noble et élégante femme, parut ce qu'elle était en réalité: une petite personne assez mal élevée, faisant et disant tout ce qui lui passait par la tête avec une audace de parvenue millionnaire. On put faire la différence, et tout l'avantage fut pour Claire.

Athénaïs le sentit, et elle se promit de terribles représailles. Cette jeune brune, au visage charmant, à l'œil vif et au sourire gracieux, était tout ce qu'on pouvait rêver de plus mauvais sur la terre.

Ce qui irrita surtout la duchesse, ce fut le bon accord qui parut exister entre monsieur et madame Derblay. Le mari était prévenant, tendre et attentif; la femme était pleine de déférence et d'affection. Il n'y avait pas à se tromper au sourire de Claire, quand Philippe était auprès d'elle, et qu'il la protégeait de toute son autorité: elle aimait. Et certainement, elle était aimée. Comment le maître de forges n'eût-il pas adoré une créature aussi parfaite, réunissant, dans un ensemble exquis, la grâce physique et la beauté morale? D'ailleurs, ne l'avait-il pas épousée par amour? Passant sur toutes les humiliantes étrangetés de la situation, acceptant une femme ruinée, et abandonnée par le duc. Et cela simplement, heureux de pouvoir la posséder, comme si vraiment elle eût été un rare trésor!

Dans l'emportement de sa jalousie, Athénaïs s'occupa particulièrement de M. Derblay. Elle se fit sérieuse pour lui plaire, et l'accapara pendant une partie de la soirée. Elle trouva réellement le maître de forges très bien. Avec son teint bronzé par le grand air, ses cheveux noirs coupés ras sur le front et ses grands yeux bruns, il ressemblait à un Arabe. Athénaïs se sentit soudainement très troublée. Jamais aucun homme ne lui avait fait éprouver une telle émotion. Elle pensa que, si jamais elle était capable de s'éprendre de quelqu'un, ce serait de Philippe. Et enragée, à la pensée de la douleur qu'elle causerait à Claire, elle se laissa aller à sa coquetterie naturelle avec une verve qui la surprit elle-même.

Elle éprouva aussitôt une joie diabolique en voyant Claire s'assombrir, s'agiter et suivre avec angoisse le manège auquel elle se livrait. Athénaïs lut la souffrance sur le front de celle qu'elle haïssait et, dès lors, elle comprit qu'elle venait de découvrir le défaut de la cuirasse, par lequel il lui serait possible de frapper un coup mortel.

A la vérité, l'attitude de Philippe avait été celle d'un homme bien élevé, qui se voit l'objet des distinctions flatteuses d'une maîtresse de maison. Il accueillit avec une aisance parfaite les avances très accentuées de la duchesse. Il lui laissa prendre son bras pour parcourir les salons, et causa avec grâce. Il fut juste assez empressé pour paraître très agréable, et juste assez froid pour qu'on ne pût pas dire qu'il avait été avec la duchesse autrement qu'avec toutes les autres femmes.

Cependant, si maître qu'il fût de lui, un observateur attentif eût pu découvrir qu'il était en proie à un trouble violent. Pen-

PROFITEZ DE LA BAISSE TEMPORAIRE DU FRANC

CREDIT NATIONAL (FRANCAIS) 5%, 1920

(Nouvel Emprunt à Primes)

— Le **CREDIT NATIONAL**, pour faciliter la réparation des dommages, causés par la guerre, vient d'émettre un emprunt de 4 millia rds divisés en 8 millions d'obligations de 500 francs chacune. Chaque obligation rapportera un intérêt de 25 francs, par an, payable par moitié le 15 juin et le 15 décembre.

Ces obligations seront remboursées en 75 ans, ou au plus tôt par voie de tirages au sort. Il y aura 8 tirages chaque année, représentan une distribution annuelle de 20 millions de francs, en primes, réparties comme suit: — 8 obligations remboursées par un million de francs chacune 16 par 200,000 francs chacune; 24 par 100.000 chacune et 48 par 50,000 chacune.

Les obligations du **Crédit National** sont exemptes de tous impôts français présents et futurs portant sur les coupons et les lots.

Au cours normal du change ces obligations auraient une va leur en dollars égale à $96.50 par titre de 500 francs. Au cours actuel du change sur la France, une obligation de 500 francs peut être achetée pour approximativement la moitié de sa valeur intrinsèque. Les perspectives sont que lorsque le change entre la France et le Canada sera revenu à la normale, l'argent placé, ainsi que le taux du rendement auront à peu près doublé en valeur.

Nous sommes maintenant en état de recevoir et d'exécuter les commandes pour l'achat de ces obligations. Sur demande nous adresserons une circulaire explicative contenant des informations détaillées sur cette obligaton et les primes qu'elle comporte, ainsi que le prix d'achat du jour **ETABLI EN DOLLARS.**

Fairbanks, Gosselin & Cie Limitée

AGENTS DE CHANGE

Département des Obligations WILBROD LANGLAIS, Gérant.

Tel: Main 4090 - 340 - 4525

103 OUEST NOTRE-DAME - - - MONTREAL.

DETACHEZ LE COUPON

MESS. FAIRBANKS, GOSSELIN & CIE LIMITEE
103 OUEST NOTRE-DAME MONTREAL.

Messieurs:—

Sans m'obliger en rien, veuillez m'envoyer la circulaire descriptive au sujet de l'obligation du **CREDIT NATIONAL** que vous annoncez.

Nom.....

Adresse.....

ÉCRIVEZ TRÈS LISIBLEMENT.

dant que la duchesse, faisant la roue comme un jeune paon, s'était emparée de lui, et lui montrait le salon, les serres, il avait vu Bligny s'approcher doucement de Claire, se pencher par-dessus le dossier du fauteuil, et parler en souriant. C'était la première fois qu'il voyait Gaston et Claire l'un près de l'autre, échangeant leurs pensées sans témoin. Il frémit, et une rougeur ardente monta à ses tempes. Pendant une minute, il souffrit si cruellement que son bras se crispa, serrant violemment la main de la duchesse. Celle-ci le regarda avec étonnement. Ils étaient dans une petite serre que Moulinet appelait "les tropiques", et dans laquelle se développaient, superbes au milieu d'une chaleur humide, les plantes vénéneuses l'Inde et de l'Afrique.

— Qu'avez-vous donc? demanda la duchesse en rendant au bras de son cavalier une légère pression.

Et elle se mit à sourire.

— L'odeur violente de ces arbustes et la chaleur de la serre m'étourdissent, répondit le maître de forges, reprenant son calme. Rentrons dans le salon, si vous le voulez bien?

Et, conduisant la duchesse à pas lents, il revint tenant sous son regard le duc et Claire, qui continuaient à causer.

Depuis le dîner, le duc n'avait point paru. Il avait emmené ses convives dans le fumoir et les avait mis en face de la collection la plus variée de cigares et de cigarettes. Au bout d'une demi-heure, il avait prétexté ses devoirs de maître de maison et avait laissé les fumeurs au milieu d'un nuage épais. Il voulait se rapprocher de Claire. Mais, connaissant le caractère emporté de la jeune femme, il ne se hasarda pas à l'aborder en face. D'ailleurs, il se sentait gêné vis-à-vis d'elle, et, quelque audace qu'il eût, il hésitait à parler, sentant bien que les premiers mots qu'il allait lui adresser auraient une importance capitale sur leurs relations à venir.

Peut-être eût-il mieux valu s'abstenir encore et laisser le temps consolider le terrain avant de s'y aventurer. Mais Bligny en était venu à ce point de cynique égoïsme de ne pouvoir retarder la satisfaction d'un de ses caprices. Il s'avança donc, parlant à ses amis, faisant de courtes stations auprès des femmes, resserrant, comme un oiseau de proie, les cercles qu'il décrivait autour de Claire. Il était arrivé ainsi derrière elle. Il fit un pas, et, se penchant vers la jeune femme, dont il aspira le tiède parfum:

— Vous sentez-vous tout à fait bien ce soir? lui dit-il d'une voix caressante. Je viens presque en tremblant vous demander de vos nouvelles, car je crains d'être assez malheureux pour que vous ne me voyiez pas m'approcher de vous sans déplaisir.

Claire se retourna vivement, et regardant le duc bien en face:

— Et pourquoi vous verrais-je avec déplaisir? répondit-elle hardiment. Serais-je venue chez vous, si j'avais à votre égard les sentiments que vous m'attribuez?

Le duc hocha mélancoliquement la tête:

— Voilà la première fois que nous avons le loisir de parler librement, depuis votre mariage, reprit-il, et je vois bien que nous n'allons pas encore dire la vérité. Ce sera une des douleurs de ma vie, m'étant mal conduit envers vous, de ne pouvoir pas vous expliquer les raisons qui peuvent peut-être me faire absoudre.

— Mais vous n'avez pas besoin d'absolution, croyez-moi, dit Claire avec tranquillité... Vous ai-je fait des reproches? Et croyez-vous vraiment que vous en méritez? Laissez-moi vous dire que ce serait faire preuve d'une étrange fatuité.

— Vous soulagez ma conscience d'un poids très lourd, reprit le duc. Mon mariage a été une des fatales nécessités de l'existence parisienne. Je me suis trouvé un jour dans une telle situation qu'il m'a fallu choisir entre mon bonheur et mon honneur. J'avais deux dettes à acquitter. Mais, en satisfaisant l'une, il fallait manquer à l'autre. J'ai sacrifié mon amour, pour sauver mon nom. Voilà, Claire, ce qu'il me fallait vous apprendre...

—En d'autres termes, M. Moulinet vous a tiré d'une affaire épineuse, et vous, par reconnaissance, vous avez épousé sa fille... avec plusieurs millions de dot!... Allons, duc, la pénitence est douce, comme dit la chanson... Et de plus, si je vous ai bien compris, vous avez, pour vous soutenir dans cette épreuve, le sentiment du devoir accompli... Vous devez être heureux... Et vous m'en voyez charmée...

Sous l'aiguillon de ces ironiques paroles, le duc tressaillit:

— Et vous? dit-il brusquement, êtes-vous heureuse?

— Vous êtes le seul qui n'ayez pas le droit de me le demander! riposta fièrement Claire.

Au même moment, la duchesse revenait avec Philippe. Le duc, d'un mouvement de tête, montra à la jeune femme son mari au bras d'Athénaïs. Et, voyant Claire se troubler et pâlir, il lui jeta un regard profondément railleur:

— Vous méritiez d'être mieux aimée, dit-il.

Et, s'étant incliné, il s'éloigna lentement.

Claire frémit à la pensée que le duc avait pu deviner son secret. Ainsi, il mettait en doute le bonheur qu'elle avait voulu affirmer au prix de tant de dissimulation. Elle pressentit quels dangers elle aurait à courir, si le duc était assez mal inspiré pour s'occuper d'elle. Comment pourrait-elle continuer l'œuvre de la conquête de son mari? Comment pourrait-elle empêcher son mari de s'émouvoir des poursuites du duc? Et elle-même, aux prises avec ce dangereux assaillant, comment trouverait-elle la liberté de combattre la duchesse, dont elle voyait déjà l'audacieuse coquetterie enlaçant Philippe?

Elle résolut de fuir. Et faisant à son mari un signe qui l'amena aussitôt auprès d'elle, elle le pria de faire demander la voiture. Puis, coupant court aux caressantes protestations d'Athénaïs et adressant un froid salut au duc, la jeune femme entraîna Philippe avec autant de précipitation que si le château eût été en flammes.

Quand ils furent dans leur coupé, roulant sur la route sonore, dans une nuit transparente et douce, Claire se crut sauvée. Elle ne craignit pas d'interroger Philippe, et, se tournant vers lui:

— Comment avez-vous trouvé la duchesse?

— Charmante... répondit Philippe distraitement.

La jeune femme s'enfonça dans son coin avec un geste de dépit que l'obscurité cacha à Philippe. Ce mot seul l'avait frappée: charmante. Elle n'avait pas noté l'accent de profonde indifférence avec lequel il avait été prononcé.

— Nous ne retournerons plus à la Varenne, se dit Claire. Je souffrirais trop.

Au même moment, Philippe, plongé dans une profonde rêverie, voyait passer devant ses yeux l'élégante figure du duc se

Ce Teint Rose Tendre et Velouté

GUERISON RAPIDE DE TOUTE IMPERFECTION DU TEINT

Votre teint rehausse votre apparence ou lui nuit.

Pearl La Sage, ancienne actrice.

Vous aussi—pouvez avoir ce teint rose, tendre et velouté. Ce merveilleux traitement pour la beauté à fait sensation. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait vite disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions. Nulle crème, lotion, émail, pommade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux", que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude ou poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous défaire de ces maux. Ce merveilleux traitement embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraissez des années plus jeune. Il donne à la peau le teint que lui destinait la nature. Vous pouvez devenir l'objet de l'admiration de vos amies, quel que soit votre âge. **Toutes les méthodes connues sont abandonnées.** Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes chaque jour suffisent.

Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que votre nom et adresse sur le coupon ci-dessous et vous recevrez tous les détails — **Gratis.**

COUPON GRATUIT

PEARL LA SAGE, Reg., Dépt 522.
Boîte 289, Station B, Montréal.
Veuillez me dire comment embellir mon teint et m'envoyer le "Livre de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout gratuit.
Nom .. ..
Rue .. ..
Ville .. .. .. Province .. .. ..

courbant devant Claire, et, avec un perfide sourire, murmurant à ses oreilles de tendres paroles. Et la gorge sèche, les yeux menaçants, le maître de forges serra ses robustes poings.

Ils ne retournèrent point à la Varenne. Ils rendirent à M. Moulinet, au duc et à la duchesse, dans la quinzaine suivante, le dîner qu'ils avaient reçu, et opposèrent des refus persistants aux envahissantes politesses de leurs voisins.

Athénaïs, exaspérée, trouva La Brède sans entrain et du Tremblays sans fantaisie. Elle valsa sans plaisir avec les gentilshommes fermiers de son voisinage. Moulinet prononça vainement, au concours horticole de la Varenne, dont il avait réussi à se faire nommer président, un discours qui plongea dans un assoupissement profond ceux des assistants qu'il ne mit pas dans une douce gaieté.

La vieille marquise, fixée sur les hauteurs de Beaulieu ,comme une tourterelle solitaire et plaintive, n'avait pas mis les pieds chez sa nièce par alliance. L'absence de monsieur et de madame Derblay commençait à être remarquée. Les commentaires allaient leur train. Et la baronne de Préfont, cette bonne langue, étant arrivée chez Claire, Athénaïs prévoyait le moment où on allait croire à une brouille entre la Varenne et Pont-Avesnes. Il fallait à tout prix briser la glace qui s'épaississait, en menaçantes banquises, entre les deux jeunes ménages. Un divertissement presque public, auquel serait conviée toute la bonne société du pays, pouvait seul servir de prétexte.

Ce fut La Brède qui, sans y mettre de malice, comme tous les hommes inspirés, fournit à la duchesse l'occasion tant cherchée. Il proposa un rallye-paper, à courre dans les bois de la Varenne et de Pont-Avesnes. On convoquerait les autorités civiles et militaires. Les officiers de la garnison recevraient des invitations et tout le monde suivrait la chasse, soit à cheval, soit en voiture. Un gigantesque lunch serait préparé au rond-point des Etangs. En un mot on donnerait une fête sportive, dont il serait parlé jusque dans les journaux de Paris.

Peu s'en fallut qu'Athénaïs n'embrassât La Brède pour cette trouvaille de génie. Et lançant son père en avant pour les invitations, mettant toute la maison à couper des petits papiers, la duchesse alla elle-même à Pont-Avesnes et revint, rayonnante, avec une réponse favorable.

XIV

Le rond-point des Etangs est situé à la lisière des bois de Pont-Avesnes et de ceux de la Varenne. Une suite de mares, couvertes de joncs et de plantes aux larges feuilles, étendant leurs tiges luisantes à la surface des eaux, comme des serpents endormis, se prolonge pendant quatre ou cinq cents mètres et a donné son nom au rond-point. Les basses branches des chênes se penchent comme avides de fraîcheur. Et les feuilles tombées tous les ans à l'automne ont fait, en pourrissant le long des berges, une épaisse vase dans laquelle les sangliers viennent le matin se rouler avec délices. Des barrières peintes en blanc, coupant, en temps ordinaire, les chemins de la forêt, enferment un carrefour large de deux cents mètres, couvert d'un gazon épais et moelleux comme du velours.

M. Moulinet, amant passionné de la belle nature, séduit par la beauté du paysage, a déshonoré le site en y faisant construire un kiosque chinois.

Au milieu de ce vaste carrefour, une table dressée en plein air, servie par des valets de pied en grande tenue, offrait aux invités de la duchesse tous les réconfortants désirables avant d'entreprendre une longue chevauchée. Depuis une heure, La Brède, hardé de son fidèle du Tremblays, parcourait les taillis, semant les petits papiers qui devaient indiquer la piste, prenant de l'avance, coupant ses voies, multipliant les contre-pieds, préparant les défauts avec une conscience éreintante.

Serrée dans son amazone noire à jupe courte, agitant, dans sa main gantée, une cravache dont le pommeau était orné d'un énorme œil-de-chat, Athénaïs, avec une gaieté, une aisance et une grâce surprenantes, faisait les honneurs de la forêt à tous les arrivants.

— Monsieur Derblay!... s'écria-t-elle subitement laissant là le préfet tant désiré, avec qui elle causait.

Et comme Philippe venait à elle, posément, sans précipitation:

— Est-ce que vous ne croyez pas le moment venu de nous mettre en marche? Il y a au moins une heure que ces messieurs sont partis avec leurs papiers, et s'ils ont été à une bonne allure, il va falloir galoper ferme pour les rejoindre.

— Mon Dieu, madame, répondit Philippe, je vous avouerai que je suis peu au courant de ce genre d'exercice. Je craindrais de donner un avis. Adressez-vous plutôt à Pontac, qui, en sa qualité de louvetier, doit être ferré sur la matière...

Et du geste, Philippe désignait le vicomte de Pontac qui s'avança au milieu du rond-point et, s'inclinant devant madame de Bligny avec une raideur anglaise:

— Duchesse, je suis à vos ordres, dit-il. Et si vous voulez me confier la direction de la chasse, je me fais fort d'avoir mis, avant deux heures, MM. La Brède et du Tremblays sur leurs fins. Vous plaît-il que nous sonnions le départ? J'ai là mon piqueur... Ho! Ho! Bistocq!

Un grand diable, vêtu d'une veste galonnée, guêtré de cuir fauve, un nez rouge éclatant au milieu de sa face tannée comme une fraise sur du terreau, sortit d'un groupe de domestiques, traînant la jambe et tirant derrière lui une grande bique de cheval, mal peigné, dont la bride était passée dans son bras. Arrivé à six pas de M. de Pontac, il s'arrêta, et, prenant la position du soldat sans armes, il mit la main à la visière de sa cape, et attendit qu'on lui demandât son rapport.

— Désirez-vous que je l'interroge? demanda le vicomte à la duchesse.

— Mais, sans doute, répondit Athénaïs, très enchantée de la solennité du procédé.

—Le lancer se fera à la Héronnière, dit Bistocq; c'est là que commence la piste. Il y a un monceau de papier large comme ma main. Pas besoin de brisée! Ces messieurs ont sans doute peur qu'on ne les trouve pas assez facilement!... Ils auraient dû mettre un journal... Les animaux... excusez... ces messieurs se sont donné de l'air par la futaie, ils ont sauté le Pavé-Neuf, ont pris la plaine à la Vente-au-Sergent, sont rentrés en forêt à Belle-Empleuse, se sont forlongés au pied de la côté de la Haie, ont pris leur contrepied à la Boulottière...

— Halte! dit M. de Pontac en riant, si on te laissait aller, tu nous donnerais tout l'itinéraire de la chasse...

— Y aurait des chances! fit le piqueur en clignant de l'œil. Faut pas croire qu'une personne naturelle peut imiter comme ça les cerfs...

La duchesse se mit à rire, et se retournant vers Pontac:

— Il est drôle, votre bonhomme, dit-elle. Papa, donne donc un louis à ce brave garçon... Grâce à lui, La Brède et du Tremblays vont avoir besoin de se développer, sans quoi ils vont être pris vivement...

— Hallali courant! dit Pontac... Duchesse, faut-il sonner le départ?

— Sonnez, vicomte.

Pontac, faisant tourner sa trompe avec la main gauche, se posa au milieu du carrefour, et enflant ses joues, comme s'il eût voulu faire crouler les arbres de la forêt, il jeta à l'écho les notes retentissantes de la fanfare.

En un instant toute l'assemblée fut en mouvement, les cavaliers le pied à l'étrier, les curieux qui suivaient en voiture, sur les coussins de leurs véhicules de toutes sortes. Un élan général entraîna la masse des assistants vers les grandes allées qui longeaient la Héronnière. Le roulement sourd des sabots des chevaux, lancés au

Voulez-vous connaitre ce que l'avenir vous réserve?
CONSULTEZ
Mme BERTHE, dit:
Palmiste-Clairvoyante,
Elève de Madame de Thèbes, de Paris.
Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m.
Dimanché excepté.
Téléphone: Est 1242
LE PASSÉ!!
LE PRESENT!!
L'AVENIR!!
148 St-Denis
CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS ET ANGLAIS.

UNE CORRECTION NE GUERIT PAS
Ne croyez pas que les enfants puissent être guéris du défaut d'uriner au lit par une fessée. Le mal est constitutionnel, l'enfant n'y peut rien. J'enverrai à n'importe quelle mère, mon excellent traitement, avec des instructions détaillées— GRATIS Si votre enfant vous cause des ennuis de ce genre, n'envoyez pas d'argent, mais écrivez-moi de suite, mon traitement est fortement recommandé aux adultes souffrant de difficultés urinaires le jour ou la nuit. Ecrivez pour traitement d'essai gratuit.
MRS. M. SUMMERS
BOX 987 WINDSOR, ONTARIO

galop sur la mousse du chemin, s'éloignait déjà rapidement, pendant que Bistocq, guidant les chasseurs, sonnait, au grand trot de sa bique, la phrase triomphante du lancer.

— Monsieur Derblay, vous qui connaissez si bien le pays, dit la duchesse avec un sourire, voulez-vous être assez aimable pour vous faire mon guide? Laissons partir le gros de la chasse. Vous avez une bête vigoureuse, moi aussi, nous couperons à travers la forêt, et nous prendrons l'avance...

— Mais, duchesse, n'avez-vous pas Pontac qui saura vous conduire bien mieux que moi? dit Philippe.

— Non, reprit gaiement la duchesse, c'est vous que je veux, à moins que vous ne me refusiez? Mais je ne crois pas que vous en soyez capable...

Le maître de forges s'inclina sans répondre. Claire, debout à quelques pas, avait assisté, en tremblant de colère, à l'audacieuse tentative d'Athénaïs. Des larmes de douleur vinrent à ses yeux, et, sans y penser, elle serra convulsivement le bras de la baronne stupéfaite.

— Tu es des nôtres, n'est-ce pas? dit alors la duchesse en se tournant du côté de Claire.

La jeune femme inclina doucement son beau visage assombri, et d'une voix calme:

— Non! j'avais trop présumé de mes forces en pensant pouvoir suivre la chasse à cheval... J'irai avec la voiture...

Et Claire, lançant un douloureux regard à son mari, parut le supplier de ne pas l'abandonner.

— Est-ce que cela te contrarie que je t'enlève ton mari? demanda la duchesse avec une fausse sollicitude. Puis, riant: Est-ce que tu serais un peu jalouse?

— Non! répondit Claire, ne voulant pas avouer, si ouvertement, et son impuissance et sa douleur.

L'ORÉAL

Teinture Instantanée pour Cheveux

Rend aux cheveux fanés et sans vie les teintes luisantes et souples de la jeunesse; n'abîme pas la chevelure; est facile à appliquer; s'emploie à la maison avec les meilleurs résultats.

Insistez pour avoir l'Oréal ; refusez tout substitut.

Chez tous les pharmaciens et les coiffeurs.

Importée de France par

ANGLO-AMERICAN AGENCIES LIMITED

41-43 St. Francois Xavier Street

MONTREAL

— Alors, à cheval! dit joyeusement Athénaïs, pressée de consommer sa victoire

Claire, le cœur serré, regardait partir son mari; elle eut un moment la pensée de l'appeler, de le retenir, elle cria:

— Philippe!

Le maître de forges se retourna vivement, et venant à elle:

— Qu'avez-vous? lui dit-il. Seriez-vous souffrante? Désirez-vous quelque chose?

Sans doute, si la jeune femme eût dit un seul mot, son mari serait resté auprès d'elle. Peut-être bien des tourments auraient-ils été ainsi évités. L'orgueil, plus puissant encore que l'amour, arrêta la parole suppliante sur les lèvres de Claire. Elle hocha la tête, et, l'air dur, les lèvres crispées, faisant un geste de dédain:

— Non, dit-elle, je n'ai rien, je ne veux rien! Allez!

Philippe s'éloigna. En ce moment, Claire l'enveloppa dans la haine grandissante qu'elle amassait contre Athénaïs. Elle fut prise d'une de ces rages pendant lesquelles on tue.

Posant un pied sur le talus du fossé, la duchesse avait relevé sa jupe. Sa jambe, prise dans une botte de daim gris, apparaissait fine et élégante. Du geste, la jeune femme montra à M. Derblay la courroie de son éperon qui s'était défaite. Le maître de forges se baissa, et, sans dire un mot, fixa sur le cou-de-pied cambré la lanière de cuir ornée de chaînons d'acier, et rattacha la boucle placée près du talon. Provocante et hardie, la duchesse s'appuyant lui touchait l'épaule de sa cravache, comme pour bien établir son pouvoir.

— Ah çà! mais qu'est-ce que cela veut dire? murmura la baronne.

Et fixant les yeux sur son amie, elle la vit si pâle et si tremblante, qu'elle n'osa pas continuer son interrogation.

Enlevée dans les robustes bras de Philippe, la duchesse venait de sauter en selle. Elle rassembla les rênes, fit de la main un geste orgueilleux à sa rivale écrasée, et lançant son cheval au galop, elle lui fit franchir d'un bond le fossé qui séparait le carrefour de la futaie. Philippe suivit, et, au bout d'un instant, leur silhouette vague se perdit dans la profondeur de la forêt.

— Voulez-vous que je reste auprès de vous? murmura doucement une voix auprès de Claire, restée immobile, anéantie, regardant fuir les deux cavaliers, comme s'ils eussent emporté son bonheur en croupe. La jeune femme se retourna. Le duc était à ses côtés. Elle étouffa un cri de colère, et arrachant ses gants, le front lourd, les yeux baissés:

— Laissez-moi, dit-elle, je veux être seule.

Et prenant le bras de la baronne, elle remonta vers les Mares pendant que le duc se dirigeait, au pas de son cheval, vers le gros de ses invités, guidé par le cor qui résonnait dans le lointain.

Les deux jeunes femmes, sans parler, arrivèrent au kiosque. Des bancs l'entouraient. Elles s'assirent. Un silence profond, succédant au mouvement et au bruit, s'étendait sur le bois. Une légère brise agitait les roseaux au milieu desquels les libellules passaient étincelantes dans leur vol incertain. La baronne leva les yeux sur son amie. Claire avait repris possession d'elle-même. Un léger tremblement des lèvres indiquait, seul, l'agitation encore persistante de ses nerfs. Craignant d'avoir été devinée, même par la baronne, elle baissait le front et détournait le regard, froissant le sable du pied, d'un air indifférent.

— Eh bien! qu'est-ce que tout cela signifie? s'écria la baronne, incapable de se contenir plus longtemps. J'arrive chez toi, croyant trouver des gens en possession de la tranquillité biblique, et je tombe au milieu de discussions, de tiraillements. Ton mari galope avec Athénaïs, le duc vient humblement t'offrir sa compagnie...

— C'est comme dans le quadrille, dit Claire, riant nerveusement, on change de dames...

La baronne devint grave et, prenant la main de sa cousine:

— Pourquoi essaies-tu de me tromper? Me crois-tu si étourdie que je ne puisse comprendre ce qui se passe en toi? Claire, tu n'es pas heureuse!

— Moi! Et comment ne le serais-je pas? Je vis au milieu du luxe, du bruit, de l'animation. J'ai une famille qui m'adore, des amis qui m'entourent, un mari qui me laisse ma liberté... Tu sais que c'est là ce que j'avais rêvé. Comment ne serais-je pas heureuse?

— Eh bien! ma pauvre chère, ce que tu avais rêvé autrefois fait ton désespoir aujourd'hui. Ton mari te laisse ta liberté, mais il a repris la sienne. Et tu ne peux pas être heureuse, car tu es jalouse!

— Moi! cria Claire avec rage...

Elle partit d'un éclat de rire douloureux, qui se termina par un sanglot.

La baronne la laissa dégonfler son cœur plein de tristesse. Puis, la voyant plus calme, elle lui arracha le triste secret de sa rupture avec Philippe.

La jeune femme resta stupéfaite. Elle comprit les tortures qu'endurait Claire, et soupçonna celles que supportait le maître de forges. Dès lors, la baronne n'eut plus qu'une pensée: travailler à la réconciliation de ces deux époux séparés par une déplorable folie. Et elle voulut pénétrer jusqu'au fond de la pensée de Claire.

— Mais lorsque ton mari t'eut soignée avec ce dévouement, dit-elle, est-ce que tu n'eus pas un instant la pensée d'aller à lui et d'essayer de renouer les liens brisés?

— Oui, répondit Claire en rougissant. Je ne sais ce qui s'était passé en moi. Je ne me sentais plus la même. Etait-ce de la reconnaissance pour ses soins, ou une plus juste appréciation de son caractère, qui m'attirait à lui? Mais, quand il n'était pas là, involontairement je le cherchais. Quand il était près de moi, je ne le regardais pas, et cependant je le voyais. Il était sévère, et si triste, que je n'osais lui parler... Oh! s'il m'avait encouragée!

— Il ne l'a pas fait?

— Non! il est aussi orgueilleux que moi, et plus résolu... Va, il n'y a rien à espérer, et nous sommes séparés pour toujours!

— Du reste, il en prend gaiement son parti, à ce que je vois. Et notre belle petite duchesse Moulinet...

— Oh! Qu'elle prenne garde, dit Claire avec violence. Je n'ai déjà que trop souffert par elle. La patience la plus longue a des bornes. Et si elle me force à les franchir, je ne sais pas ce que je ferai, mais ce sera quelque folie qui nous perdra l'une ou l'autre.

— Là! ma belle, calme-toi. Me voici maintenant dans ton jeu, et je te réponds que nous viendrons à bout de cette délicieuse Athénaïs... C'est une accapareuse, vois-tu! Elle tient ça de famille. Son père faisait autrefois des rafles sur les sucres. Elle, sa spécialité, ce sont les maris. Il les

lui faut tous. La situation, il ne faut pas se le dissimuler, est grave. Si on pouvait s'expliquer, un accommodement serait facile. Mais en parlant, on s'expose à une rebuffade, et alors, va te promener, tout est fini!... Il faut donc user de diplomatie... Rien ne m'ôtera, à moi, de l'idée que ton mari t'adore, mais ne veut pas te le laisser voir. Les hommes tels que lui n'aiment qu'une fois et c'est pour toute la vie. As-tu bien regardé M. Derblay? C'est un obstiné. Il a une tête faite pour enfoncer les murailles... Avec un pareil caractère, tu ne le désarmeras qu'en t'humiliant devant lui.

— Ah! je n'hésiterais pas à le faire... Rien ne me coûtera pour le conquérir. Mais s'il allait voir, dans ma démarche, un caprice nouveau?

— Aussi faut-il attendre, pour jouer cette importante partie, une occasion favorable. Si elle ne se présente pas, nous la ferons naître. Mais, pour Dieu, ne garde pas cette mine morne et désespérée. Tu prépares trop de joie à notre chère amie.

Claire poussa un soupir. Elle, l'indomptable, qui, jadis, prétendait surmonter tous les obstacles, maintenant elle doutait de sa puissance et se défiait de sa volonté.

— Il me semble que, depuis une demi-heure, nous causons d'une façon bien sérieuse, dit la baronne; cette psychologie conjugale m'a fort alourdi la tête. Si tu veux m'en croire, nous galoperons un peu. Et puis je voudrais aller voir ce que notre belle petite duchesse Moulinet fait de ton époux... Viens-tu?

— Non, répondit Claire assombrie, je suis lasse. Je reste ici. Mon frère et Suzanne n'ont pas l'air plus en train que moi de suivre la chasse... Ils me tiendront compagnie.

Octave et la jeune fille revenaient à pas lents. Ils ne parlaient plus. Le marquis, un peu plus sérieux que de coutume. Suzanne, le front penché, et souriant à d'heureuses pensées. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la place, où leurs chevaux étaient restés. Le jeune homme détacha les brides, et se tournant vers Suzanne:

CE BAROMETRE VOUS DIRA LA TEMPERATURE DE DEMAIN

Ce petit prophète annonce la température de 8 à 24 heures à l'avance.

Ce n'est pas un jouet mais bien un instrument scientifiquement construit. Joli, sûr, durable. Un cadeau idéal. Doublement intéressant par les mouvements du paysan et de sa bonne vieille au changement de température.

Dimensions: 6 ½ x 7 ½ entièrement ganrati. Envoyé franco dans toutes les parties du Canada et des E. U. sur réception de $2.25.

Agents demandés.

JOSEPH LABBE,

Thetford Mines, - Qué.

— Vous me permettez de le dire à ma sœur?

Suzanne baissa la tête en signe d'assentiment et dit:

— Parlez-lui, je le désire. Vous savez combien elle nous aime. Elle va être joyeuse!

— Eh bien! partez avec le baron et la baronne. Je vais rester avec Claire et je lui confierai notre secret.

Et présentant à Suzanne ses deux mains croisées dans lesquelles elle posa son petit pied, il la mit vivement en selle. La jeune fille leva les yeux, regarda Octave, un peu plus longtemps qu'il n'aurait fallu peut-être, échangea avec lui un serrement de main, par lequel elle exprima tout ce qu'elle n'osait lui dire. Et, touchant de la cravache l'encolure de sa jument, d'un bond elle fut au milieu du rond-point.

Le cor, se rapprochant, sonnait dans la forêt, donnant des ailes à La Brède et à du Tremblays.

— Allons, baron, à cheval! dit madame de Préfont à son mari.

— Je suis à vos ordres, ma chère amie, répondit l'aimable homme en s'arrachant à la contemplation de ses minéraux... C'est très curieux: imaginez-vous que je ne serais pas étonné que les roches de ce massif continssent de l'alun. Il faudra que j'en parle à M. Derblay. On pourrait peut-être faire concurrence aux allunières d'Italie. Vous savez?... près de Civita-Vecchia.. Je vous les ai fait visiter pendant notre voyage de noces... Ce serait une bonne affaire. Il faut tant de sulfate d'alumine pour la fabrication du papier...

— Oui, oui, baron, dit la jeune femme, avec un attendrissement subit, vous êtes un ange, vous! Et qui plus est, un ange savant! Tenez, baisez ma main!

— Avec plaisir, dit le baron, sans rien perdre de sa belle tranquillité.

Et il porta à ses lèvres la main finement gantée de sa femme. La baronne jeta un regard circulaire autour d'elle, fit piaffer tumultueusement son cheval, salua de la main Claire et Octave; puis, se tournant vers Suzanne:

— Y êtes-vous, Suzanne?... Oui?... Alors en route!...

Et, suivie de son mari et de la jeune fille, elle partit à fond de train.

Octave et Claire, immobiles, les regardaient s'éloigner. Il y eut un instant de silence. Le jeune homme, recueilli et un peu oppressé par l'émotion de la confidence à faire.

— Claire, dit-il, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre.

Et comme sa sœur faisait un geste de surprise, l'interrogeant du regard:

— Suzanne et moi nous nous aimons, ajouta-t-il d'une voix plus basse. Tu as tant d'influence sur Philippe, parle-lui pour moi, obtiens qu'il me donne Suzanne. Il connaît depuis longtemps mes idées. Il sait que je compte pour rien l'avantage de la naissance, et que je compte faire ma position moi-même. Enfin, sois éloquente, sache le convaincre, car tu as mon bonheur dans les mains.

Claire redevint subitement grave. Cette influence que son frère lui attribuait, elle ne la possédait pas. Jamais, depuis la nuit fatale, point de départ de tant de douleurs, elle n'avait échangé une seule parole sérieuse avec Philippe. A Pont-Avesnes, ils ne se voyaient qu'à l'heure des repas. Et, devant les domestiques, ils parlaient peu et toujours de choses banales. Et de but en blanc, sans préparation, sans encouragement, il allait falloir aborder un sujet si sérieux! Elle n'hésita cependant pas: sa belle confiance lui était revenue. Elle eut comme un pressentiment de victoire.

Inquiet du silence de Claire, le marquis, prompt à voir des difficultés comme tous les amoureux, s'écria:

— Tu ne refuses pas au moins de te charger de ma cause?

— Non, certes, répondit la jeune femme avec un vaillant sourire, et sois tranquille, je la plaiderai comme si elle était la mienne.

— Oh! que je te remercie! dit Octave.

Et, prenant sa sœur par les épaules, il l'embrassa tendrement.

—Ce sont mes honoraires? fit-elle avec une gaieté que depuis un an on ne lui connaissait plus. On voit que tu as confiance: tu paies d'avance. Allons, va la retrouver, maintenant que tu as avoué ton crime. Tu sais que je ne crains pas la solitude. Et puis j'ai besoin de réfléchir à tout ce que tu viens de me dire.

XV

Restée seule, Claire oublia le lieu où elle était, ce qui se passait autour d'elle, et se mit à penser. Une rumeur lointaine, accompagnée de la fanfare du bien-aller, montait de la forêt. Sur le pavé de la grande route, les voitures roulaient sonores. La jeune femme se fit aveugle et sourde à tout ce qui n'était pas Philippe. Elle se plut à reconstituer sa vie telle qu'elle aurait dû être. Elle remonta le courant du passé et fit le compte des jours de bonheur dont elle s'était volontairement privée.

Elle se dit que Philippe, si gravement outragé qu'il eût été, ne pouvait pas se montrer inexorable. Elle avait cependant encore devant les yeux son profil sévère et hautain. Elle avait encore dans les oreilles le son de sa voix quand il avait dit: "Vous apprendrez un jour la vérité, vous saurez que vous venez d'être encore plus injuste que cruelle, vous pourrez alors vous traîner à mes pieds, en implorant votre pardon: je n'aurai pas pour vous une parole de pitié."

Ces terribles engagements ne lui avaient-ils pas été dictés par la colère? Etait-il homme à les maintenir, sans faiblesse et sans indulgence? Elle le revit, le front penché dans ses mains, brisé par la douleur, puis se relevant et lui montrant son visage inondé de larmes. Certes, il l'adorait, et, ce soir-là, il eût donné sa vie pour une parole d'espérance, pour un regard de tendresse. Huit mois s'étaient écoulés. Par la cruelle blessure que la main de la jeune femme avait faite, l'amour de Philippe était-il parti tout entier?

— Quand on a aimé profondément, dit Claire à haute voix, comme si elle eût voulu poser la question qui l'agitait, à la nature tout entière, quand on a aimé comme il m'aimait, peut-on oublier?

— Quand on a aimé profondément, lui répondit une voix railleuse, qui semblait descendre vers elle, on n'oublie jamais.

Claire se dressa vivement, et levant la tête, elle vit le duc qui, entré depuis un instant dans le kiosque, la regardait en souriant, accoudé à la balustrade.

— Convenez que j'arrive à point pour vous répondre? fit-il gaiement. Etait-ce à moi que vous pensiez au moins?

Claire le regarda, en fermant à demi les yeux, avec une souveraine impertinence.

— Ma foi non, répondit-elle.

— Tant pis!

— Et vous? demanda la jeune femme, qu'est-ce que vous venez chercher ici?

— C'est vous que je cherche, dit-il en s'inclinant.

— Dans quelle intention?

— Dans l'intention de causer à cœur ouvert. Vous m'avez assez mal accueilli, il y a une heure, quand je vous ai offert ma compagnie. J'ai pensé que vous seriez peut-être devenue plus sociable. Et me voilà. Etes-vous en humeur de me répondre?

— Mon Dieu, mon cher duc, je crois bien que nous n'avons rien à nous dire

— En êtes-vous sûre? Je constate avec douleur que vous êtes devenue extrêmement dissimulée. Vous avez du chagrin et vous ne voulez pas en convenir.

— Et moi je constate, dit-elle, que vous baissez intellectuellement d'une façon visible. Vous revenez sans cesse aux mêmes idées, avec un petit air pleurard qui fait peine à voir. Rassurez votre cœur trop sensible. Je n'ai pas de chagrin, et ne suis point disposée à en avoir pour vous faire plaisir.

— Soit! reprit le duc avec bonhomie. Je ne demande qu'à m'être trompé. Je m'étais fait à votre sujet des idées qui me paraissaient justes. Mais il faut croire, comme vous le dites si bien, que j'aurai perdu ma lucidité. Ce matin, il m'a semblé que vous étiez nerveuse, agitée. Cette partie de chasse était très attrayante. Vous n'avez pas voulu y prendre part. Vous avez passé votre temps à observer votre mari...

— Eh bien? dit Claire en réprimant un mouvement.

— Eh bien! continua le duc, chose singulière, M. Derblay n'avait pas du tout l'air de s'occuper de vous. Il était tout à la duchesse, qui l'avait réclamé comme cavalier servant. Et vous, au lieu d'être satisfaite de lui voir faire galamment son devoir, vous lui lanciez des regards foudroyants.

— D'où vous avez conclu? demanda Claire froidement.

— Que le bon accord que vous prétendez exister entre lui et vous n'est pas réel, qu'il n'apprécie pas à sa valeur le trésor que le hasard, ou plutôt ma mauvaise fortune lui a donné. Alors, que vous dirai-je? mille petits faits, autrefois négligés, se sont groupés dans mon esprit. Je me suis rappelé l'étrange attitude que vous aviez le jour de votre mariage. J'ai commenté vos tristesses, analysé vos colères. Et, ayant pesé le pour et le contre, je suis arrivé à cette conclusion que vous n'avez pas, quoi que vous en disiez, tout le bonheur que vous méritez.

— Alors, vous, âme compatissante et généreuse, dit-elle, vous avez pensé que le moment serait peut-être favorable pour m'offrir quelques consolations?

— Vous me jugez mal, Claire, dit-il avec tristesse; j'ai fait, croyez-le bien, tout ce qui a dépendu de moi pour vous oublier. Quand je suis arrivé ici, je croyais ne plus vous aimer. J'ai pensé que je pourrais vous revoir sans danger. On disait que vous étiez heureuse. Et je m'en réjouissais. Ah! pauvre fou que j'étais! Après tant de déceptions et d'épreuves, je croyais mon cœur usé et mort. Avec une profonde douleur, je l'ai senti se ranimer et renaître. En un instant j'ai retrouvé tous mes souvenirs. Je vous ai revue, hélas! si soucieuse, malgré les efforts que vous faisiez pour dissimuler vos soucis et vos tristesses! Vous auriez pu tromper un autre que moi. Mais depuis longtemps votre visage ne sait plus rien cacher à mes yeux. Heureuse, voyez-vous? je vous aurais adorée de loin, sans qu'une parole de moi vînt troubler votre repos... Mais vous souffriez! Alors je n'ai plus été maître de ma volonté. Je me suis senti entraîné vers vous par une puissance irrésistible, et j'ai compris qu'il n'y avait pour moi, en ce monde, d'autre femme que vous. (à suivre)

LA PETITE POSTE

CONDITIONS: 1. 5 sous du mot. 2. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insinuer dans la petite poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier, suivant le cas. Tous les annonceurs sont donc prévenus de cette décision et doivent en accepter les conséquences. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

CANADIEN FRANÇAIS, 22 ans, bonne famille, demande correspondance anglaise. But: apprendre l'anglais. — Ecrire à Denis Sarto, Poste Restante, Station 'N', Montréal.

PETITE QUEBECOISE, 23 ans, désire correspondants instruits et distingués. Laure Robert, Poste Restante, St.-Roch, Québec.

CECILE DES LYS demande correspondant en position, sobre. Cécile des Lys, Sorel.

JEUNE-HOMME (19 ans) employé de bureau, désire correspondantes; anglais ou français. Réponse assurée. Albert Giroux, 203, Rue Queen, Ottawa, Ont.

VOYAGEUR de commerce désire correspondre avec jeunes-filles. Theo. Labrèche, Clarence Creek, Ontario.

YOUNG GENTLEMAN désire correspondre en Anglais seulement. John Maloney, General Delivery, Station 'A', Montréal.

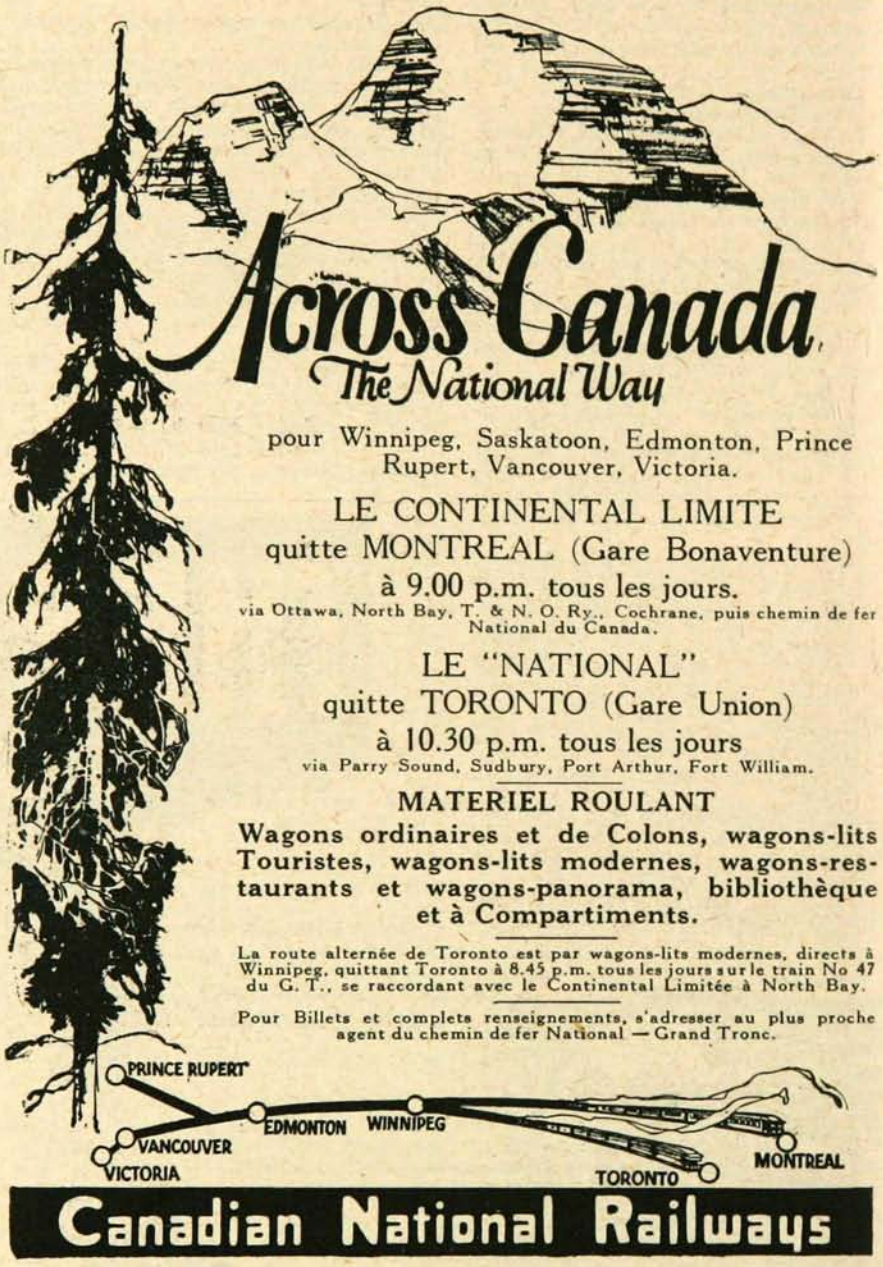
JEUNE BRUNETTE désire correspondre avec jeunes hommes distingués français, anglais ou américains. Mlle Marie C. Goulet. Poste Restante, Ottawa, Ontario.

DEMOISELLE,30 ans, distinguée, instruite, bien elevée, désirerait correspondre dans un but sérieux avec Monsieur instruit, intelligent, bon et loyal. Ninette DesBois, Poste Restante, Sherbrooke.

Mlle R. DU TEMPS, Chicoutimi, aimerait correspondre avec jeunes-gens pour se distraire.

DEMOISELLE, 31 ans, appartenant à bonne famille, bonne instruction, désire correspondre avec Monsieur plutôt vieux. But sérieux. Marguérite DesChamps, Poste Restante, Richmond, Qué.

Jeune homme, désirant correspondante aimable et intelligente, agée de 18 à 22 ans. Hector Guertin, Roxton Falls, P. Q.



pour Winnipeg, Saskatoon, Edmonton, Prince Rupert, Vancouver, Victoria.

LE CONTINENTAL LIMITE
quitte MONTREAL (Gare Bonaventure)
à 9.00 p.m. tous les jours.
via Ottawa, North Bay, T. & N. O. Ry., Cochrane, puis chemin de fer National du Canada.

LE "NATIONAL"
quitte TORONTO (Gare Union)
à 10.30 p.m. tous les jours
via Parry Sound, Sudbury, Port Arthur, Fort William.

MATERIEL ROULANT
Wagons ordinaires et de Colons, wagons-lits Touristes, wagons-lits modernes, wagons-restaurants et wagons-panorama, bibliothèque et à Compartiments.

La route alternée de Toronto est par wagons-lits modernes, directs à Winnipeg, quittant Toronto à 8.45 p.m. tous les jours sur le train No 47 du G. T., se raccordant avec le Continental Limitée à North Bay.

Pour Billets et complets renseignements, s'adresser au plus proche agent du chemin de fer National — Grand Tronc.

Canadian National Railways

SOMMAIRE DES ANNONCES

	Pages
Banque de Montréal	1
Beauchamp, Dr A.	38
Berthe, Mme	60
Cahill	37
Canadian Exchange Co	54
Canadian National Railways	64
Carrière & Sénécal	4
L. Chaput, Fils & Cie	63
Chrétien Zaugg	41
Cie Canadienne des Cours par Correspondance	Couverture extér.
Cie Générale Transtlantique	1
Cie Pharmaceutique de la Croix Rouge	2
Collège Naval	5
Déom, Librairie	40
Dominion Corset	3
Dussault, Ths	27
Eau de Riga	36
Filiatrault	41
Fortier, Joseph	38
Femol	35
Fairbanks, Gosselin & Cie Ltée	58
Gernaey	41
Goyer, Pharmacie	39
Grand Tronc	4
Granger Frères	1
Hurtubise & St-Cyr	38
Jæger	2
Keen's Blue	4
Kerhulu & Odiau	5
Le lait Borden	53
Le lait des dames Romaines	38-57
Le lait Horlick	3
Joseph Labbé	61
L'Oréal	61
Lussier, Dr J.-A.	25
McLaughlin Motor Car	couv. int.
Mauborgne & Faustin, Cie	29
Montreal Dairy	34
Moteur Evinrude	32
Pacifique Canadien	6
Prévost, Dr J. M. F.	7
Punde & Bœhm	49
Paris-Paté	62
Pearl LaSage	59
Presto Mfg. Co.	33
Dr P. Richer	52
Royal Typewriter	5
Razorine	26
Salada Tea	4
Société Coopérative des Frais Funéraires	2
Société d'Administration Générale	31
Sorignet A.	30
Studio Des Rosiers	page couv. int.
Summers, Mrs	60
St. Catherine Drug Co	8
Sun Life	5
Vazelo, Marie	64
Vennat, Raoul	56